

Les cahiers de recherches criminologiques

CAHIER NO 39

**JEUNES FILLES AFFILIÉES AUX GANGS DE RUE À MONTRÉAL :
CHEMINEMENTS ET EXPÉRIENCES**

**Michèle Fournier
(2003)**



**LES CAHIERS DE RECHERCHES CRIMINOLOGIQUES
CENTRE INTERNATIONAL DE CRIMINOLOGIE COMPARÉE**

Université de Montréal

Case postale 6128, Succursale Centre-ville
Montréal, Québec, H3C 3J7, Canada
Tél.: 514-343-7065 / Fax.: 514-343-2269
cicc@umontreal.ca / www.cicc.umontreal.ca

***JEUNES FILLES AFFILIÉES AUX GANGS DE RUE
À MONTRÉAL :***

CHEMINEMENTS ET EXPÉRIENCES

Rapport de recherche

Michèle Fournier

Sous la direction de Marie-Marthe Cousineau

Centre international de criminologie comparée
Université de Montréal

Mai 2003

* Nous désirons remercier le Fonds pour la formation des chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR), organisme subventionnaire qui a permis la réalisation de cette recherche.

Sommaire

La présente étude porte sur l'expérience et le cheminement vécus par les jeunes filles membres de gangs de rue ou affiliées à ceux-ci, notamment en ce qui concerne leur vécu au sein du gang. Le terme « affiliées » réfère ici aux adolescentes qui, bien qu'elles ne soient pas officiellement membres d'un gang, fréquentent et côtoient celui-ci d'une façon assez intense pour que leur expérience mérite d'être prise en considération dans le cadre de cette recherche. La présente étude vise plus particulièrement à appréhender la façon dont ces jeunes filles interprètent leur propre situation et leur expérience, en privilégiant leur point de vue.

Une approche qualitative, basée plus précisément sur la méthode du récit d'expérience, a été utilisée. Treize entrevues avec des jeunes filles qui sont, ou qui ont été affiliées à un gang de rue ont ainsi été réalisées. Les entrevues ont permis de comprendre le cheminement qui les a menées à rejoindre un gang, de connaître l'expérience qui est vécue au sein du gang, et de connaître et de comprendre la façon dont se déroule le processus de désaffiliation. Nous avons également tenté de savoir si des expériences de victimisation ont pu mener au gang et si de telles expériences se produisent au sein du gang.

L'analyse montre, dans un premier temps, que les jeunes filles affiliées à un gang ont souvent un passé familial empreint de relations problématiques avec leurs parents, et que l'intérêt qu'elles portent à leurs études est plutôt moyen. Le processus d'affiliation au gang répond soit à des incitatifs personnels, soit à des motifs directement reliés au gang, c'est-à-dire pour les idéaux qu'il promet ou les contraintes qu'il impose. Le déroulement de cette affiliation prend des formes multiples, mais son caractère graduel ressort.

Le rôle joué par les filles au sein du gang est souvent secondaire : elles assument généralement des fonctions d'acolytes et d'objets sexuels. Elles sont également victimes de la violence exercée par les membres masculins du gang, et subissent l'isolement et le contrôle imposés par ceux-ci, bien que le gang apporte également des éléments positifs dans leur vie. La délinquance et la consommation d'alcool et de drogue semblent varier d'une jeune fille à l'autre, allant de l'abstinence aux excès. Des gangs de filles existeraient, mais leur présence dépendrait des gangs de garçons auxquels ils sont associés, ce qui

indique qu'au sein des gangs de rue, les filles demeurent très souvent des exécutantes plutôt que des gouvernantes. Elles doivent souvent se taire et accepter de se faire dicter leur conduite.

Pendant qu'elles fréquentent le gang auquel elles sont affiliées, les jeunes filles voient leurs relations familiales se détériorer, tout comme les liens qu'elles entretenaient avec des amis ne faisant pas partie de ce groupe. L'école occupe une place de moins en moins importante dans leur vie. Elles sèchent leurs cours et certaines d'entre elles cessent même complètement de s'y rendre.

La victimisation vécue par les jeunes filles rencontrées pendant qu'elles sont affiliées à un gang est une réalité, bien que cette dimension ne soit pas nécessairement perçue de la même façon par les personnes qui le vivent et par les chercheurs qui l'analysent.

Concernant la sortie du gang, le placement en centre d'accueil jouerait un rôle important dans le processus de désaffiliation. Il arrive également que les adolescentes quittent le gang parce qu'elles en ont assez de fréquenter ce milieu. Les amis qui ne font pas partie des gangs prennent alors une importance capitale. La sortie des filles est facilitée par une moindre implication dans les activités du gang. Tout comme pour l'affiliation, la désaffiliation prend un caractère graduel et ne se fait généralement pas du jour au lendemain. Celles qui décident de demeurer au sein d'un gang le font pour diverses raisons, soit parce que ce dernier constitue leur seule porte de sortie, soit parce qu'elles refusent de quitter ceux qu'elles considèrent comme leurs amis, soit parce qu'elles craignent les menaces proférées par les autres membres. Bien qu'il ne soit pas possible de dégager de cheminements-types concernant l'expérience de ces adolescentes, il est permis de parler de *parcours relativement similaire*.

Ce rapport de recherche, qui fait état de l'expérience vécue par les jeunes filles affiliées à un gang de rue, n'a pas la prétention de présenter toutes les dimensions associées à ce phénomène. Nous croyons en effet qu'il existe autant d'expériences et de points de vue qu'il y a d'adolescentes qui fréquentent de tels groupes. Toutefois, nous pensons que cette étude permet de mettre en lumière ce qui est, et qui a été vécu par les jeunes filles que nous avons interrogées, et que l'expérience de celles-ci mérite que l'on s'y attarde. Déjà à partir de ces quelques expériences généreusement racontées, des pistes d'intervention peuvent être envisagées.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	ii
TABLE DES MATIÈRES	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : RECENSION DES ÉCRITS	5
1. Les gangs : un manque de consensus autour de la définition	6
2. L'intérêt des chercheurs pour les filles affiliées aux gangs	8
3. La présence des filles dans les gangs	10
3.1 Prévalence des filles au sein des gangs	10
3.2 Le type de participation des filles aux gangs	13
4. Les caractéristiques des filles entretenant des liens avec un gang	16
4.1 Les caractéristiques socio-démographiques	16
4.2 Les caractéristiques personnelles	17
5. Le vécu et les relations entretenues avec les institutions	18
5.1 La famille	18
5.2 L'école	19
6. Se joindre à un gang	20
6.1 Les raisons de joindre un gang	20
6.2 La façon dont se déroule l'affiliation à un gang	23
6.3 L'initiation	24
7. Rôles et fonctions des filles au sein des gangs	26
7.1 Les filles en tant qu'objets sexuels	26
7.2 Les filles en tant que garçons manqués	29
7.3 Les filles en tant qu'exécutantes et subalternes	29
7.4 Un changement à prévoir?	30
8. La délinquance et la violence des filles au sein des gangs	31
8.1 La quantité et la gravité	31
8.2 Les types de délits commis	32
8.3 Les éléments incitatifs	33
8.4 Le contexte du gang	33
8.5 La consommation d'alcool et de drogue	34
8.6 Vers une montée de la violence féminine?	35
9. Les activités pratiquées par les filles au sein du gang en-dehors des délits	37
10. Les règles régissant le comportement des filles dans le gang et l'attitude qu'elles y adoptent	37

11. La victimisation des filles	38
11.1 Avant l'affiliation au gang	39
11.2 Pendant l'affiliation au gang	39
12. Quitter le gang	41
12.1 Les raisons et les particularités	41
12.2 Le déroulement	42
13. Particularités de notre étude	43
13.1 Les objectifs de notre recherche	44
13.2 L'approche théorique : vers une perspective phénoménologique	44
CHAPITRE 2 : DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE	46
1. Rappel des objectifs de recherche	47
2. Définition des concepts	47
2.1 Gang de rue	47
2.2 Membre d'un gang de rue	48
3. Justification des choix méthodologiques	48
3.1 La méthodologie qualitative	48
3.2 Les entretiens à tendance non directive	49
3.3 Les récits d'expérience	50
4. Choix du terrain	50
5. Stratégie d'échantillonnage	52
5.1 Critères d'échantillonnage	52
5.2 Techniques d'échantillonnage	53
6. Profil des jeunes filles interviewées	53
7. Déroulement des entretiens	55
7.1 Présentation de la consigne de la prise de contact	55
7.2 Présentation de la consigne de départ et des sous-consignes	55
7.3 Le contexte des entretiens	56
8. Analyse des entretiens	57
9. Limites de l'étude	57
CHAPITRE 3 : L'EXPÉRIENCE ET LE CHEMINEMENT DES JEUNES FILLES AFFILIÉES À UN GANG DE RUE	59
1. La facilité à parler des autres filles	60
2. La période « pré-gang »	61
2.1 La famille	61
2.2 L'école : de la réussite aux troubles de comportement	69

3. Le processus d'affiliation au gang	71
3.1 Le pourquoi	71
3.2 Le comment	82
4. L'expérience du gang	92
4.1 Le rôle secondaire des filles	92
4.2 Deux fonctions distinctes mais parfois conjointes	95
4.3 L'importance de faire ses preuves	104
4.4 L'isolement, le contrôle et la violence exercés par les membres masculins	106
4.5 Le gang de filles	105
4.6 Le gang : élément central dans la vie des jeunes filles impliquées	112
4.7 La consommation d'alcool et/ou de drogue : de l'abstinence aux abus	118
4.8 La banalisation de la violence	121
4.9 La loi du silence et le règne de la peur et des menaces	122
4.10 Les apports positifs du gang	123
5. Le processus de désaffiliation	126
5.1 Les éléments liés à la sortie du gang	126
5.2 Pourquoi rester?	137
6. La victimisation	141
6.1 Avant le gang	141
6.2 Pendant le gang	142
6.3 Entre des indices objectifs et une lecture subjective	145
7. Peut-on dégager des cheminements-types?	147
CONCLUSION	149
BIBLIOGRAPHIE	160

INTRODUCTION

Le phénomène des gangs de rue n'est certes pas nouveau. En effet, de tels regroupements de jeunes ont attiré l'attention des chercheurs dès la fin des années 1920, comme en témoignent les travaux de Trasher, publiés en 1927. Toutefois, depuis les deux dernières décennies, l'intérêt porté aux gangs de rue semble s'être accru de façon importante. Les recherches se font plus nombreuses et les connaissances sur le sujet se sont élargies, la complexité du phénomène présentant des pistes d'analyse fort intéressantes pour les chercheurs en sciences sociales. De nombreuses facettes des gangs de rue ont ainsi été étudiées, notamment leur prévalence, leurs caractéristiques, les caractéristiques de leurs membres, la hiérarchie qui prévaut au sein de ces regroupements, ainsi que la violence et la criminalité qui leur sont associées.

Malgré l'abondance de la littérature, nous constatons que les écrits scientifiques portant sur la présence et le vécu des filles au sein des gangs se font rares. Pourtant, les quelques études s'intéressant à ce sujet indiquent que les filles occupent une place de plus en plus importante et significative dans les gangs et que l'expérience qu'elles y vivent est spécifique. D'ailleurs, selon Campbell (1984) et Taylor (1993), les données portant sur les filles à l'intérieur du gang risquent d'être faussées par la tendance qu'ont certains chercheurs à vouloir appliquer aux filles les connaissances acquises au sujet de ce que vivent les garçons membres de gang. Mentionnons également que les quelques études qui se sont intéressées à l'expérience vécue par les filles en regard des gangs de rue, selon leur propre point de vue, sont essentiellement américaines. Il nous semble alors intéressant et important de produire des données québécoises sur le sujet, considérant que la situation des gangs, et plus spécifiquement celle des filles vis-à-vis des gangs en contexte québécois n'est pas nécessairement la même que celle des États-Unis.

Le fait qu'il y ait de telles lacunes au plan de la recherche rend évidemment l'intervention complexe. C'est d'ailleurs pourquoi les Centres jeunesse de Montréal se sont donné le mandat de faire la lumière sur le phénomène des filles qui sont membres ou qui entretiennent des rapports avec les gangs de rue puisque celles-ci constituent une partie de la clientèle des intervenants œuvrant au sein de cet organisme. C'est donc parce que cet aspect de la problématique des gangs de rue représentait une dimension peu explorée dans les recherches, notamment au Québec, que nous avons décidé d'aborder ce sujet en produisant une étude portant sur cette question. Il serait toutefois erroné d'affirmer que les chercheurs québécois ne se sont jamais intéressés aux filles et aux gangs. En effet, Arpin et coll. (1994), ainsi que Lanctôt et LeBlanc (1996; 1997), ont abordé ce phénomène sous l'angle de la

psycho-éducation et ont présenté des résultats fort intéressants. C'est également le cas de Hamel et coll. (1998) qui, dans le cadre du projet *Jeunesse et gangs de rue*, ont interviewé des jeunes filles ayant vécu l'expérience des gangs. Toutefois, les données québécoises sont encore peu nombreuses et nous pensons qu'il reste de la place notamment pour une étude qui s'adresse directement à ces jeunes filles afin non seulement de décrire, mais également de comprendre leur expérience et leur cheminement en regard des gangs. Une telle recherche permettra sans doute, en contribuant à diversifier et à accroître les connaissances sur cette question, de mettre sur pied des interventions mieux adaptées à leur vécu. Nous prévoyons d'ailleurs que les conclusions de notre étude soient communiquées aux intervenants qui côtoient régulièrement ces jeunes filles afin qu'ils puissent s'en inspirer pour adapter leur intervention auprès d'elles.

La recension des écrits, qui constitue le premier chapitre du présent rapport, dresse un portrait de la recherche sur la question des filles et des gangs de rue. Le second chapitre décrit les démarches de recherche que nous avons effectuées ainsi que la méthodologie qui a été utilisée. Finalement, le dernier chapitre est consacré, quant à lui, à l'analyse du matériel qui a été recueilli. D'une part, nous y présentons les propos tenus par les jeunes filles que nous avons interviewées en respectant la chronologie des événements qu'elles relatent et des situations qu'elles décrivent, afin de retracer le cheminement qu'elles ont poursuivi. D'autre part, nous y analysons leur discours de manière thématique, afin de faire ressortir les éléments récurrents, qu'ils soient semblables ou opposés.

Ainsi, nous aborderons dans un premier temps la facilité qu'ont les adolescentes affiliées à un gang à parler des autres filles plutôt que d'elles-mêmes. Par la suite, nous nous intéresserons à la période pré-gang, plus précisément à la vie familiale et scolaire vécue par les jeunes filles interrogées avant qu'elles n'aient leurs premiers contacts avec une bande. En effet, bien que cette recherche s'intéresse particulièrement à la période vécue « pendant » l'affiliation au gang, plusieurs interviewées ont abordé, bien que sommairement, ce qu'elles ont vécu avant de rejoindre la bande. Nous dresserons donc un bref portrait de cette période « pré-gang ». Dans un troisième temps, nous aborderons le processus d'affiliation au gang, c'est-à-dire les motivations incitant les filles à rejoindre un tel groupe, la façon dont se déroule cette affiliation, ainsi que les rites associés à l'initiation. Nous traiterons ensuite de la période vécue au sein du gang. Les thèmes suivants seront alors abordés : le rôle secondaire des filles, les fonctions qu'elles assument dans le gang, l'importance de faire ses preuves, l'isolement, le

contrôle et la violence exercés par les membres masculins, les gangs de filles, le gang en tant qu'élément central dans la vie de celles qui y sont impliquées, la consommation d'alcool et/ou de drogue, le règne de la peur et des menaces, ainsi que les apports positifs du gang. En cinquième lieu, le processus de désaffiliation sera examiné. De manière plus précise, nous verrons les éléments liés à la sortie du gang ainsi que les motivations qui font que certaines jeunes filles demeurent au sein de ce dernier. Par la suite, nous traiterons de la victimisation des adolescentes affiliées à une bande et ce, avant qu'elle n'en fassent partie et pendant leur affiliation. Nous verrons, à cette occasion, qu'il y a une certaine distance entre ce que nous considérons comme des éléments victimisants et ce que les jeunes filles estiment être de la victimisation. Finalement, nous terminerons ce troisième chapitre en traitant de la possibilité de dégager des cheminement-types concernant l'expérience vécue par les jeunes filles qui s'affilient à un gang de rue.

Chapitre 1
Recension des écrits

La recension des écrits que nous avons effectuée dans le cadre de cette recherche a débuté par la consultation de diverses bases de données bibliographiques, telles Criminal Justice Abstracts, NCJRS, Social Work Abstracts ainsi que Sociofile. Nous avons également interrogé Atrium, le catalogue informatisé des bibliothèques de l'Université de Montréal, ainsi qu'Internet, à l'aide de divers moteurs de recherches, soient Copernic, NetZero et La Toile du Québec. Nos recherches nous ont permis de constater que bien que les études ayant porté sur les gangs soient nombreuses, celles ayant traité spécifiquement de l'expérience des filles au sein de ces groupes se font plus rares, et celles qui le font sont essentiellement américaines. Les études québécoises portant sur ce sujet se font encore plus rares, bien que Arpin et coll. (1994), ainsi que Lanctôt et LeBlanc (1996, 1997) se soient penchés sur ce phénomène. Après avoir consulté ces diverses recherches, nous en avons retracé les thèmes importants, qu'ils soient convergents ou divergents, sous forme de fiches portant chacune sur un sujet particulier. Nous avons également effectué un résumé de la méthodologie employée dans ces études, ainsi que des différentes techniques de cueillette de données utilisées. Cette démarche nous a permis, par la suite, de dresser un portrait détaillé de ces recherches et de les comparer entre elles.

1- Les gangs : un manque de consensus autour de la définition

Le manque de consensus autour de la définition de ce qu'est un gang est une réalité qui ressort abondamment des diverses analyses menées par les chercheurs (Klein, 1995; Spergel, 1995; Decker et Van Winkle, 1996; Shelden et coll., 1996; Covey, Menard et Franzese, 1997; Curry, 1998; Esbensen et coll., 1999). Les définitions varient de manière considérable selon les époques, les intérêts et le champ de compétences de ceux qui les forgent et les utilisent : policiers, politiciens, autorités scolaires, médias, citoyens et scientifiques ont parfois leur propre façon de définir la problématique (Spergel, 1995). Comme le rapportent Covey, Menard et Franzese (1997), certains chercheurs ont employé des définitions très précises, reflétant le genre de gang auquel ils s'intéressaient et répondant à des critères fort variables (l'âge, le sexe, l'ethnie, le type d'activités pratiquées, la délinquance, etc.). Toutefois, de telles définitions sont très difficilement généralisables à l'ensemble des gangs.

Parmi les critères les plus fréquemment retenus, la commission d'actes délinquants apparaît comme un élément qui a joué un rôle important dans le débat concernant les gangs. Decker et Van Winkle

(1996) rapportent en effet que pour certains auteurs (Hagedorn, 1988; Moore, 1991), il est tautologique d'inclure l'implication criminelle dans la définition de ce qu'est un gang puisqu'elle constitue elle-même l'une des variables qu'il faut tenter d'expliquer dans le cadre d'études concernant ce phénomène. Pour d'autres chercheurs (Maxson et Klein, 1985), il est important d'inclure les activités criminelles dans la définition du terme « gang », car elles constituent un élément essentiel qui permet de distinguer les gangs des autres groupes. Klein (1995) vient éclairer cette position en mentionnant que, si la dimension criminelle est effectivement importante, elle ne constitue qu'une faible proportion des activités pratiquées par les membres de gang de rue. Notons que l'auteur base cette affirmation non seulement sur des études faites par d'autres chercheurs, mais aussi sur ses observations personnelles, ainsi que sur des conversations qu'il a eues avec des membres de gang, des policiers, des travailleurs sociaux, des reporters, des politiciens et d'autres auteurs.

Par ailleurs, l'utilisation du terme *gang* varie aussi selon les chercheurs puisque ceux-ci emploient parfois des expressions différentes pour décrire cette réalité. En effet, bien que le mot *gang* soit très fréquemment utilisé, quelques chercheurs québécois emploient plutôt les expressions *bandes* (Arpin et coll., 1994) et *bandes marginales* (Lanctôt et LeBlanc, 1996; 1997), alors que certains auteurs, tels Covey, Menard et Franzese (1997), préfèrent parler de *gang juvénile*. Ces derniers justifient ce choix par le fait que les gangs sont surtout constitués d'adolescents et de pré-adolescents, les membres plus âgés représentant une continuité, une poursuite des activités dans le gang à l'âge adulte plutôt qu'une initiation qui aurait lieu à un âge plus tardif. Klein (1991) contredit les propos de ces auteurs en affirmant que l'âge n'est plus un élément central permettant de définir les gangs puisque certains membres sont aujourd'hui âgés de plus de quarante ans. Selon lui, il faut maintenant utiliser le terme *gang de rue* plutôt que de parler de *gang juvénile*.

Dans un autre ordre d'idées, Shelden et coll. (1996) soutiennent que le terme *groupe* et le terme *gang* ont parfois été confondus et que l'on a eu tendance à inclure dans ce dernier tous les groupes de jeunes qui commettent des délits en commun. À ce sujet, Decker et Van Winkle (1996) précisent que puisqu'une proportion importante de délits commis par les adolescents et par certains adultes le sont en groupe, il est d'autant plus important de préciser ce qui est entendu par l'expression *gang*.

Cette absence de consensus concernant la définition d'un gang a amené certains auteurs à se questionner sur la validité des études portant sur cette problématique. Il semble en effet que l'inexistence d'une définition commune puisse affecter les résultats des études (Esbensen et coll., 1999) et avoir un impact sur les conclusions pouvant être tirées de celles-ci (Covey, Menard et Franzese, 1997). Spergel (1995) rappelle ainsi l'importance de développer une définition qui fasse l'unanimité auprès de l'ensemble des acteurs travaillant sur ce phénomène et de la population en général. Nous verrons plus loin la définition qui sera adoptée dans le cadre de cette étude.

2- L'intérêt des chercheurs pour les filles affiliées aux gangs

Les chercheurs s'entendent généralement pour dire que les études ayant porté spécifiquement sur les filles affiliées aux gangs ou membres de ceux-ci sont encore peu nombreuses (Brown, 1977; Campbell, 1984; Harris, 1988; Joe et Chesney-Lind, 1995; Chesney-Lind, Shelden et Joe, 1996; Decker et Van Winkle, 1996; Fagan, 1996; Shelden et coll., 1996; Covey, Menard et Franzese, 1997; Esbensen et Deschenes, 1998). Molidor (1996) fait d'ailleurs une critique sévère de la recherche concernant les filles et les gangs en affirmant que le matériel est incomplet et dépassé : plusieurs recherches répertoriées auraient été réalisées dans les années 1970 ou avant. Ce manque d'attention de la part des chercheurs peut être en partie expliqué par le fait que, comparativement aux garçons, la proportion de filles affiliées à un gang paraît faible, que celles-ci ne sont responsables que de peu de crimes (Campbell, 1984) et qu'elles sont moins souvent arrêtées pour des délits violents (Decker et Van Winkle, 1996). Selon Esbensen et Deschenes (1998), le fait que l'implication des filles au sein des gangs soit un domaine négligé de la criminologie est dû à la perception que le phénomène est statistiquement rare et que le comportement des filles est peu important. Joe et Chesney-Lind (1995) ajoutent, quant à elles, que le stéréotype du délinquant est tellement masculin que la police, le public en général et même certains criminologues ayant étudié la délinquance ont rarement considéré les filles et leurs difficultés avec la loi. Cain (1989) rappelle qu'il est important de s'intéresser spécifiquement aux filles parce que partout où on leur accorde une certaine attention, on le fait en comparaison avec les garçons. On a alors tendance à rechercher ce qu'elles ne sont pas plutôt que ce qu'elles sont.

Certains auteurs estiment cependant que depuis le début des années 1990, on a vu naître un intérêt particulier pour les filles délinquantes engagées dans des délits traditionnellement masculins, ce qui

s'applique notamment à l'implication de celles-ci dans les gangs (Chesney-Lind, Sheldon et Joe, 1996). Curry (1998) soutient, pour sa part, que la participation des filles dans des crimes liés aux gangs est un phénomène qui a attiré l'attention des législateurs, du public et des chercheurs. Il semble également que leur implication dans la violence liée aux gangs ait intéressé un nombre grandissant d'auteurs depuis la dernière décennie (Esbensen et coll., 1999). Decker et Van Winkle (1996) affirment que la participation des filles au sein de ces groupes est un sujet d'intérêt qui devient de plus en plus important. Selon eux, l'implication des filles dans les gangs semble s'accroître et puisqu'elles assument généralement la tâche d'élever les enfants, le fait qu'elles soient membres de ces bandes a des effets sur la transmission de la culture de gang qu'elles communiquent à ceux-ci.

Selon Campbell (1984), les études ayant porté sur les filles et les gangs peuvent généralement être classées en deux catégories : celles qui estiment que les filles qui s'impliquent au sein des gangs souffrent d'une pathologie sociale ou individuelle (inventaires de personnalité, mesures d'éclatement familial), et celles faites par des travailleurs sociaux cherchant davantage à résoudre le problème des gangs qu'à comprendre et à tenir compte de son impact sur les filles. Il semble également que ces recherches aient souvent été biaisées parce qu'elles ont été effectuées dans une perspective masculine, c'est-à-dire qu'elles auraient tendance à décrire le rôle des filles selon le point de vue des membres masculins du gang. De telles études sembleraient ainsi minimiser le rôle des filles et déformer leurs motivations à s'affilier à un gang (Chesney-Lind, Sheldon et Joe, 1996).

Pour palier à un tel biais, Curry (1998) rapporte que les chercheurs ayant étudié les filles et les gangs se sont dirigés, avec les années, vers une approche féministe visant la compréhension de l'expérience des filles dans les gangs à partir du point de vue de celles-ci. L'un des arguments de la perspective féministe est que les hommes qui étudient les filles au sein des gangs ont tendance à limiter les comportements attribués à celles-ci en laissant entendre que leur implication est moindre. Toujours selon cet auteur, Trasher (1927) aurait produit une perspective masculine qui a dominé la littérature pendant des décennies.

3- La présence des filles dans les gangs

3.1 Prévalence des filles au sein des gangs

Il semble y avoir une confusion importante quant au nombre et à la proportion de filles qui sont membres de gang, ainsi qu'à leur participation dans des délits sérieux ou violents qui y sont reliés. Il est ainsi difficile d'obtenir des données valables concernant le pourcentage de filles affiliées à ces groupes, bien que les statistiques policières concernant les filles commettant des délits dans le cadre de leur appartenance à un gang (rapports d'arrestation, rapports auto-révélés et observations sur le terrain) soient de plus en plus accessibles (Spergel, 1995). Covey, Menard et Franzese (1997) rapportent que la proportion des membres de gang qui sont des filles varie de 5% à 46% selon diverses recherches, alors que Klein (1995) avance des pourcentages allant de 0% à 30% et que Esbensen et Deschenes (1998) indiquent que cette proportion varierait entre 10% et 50%. Campbell (1984) estime quant à elle que 10% des membres de gang à New York sont des filles, pendant que les résultats d'un sondage effectué dans plusieurs villes américaines auprès d'écoliers de 13 à 15 ans indiquent que 38% des membres de gang de l'échantillon sont des filles (Esbensen et coll., 1999). Toutefois, comme le mentionnent les auteurs de l'étude, le fait que celle-ci porte sur des jeunes de 13 à 15 ans entraîne un risque de surreprésentation des filles puisque ces dernières joignent le gang et le quittent à un âge moins avancé que les garçons. Les résultats cités par Bjerregaard et Smith (1993) vont enfin à l'encontre de l'idée selon laquelle les garçons plus que les filles seraient enclins à se joindre aux gangs puisque 22% des filles de leur échantillon se déclarent membres de gang, comparativement à 18% des garçons.

Dans une étude effectuée en 1978, Giordano a fait passer des questionnaires à 108 jeunes filles placées en institution pour délinquantes. Il apparaît que 54% des filles institutionnalisées admettent avoir déjà fait partie d'un gang. Les études québécoises rapportent des résultats semblables. En particulier, suite à une étude réalisée auprès de 21 jeunes filles placées à Notre-Dame-de-Laval (centre de réadaptation pour jeunes filles) et affiliées à une bande, Arpin et coll. (1994) rapportent que 50% de ces dernières avouent avoir été affiliées à un gang avant leur placement. Selon ces chercheurs, il y aurait une augmentation du nombre d'adolescentes placées en centre de réadaptation qui entretiennent des liens avec un gang. Lanctôt et LeBlanc (1997) rapportent, quant à eux, que dans leur échantillon composé de jeunes filles ayant reçu une ordonnance de la Chambre de la jeunesse de Montréal en

vertu de la *Loi sur la protection de la jeunesse* ou de la *Loi sur les jeunes contrevenants*, plus des deux tiers ont déjà adhéré à une bande.

Selon Esbensen et coll. (1999), les disparités concernant l'évaluation de la prévalence des filles dans les gangs et la description des activités qu'elles y font sont dues à des raisons méthodologiques, soient le type de méthodologie employée par les chercheurs et l'âge des membres de l'échantillon étudié. En effet, les données officielles auraient tendance à sous-estimer la participation des filles, contrairement aux rapports auto-révélés qui seraient plus justes (voir aussi Curry, 1998). Ces auteurs rapportent également que trois types d'outils ont été utilisés pour étudier les gangs soient les études de cas, qui permettent de décrire une réalité particulière mais dont les résultats ne peuvent être généralisés, et les recherches quantitatives, qui ont été employées de deux façons. D'abord, à l'aide des statistiques officielles, qui renforcent l'image stéréotypée voulant que les gangs soient formés de façon disproportionnée par des garçons et par des membres de minorités ethniques. Ensuite, le sondage auprès des jeunes, qui permet de comparer les jeunes membres et non membres de gang et qui s'intéresse généralement à des adolescents plus jeunes que les membres observés dans les études de cas. Les sondages auto-révélés permettraient donc, selon Esbensen et coll. (1999), une meilleure description des filles membres de gang et des gangs de filles puisque celles-ci se joignent à un âge moins avancé et quittent plus tôt que les garçons. Ainsi, si l'échantillon est composé de membres plus jeunes, le portrait des filles en ce qui concerne leur prévalence dans les gangs et leur rôle au sein de ceux-ci sera plus juste. Mais d'après Esbensen et Deschenes (1998), les résultats des diverses études demeurent difficiles à comparer car elles s'intéressent à des villes ou à des régions précises, en plus de porter sur des échantillons différemment conçus.

Il n'en demeure pas moins qu'une majorité d'auteurs estiment que les gangs sont des entreprises essentiellement masculines (Miller, 1983; Campbell, 1984; Curry, 1998), les filles ne constituant qu'une faible proportion des membres de ceux-ci (Lagrée et Lew Fai, 1989). Bien que des études historiques indiquent que les filles sont impliquées dans les gangs depuis longtemps, leur participation a été jugée relativement mineure et rare comparativement à celle des garçons et, encore aujourd'hui, elle est perçue comme étant plutôt faible (Covey, Menard et Franzese, 1997). Brown (1977) soutient que l'implication des filles dans les gangs est moins prononcée que celle des garçons pour trois raisons principales : 1) les filles sont davantage assignées à la maison; 2) elles sont davantage exposées à des

idéaux autres que ceux reliés aux gangs; 3) elles ne subissent pas de pression à se joindre à un gang. Trasher (1927) expliquait, quant à lui, le nombre peu élevé de gangs de filles à Chicago par le fait que celles-ci sont davantage supervisées que les garçons et par le fait que les traditions dans lesquelles elles sont socialisées sont inconsistantes avec le comportement des membres de gang.

Lancôt et LeBlanc (1997) apportent un éclairage nouveau concernant cette idée selon laquelle le nombre de filles affiliées à une bande est peu élevé. En effet, ces chercheurs affirment que les filles ont moins de contacts avec le système de justice, ce qui rend plus difficile leur identification à un gang par les représentants de la loi. Ce problème de reconnaissance par la police a également été soulevé aux États-Unis (Klein, 1995) et en Angleterre (Archer, 1998).

D'un autre côté, des chercheurs notent une augmentation du nombre de filles appartenant à une bande et ce, un peu partout aux États-Unis (Walker, 2000). Au cours de leur recherche effectuée à Saint-Louis concernant les membres de gang et leur entourage, Decker et Van Winkle (1996) ont observé une augmentation du nombre de filles membres de ces groupes. Toutefois, selon Spergel (1995), de telles données proviennent de rapports auto-révélés alors que celles datant des années précédentes sont basées sur des observations extérieures. Il est donc difficile de savoir si les changements sont réels ou s'ils sont dus à la méthode de cueillette de données employée. De plus, malgré ce que rapportent les médias et les agences répressives à propos de l'augmentation de la proportion de filles dans les gangs et de leur implication dans des délits sérieux, les données policières qui permettraient de corroborer de telles affirmations ne sont pas disponibles. En fait, les statistiques policières suggèrent que cette proportion n'a sans doute pas changé au cours des deux dernières décennies (Spergel, 1995).

Curry (1998) estime quant à lui que les données des sondages nationaux ne peuvent être utilisées pour établir l'évolution de la présence des filles dans les gangs car les définitions de cette expression diffèrent selon les recherches. Curry ajoute que bien que les statistiques présentent une augmentation de l'implication des filles dans les gangs, on y note également une hausse de la participation des garçons. Il est donc possible qu'en regard des garçons, la proportion de filles membres de ces groupes soit en déclin. Pourtant, les médias tentent de montrer que les filles qui font partie des gangs d'aujourd'hui y sont aussi impliquées que les garçons et que la violence dont elles sont capables est

aussi importante que celle commise par ceux-ci. Toutefois, une telle image ne peut être confirmée (Chesney-Lind, Sheldon et Joe, 1996).

3.2 Le type de participation des filles aux gangs

Selon Miller (1975), les filles ont traditionnellement été impliquées dans les gangs de trois façons : en tant que membres de gangs annexés à des gangs masculins, en tant que membres de gangs mixtes et comme membres de gangs féminins totalement autonomes. Les premiers travaux qui se sont attardés aux gangs laissent entendre que les filles ne jouaient autrefois que des rôles secondaires dans les gangs composés majoritairement de garçons (Trasher, 1927; Cohen, 1955; Cloward et Ohlin, 1960). Klein (1995) rapporte aussi que dans les années 1950-1960, la majorité des bandes de filles étaient des branches reliées à des gangs de rue masculins. Elles pouvaient avoir leur propre nom, mais leur existence et leur survie dépendaient des groupes auxquels elles étaient affiliées.

3.2.1 Les filles comme membres de gangs annexés aux gangs masculins

Selon plusieurs auteurs, il semble qu'aujourd'hui encore la participation des filles se fasse le plus fréquemment par le biais d'une participation auxiliaire, du moins aux États-Unis (Miller, 1983; Quicker, 1983; Campbell; 1984; Klein, 1995). Les bandes de filles constitueraient ainsi des composantes importantes des gangs masculins auxquels elles sont annexés (Covey, Menard et Franzese, 1997), notamment dans le cas des bandes latino-américaines (Harris, 1988). Dans le cadre de ses recherches, Quicker (1983) a d'ailleurs étudié des gangs latinos à Los Angeles et a trouvé que l'ensemble des adolescentes membres de gang de son échantillon étaient affiliées à des groupes masculins. Bowker et Klein (1983) en arrivent à la même conclusion dans leur recherche portant sur des jeunes filles noires provenant de la même municipalité. Selon les chercheurs, de tels groupes sont généralement formés par les sœurs ou les « petites amies » des membres du gang masculin auquel ils sont annexés (Miller, 1983). Ils apparaissent suite à l'implantation d'une bande masculine et se dissocient lorsque cette dernière n'existe plus (Campbell, 1984). Les filles membres de bandes auxiliaires disent être séparées des garçons, mais être également avec eux, c'est-à-dire qu'elles se définissent en tant que membres de gang de filles mais aussi en relation avec le gang de garçons auquel elles sont affiliées (Joe Laidler et Hunt, 1997).

Selon Quicker (1983), les gangs de filles auxiliaires ont moins de structure que les gangs de garçons auxquels ils s'associent et leur leadership est moins établi. Ce manque d'organisation a comme effet de rendre plus difficile leur identification par les représentants de la loi (Lanctôt et LeBlanc, 1997). Suite à une étude portant sur la vie de trois filles issues de trois différents gangs auxiliaires new-yorkais, Campbell (1984) estime que la structure interne des organisations féminines ne dépend plus, ou est maintenant moins dépendante des garçons. Les filles tiennent leurs propres réunions et l'opinion des autres filles devient davantage importante pour elles qu'elle ne l'était auparavant, bien que les possibilités qui leur sont offertes soient encore dictées et contrôlées par les garçons. Selon Harris (1994), les cliques de filles sont parfois plus fortes et plus actives que les cliques de garçons mais, d'autres fois, les membres féminins doivent une véritable obéissance aux membres masculins dominants. Decker et Van Winkle (1996) rapportent enfin que le manque d'indépendance des gangs féminins auxiliaires constitue un thème récurrent des recherches portant sur la participation des filles dans les activités reliées aux bandes.

3.2.2 Les gangs mixtes

Les gangs mixtes, incluant des filles et des garçons dans la même unité, sont plus rares et sont davantage spécialisés dans les cambriolages et les vols simples (Miller, 1983). Toutefois, certains chercheurs affirment que bien que les recherches passées se soient surtout intéressées aux filles en tant que membres qui gravitent autour des organisations masculines (Taylor, 1993; Decker et Van Winkle, 1996; Archer, 1998), il semble que plusieurs gangs puissent aujourd'hui être qualifiés de mixtes (Miller, 1998).

3.2.3 Les gangs de filles autonomes

Quant aux gangs de filles autonomes, sans aucune affiliation avec des garçons, ils étaient très peu fréquents dans les années 1950-1960 (Klein, 1995) et, selon certains chercheurs, leur présence se fait encore rare aujourd'hui. Esbensen et coll. (1999) rapportent que, parmi les filles membres de gang de leur échantillon, seulement 4% faisaient partie de bandes exclusivement féminines. La rareté des gangs de filles autonomes ressort également dans les études les plus anciennes puisque Trasher (1927) n'a dénombré que six bandes de filles parmi les 1313 recensées, et il semble qu'elles étaient davantage « immorales » que criminelles. Campbell (1984) estime également, qu'à New-York, il n'y a que six gangs féminins totalement indépendants. Dans sa recherche sur les bandes de filles afro-

américaines à Philadelphie, Brown (1977) n'a trouvé qu'un seul gang composé uniquement de filles et les activités de celui-ci étaient centrées autour de l'agression et de la violence.

Les bandes typiquement féminines varieraient selon leur taille, le type de structure qui les régissent, l'âge de leurs membres et leur degré d'implication criminelle (Klein, 1995). Elles semblent par ailleurs être plutôt informelles et, souvent, n'auraient pas de leader officiel ou en auraient plusieurs. Selon Archer (1998), qui fonde ses affirmations sur des entrevues et des articles portant sur des membres de gang tirés de la presse britannique, ainsi que sur des entretiens téléphoniques qu'elle a réalisés auprès de policiers, les bandes féminines autonomes possèdent généralement un territoire et luttent pour celui-ci, afin d'y exercer pouvoir et contrôle.

Malgré le fait que la plupart des auteurs estiment qu'il n'y aurait qu'un petit nombre de gangs féminins complètement indépendants, d'autres chercheurs soutiennent que ces chiffres sont présentement à la hausse. En effet, Taylor (1993) rapporte que le nombre de gangs typiquement féminins a augmenté, alors que Covey, Menard et Franzese (1997) ajoutent que ce type de regroupement apparaît plus fréquent et plus présent dans les grandes villes. Tsiakals (1999) rapporte que la majorité des filles associées à un gang dans la région de Bloomington-Normal appartiennent à une bande strictement féminine. Selon Archer (1998), les bandes de filles des années 1990 sont plus autonomes et ne se définissent plus en fonction des garçons. Cette indépendance serait due à des changements dans les structures familiales, le mariage ne constituant plus un but ultime. Toutefois, il semble que l'augmentation du nombre de bandes féminines autonomes doive être questionnée. En effet, Klein (1995) met en doute la capacité de la police et des chercheurs à bien distinguer les gangs de filles autonomes des autres types de gangs, ce qui risque de biaiser les informations.

Finalement, Joe et Chesney-Lind (1995) rappellent que puisqu'il existe plusieurs types de gangs, il existe également plusieurs expériences différentes vécues par les filles qui en sont membres ou qui sont affiliées à ceux-ci.

4- Les caractéristiques des filles entretenant des liens avec un gang

4.1 Les caractéristiques socio-démographiques

Plusieurs chercheurs s'entendent pour dire que les jeunes filles qui font partie de gangs proviennent souvent de milieux économiquement défavorisés (Campbell, 1984; Lagrée et Lew Fai, 1989; Molidor, 1996; Tsiakals, 1999; Walker, 2000) et de communautés où règnent la violence (Shelden et coll., 1996), le chômage (Joe et Chesney-Lind, 1995), le trafic de drogue (Molidor, 1996; Tsiakals, 1999), le racisme (Joe et Chesney-Lind, 1995; Kitchen, 1995) et le sexisme (Kitchen, 1995). Elles seraient davantage issues de familles à faibles revenus que les garçons qui se joignent à un gang (Moore et Hagedorn, 1996) et, selon Joe Laidler et Hunt (1997), il semble que leurs parents occupent généralement des emplois mal rémunérés ou qu'ils ne travaillent pas. Ces derniers auraient également tendance à être moins scolarisés que les parents des filles qui ne sont pas membres de gang (Bowker et Klein, 1983).

Plusieurs des jeunes filles interrogées dans le cadre de la recherche de Harris (1988) ont révélé avoir une mère membre ou ex-membre d'un gang. Joe et Chesney-Lind (1995), dans le cadre de leur recherche portant sur les jeunes membres de gang à Hawaï, rapportent d'ailleurs que 90% des filles de leur échantillon avaient, dans leur famille, une personne appartenant à un tel regroupement. L'implication des parents dans un gang est également soulevé par Easton (1991). Il semble aussi que la monoparentalité soit fréquemment répandue dans les familles des filles membres de gang (Walker, 2000). Plus précisément, les résultats de la recherche de Esbensen et coll. (1999), qui ont fait passer des questionnaires à plus de 5000 étudiants d'écoles secondaires américaines (dont plus de 600 se considéraient membres de gang), montrent que 43% des filles membres de gang vivent avec leurs deux parents, comparativement à l'ensemble de l'échantillon dans lequel la majorité des jeunes vivent avec leurs deux parents. Bowker et Klein (1983) soutiennent également que les jeunes filles membres de gang vivent souvent avec un seul parent et qu'elles proviennent davantage de familles nombreuses.

L'âge des jeunes filles affiliées aux gangs varie entre quinze et trente ans (Covey, Menard et Franzese, 1997), bien qu'il semble que certaines d'entre elles soient recrutées à un âge aussi bas que six ans (Harris, 1988). Quelques-unes seraient mariées et auraient plusieurs enfants (Campbell, 1984) qu'elles seraient souvent seules à éduquer (Sanchez-Jankowski, 1991; Moore et Hagedorn, 1996).

4.2 Les caractéristiques personnelles

Il semble que les filles membres de gang aient une plus faible estime de soi que les filles qui ne font pas partie de tels regroupements (Spergel, 1995; Esbensen et Deschenes, 1998; Esbensen et coll. 1999) et que les garçons, qu'ils en soient membres (Esbensen et coll., 1999) ou non (Esbensen et Deschenes, 1998). Arpin et coll. (1994) rapportent que les adolescentes affiliées à une bande et résidant dans un centre de réadaptation dressent un portrait positif d'elles-mêmes tout en estimant que les autres filles de la bande sont malheureuses. Par contre, cette image de fille forte, autonome et indépendante qu'elles présentent ne refléterait pas la réalité, car la perception qu'elles ont véritablement d'elles-mêmes est pauvre. Esbensen et Deschenes (1998) soutiennent aussi qu'une bonne estime de soi constitue un facteur de protection pour les jeunes filles alors qu'elle augmente les risques d'appartenance à une bande chez les garçons. Toutefois, les études de certains chercheurs viennent contredire ces affirmations puisque selon Bjerregaard et Smith (1993), une faible estime de soi n'est liée d'aucune façon à l'appartenance aux gangs.

Selon Lanctôt et LeBlanc (1997), suite à des entrevues réalisées auprès de 150 jeunes filles ayant reçu une ordonnance de la Chambre de la Jeunesse de Montréal en vertu de la *Loi sur les jeunes contrevenants* (LJC) ou de la *Loi sur la protection de la jeunesse* (LPJ), les filles affiliées à une bande marginale font preuve de peu de savoir-faire social, atteignent leurs fins par opposition, provocation et destruction, et présentent un potentiel d'agressivité et d'emportement bien réel. Elles sont peu réceptives aux contraintes sociales, rejettent les normes et manifestent peu de respect envers l'autorité, ce dernier élément ayant également été mentionné par Campbell (1984). Spergel (1995) ajoute qu'elles ont tendance à se rebeller souvent. Bowker et Klein (1983) soutiennent quant à eux que les variables liées à la personnalité entretiennent peu de liens avec l'implication des filles dans une bande et la délinquance. D'après eux, les variables sociologiques, telles la pauvreté, les opportunités limitées, le racisme et le sexisme auraient plus d'impact que les variables psychologiques.

En ce qui a trait au lien affectif qui unit les jeunes au gang, il semble que les filles expriment un degré d'attachement plus élevé que les garçons. Cela suggère qu'il existe une différence qualitative entre les filles et les garçons membres de gang (Esbensen et coll., 1999). Mais comme les chercheurs se le demandent, cette différence est-elle présente parce que les filles et les garçons membres de gang sont différents ou parce que les filles diffèrent simplement des garçons?

Finalement, il semblerait que les filles associées à une bande soient souvent exposées à des influences déviantes par le biais de leurs pairs et de leurs activités (Bjerregaard et Smith, 1993; Lanctôt et LeBlanc, 1997). Selon Esbensen et Deschenes (1998), qui ont sondé 5935 étudiants de huitième année dans diverses villes américaines, le goût du risque est un prédicteur de l'implication des filles dans un gang, alors que le fait d'avoir des amis pro-sociaux constitue un facteur de protection pour celles qui risquent de s'y affilier. Les relations avec les pairs seraient en effet un facteur plus important lié à l'affiliation à une bande que ne le sont les relations avec les parents ou avec les autres adultes (Bowker et Klein, 1983). Ces chercheurs soutiennent qu'un nombre élevé de relations sociales avec des copines est associé à l'affiliation à un gang et la commission d'activités délinquantes. Aussi, les filles les plus populaires auprès des garçons auraient davantage tendance à faire partie d'un tel groupe et auraient plus de délits à leur actif. Mais il reste que ce sont les relations avec les amies qui apparaissent comme étant les plus déterminantes dans l'affiliation à un gang et la délinquance.

5- Le vécu et les relations entretenues avec les institutions

5.1 La famille

Un des thèmes récurrents qui ressort de plusieurs études est la présence de difficultés au sein des familles des jeunes filles membres de gang. Il semble, en effet, que celles-ci rapportent plus souvent de tels problèmes que les garçons membres de gang (Moore, 1991; Spergel, 1995, Moore et Hagedorn, 1996). Elles semblent à ce titre avoir une vie familiale insatisfaisante due à l'absence d'un parent, à la présence de violence familiale, à l'alcoolisme et à la toxicomanie des parents (Easton, 1991; Molidor, 1996) ou encore à la prostitution de ceux-ci (Arpin et coll., 1994). Selon Cunningham (1994), qui a interrogé policiers, intervenants, conseillers et thérapeutes travaillant auprès de délinquantes ou de membres de gang, la famille des adolescentes affiliées à une bande est rarement intacte, c'est-à-dire que les abus de toutes sortes et la négligence parentale y sont généralement présents. Molidor (1996) ajoute que les abus sexuels et physiques ont débuté assez tôt dans la vie de ces filles.

En ce qui concerne les conflits avec les parents, ils paraissent fréquents chez ces filles, entre autres parce que les normes du gang s'avèrent en désaccord avec les désirs de ces derniers (Harris, 1988). Les relations entretenues avec les parents semblent ainsi d'entrée de jeu peu positives et les filles se

serviraient de leur affiliation à la bande pour les envenimer ou encore pour pallier à cette situation (Campbell, 1984; Harris, 1988). D'ailleurs, les trois-quarts des adolescentes étudiées par Moore et Hagedorn (1996) avouent avoir fugué au moins une fois du domicile familial.

Selon certains chercheurs, la surveillance exercée par les parents sur les jeunes filles affiliées à un gang serait très faible (Lanctôt et LeBlanc, 1997). Joe et Chesney-Lind (1995) expliquent ce manque de supervision par le fait que les parents travaillent beaucoup pour joindre les deux bouts et qu'ils ont peu de temps à consacrer à leurs enfants. Ces auteures affirment également que la supervision est parfois présente, mais qu'elle est altérée par les tensions vécues entre les parents. De leur côté, Bjerregaard et Smith (1993) n'ont pas trouvé de liens significatifs entre la supervision parentale, l'attachement aux parents et l'appartenance à un gang, mais ils estiment que l'effet est peut-être indirect, se faisant sentir par le biais des aspirations scolaires et des fréquentations.

5.2 L'école

L'école paraît être une institution très peu valorisée par les jeunes filles faisant partie des bandes. En effet, suite à une recherche effectuée auprès de jeunes membres et ex-membres de gang et auprès d'intervenants œuvrant aux Centres jeunesse de Montréal ainsi que dans les secteurs communautaires et policiers, Hamel et coll. (1998) rapportent que 70% des filles de leur échantillon affirmaient ne pas aimer l'école lorsqu'elles ont joint le gang et qu'elles faisaient preuve d'indiscipline. La majorité des filles de l'étude de Molidor (1996) ont d'ailleurs déjà été suspendues de l'école pour des histoires de drogue, de bagarre ou de possession d'armes, tout comme celles interrogées par Harris (1988), qui ont souvent écopé de mesures disciplinaires. Cette dernière indique que plus les filles sont attachées au gang, moins l'attachement aux institutions sociales est important, notamment en ce qui concerne l'école. Dans un même ordre d'idées, Arpin et coll. (1994) affirment que la moitié des filles qu'ils ont interviewées manifestaient peu d'intérêt pour l'école et que l'autre moitié éprouvaient des difficultés scolaires au moment de leur affiliation à un gang.

Le milieu scolaire est davantage perçu comme une zone de combat que comme un lieu d'apprentissage (Molidor, 1996), le personnel y étant vu comme un ennemi. De leur côté, les travailleurs de rue ou les travailleurs sociaux seraient considérés de manière plus positive par certaines filles (Harris, 1988).

Les problèmes d'apprentissage font également partie du vécu académique des adolescentes affiliées aux gangs. Selon Campbell (1984) et Harris (1988), elles ne réussissent pas bien à l'école et présentent de sérieuses lacunes dans leur instruction (Molidor, 1996). Les résultats affichés par Hamel et coll. (1998) indiquent que 40% des filles de leur échantillon ont redoublé au moins une année au secondaire pendant que Molidor (1996) soutient qu'elles affichent généralement au moins deux années de retard académique. Selon Esbensen et Deschenes (1998), une faible réussite scolaire est associée à l'appartenance à un gang pour les filles, alors qu'elle n'augmente pas les risques d'affiliation pour les garçons.

En ce qui concerne les aspirations scolaires, elles semblent peu élevées chez les jeunes filles affiliées à un gang. En effet, plusieurs d'entre elles auraient abandonné l'école avant d'avoir terminé leurs études secondaires (Harris, 1988; Joe Laidler et Hunt, 1996; Covey, Menard et Franzese, 1997) et n'auraient pas l'intention d'obtenir un diplôme ou de fréquenter le collège car elles anticipent peu les effets positifs de l'éducation (Bowker et Klein, 1983). À ce sujet, Bjerregaard et Smith (1993) soutiennent que, chez les filles, le fait d'avoir de faibles aspirations scolaires augmente de 20% la probabilité de faire partie d'une bande.

6- Se joindre à un gang

6.1 Les raisons de rejoindre un gang

Plusieurs chercheurs ayant étudié les raisons pour lesquelles les filles adhèrent à un gang soutiennent que celles-ci le font souvent pour obtenir une forme d'acceptation ou de support social et émotif de la part du groupe (Brown, 1977; Harris, 1988 et 1994; Cunningham, 1994; Joe et Chesney-Lind, 1995; Klein, 1995; Spergel, 1995; Moore et Hagedorn, 1996; Joe Laidler et Hunt, 1997). Selon Harris (1988 et 1994), le fait de faire partie d'un gang donne aux jeunes filles une raison d'être et une identité qui leur permettent de sentir qu'elles sont importantes. Le sentiment d'être appréciées et valorisées ressort aussi des propos tenus par les filles interrogées dans l'étude de Arpin et coll. (1994). Ainsi, le besoin d'appartenance doit être considéré comme étant un élément important parmi ceux conduisant à l'affiliation à un gang.

Certains auteurs vont jusqu'à dire que la bande sert d'alternative à la famille (Joe et Chesney-Lind, 1995; Joe Laidler et Hunt, 1997) et à l'école (Harris, 1994). En effet, Joe et Chesney-Lind (1995) rapportent que face aux tensions économiques vécues à la maison, à l'implication limitée des parents auprès de leurs enfants et au manque de supervision exercée par eux, les jeunes se sentent isolés et viennent chercher du support dans le gang. Ce dernier leur permet également de se procurer ce que leur foyer d'origine ne leur a jamais permis d'obtenir (Tsiakals, 1999), notamment le respect (Cunningham, 1994). Harris (1988) ajoute que le manque de support de la part de la famille, ainsi que l'incapacité de celle-ci à construire des liens forts entre ses membres et à développer des liens avec les autres institutions de la société sont des facteurs qui contribuent au phénomène d'appartenance à un gang chez les filles. Cunningham (1994) ajoute que les filles qui ne sont pas d'origine américaine mais qui vivent aux États-Unis peuvent être tentées de se joindre à une bande pour supporter leur identité culturelle et partager une histoire et des rituels communs.

La recherche de plaisir et d'excitation ressort également de certaines études (Brown, 1977; Arpin et coll., 1994; Joe et Chesney-Lind, 1995; Archer, 1998), tout comme la volonté d'être populaire (Brown, 1977) et le désir de vengeance (Harris, 1988 et 1994). Des chercheurs soutiennent aussi que les opportunités économiques que peut procurer le gang constituent un motif d'affiliation pour certaines jeunes filles (Taylor, 1993; Arpin et coll., 1994; Cunningham, 1994; Kitchen, 1995; Spergel, 1995; Joe Laidler et Hunt, 1997; Walker, 2000), bien que Joe et Chesney-Lind (1995) estiment que la recherche de profits monétaires représente une raison d'association secondaire, et que Esbensen et coll. (1999) affirment que cette raison est plus importante chez les garçons que chez les filles. Les membres de la famille et les amis sont également des éléments qui peuvent influencer les filles dans leur décision de se joindre à un gang, dans la mesure où ils font eux-mêmes partie de celui-ci (Archer, 1998; Tsiakals, 1999).

D'après les recherches effectuées par plusieurs auteurs, les besoins de sécurité et de protection que le gang permet de combler constituent aussi des raisons de s'y joindre (Harris, 1988 et 1994; Joe et Chesney-Lind, 1995; Klein, 1995; Moore et Hagedorn, 1996; Covey, Menard et Franzese, 1997; Hamel et coll., 1998; Esbensen et coll., 1999; Tsiakals, 1999). Les filles auraient le sentiment que le fait de faire partie d'une bande leur permet de se protéger contre les hommes de leur environnement puisque les autres membres du gang peuvent les venger lorsqu'elles sont victimes (Miller, 1998).

L'affiliation à un gang leur permettrait aussi d'aller chercher les habiletés nécessaires pour se défendre contre les agressions qui surviennent dans les milieux d'où elles sont issues. Molidor (1996) ajoute que le sentiment de pouvoir que procure ce type de regroupement est un élément qui ressort des entrevues qu'il a effectuées auprès de quinze jeunes filles membres de gang résidant en centre correctionnel.

Pour plusieurs auteurs, les raisons de l'affiliation au gang évoquées pour les filles sont très semblables et comparables à celles mentionnées dans le cas des garçons (Shelden et coll., 1996; Hamel et coll., 1998; Walker, 2000). Toutefois, certains motifs semblent être spécifiquement féminins. En effet, différents chercheurs soutiennent que, pour certaines filles, le fait de s'associer à une bande est perçu comme un moyen de réagir à un avenir dont elles ne veulent pas et qu'elles rejettent (Lagrée et Lew Fai, 1989; Joe et Chesney-Lind, 1995). L'appartenance à un gang leur permettrait ainsi de confirmer qu'elles bannissent l'idée d'avoir une vie future semblable à celle de leur mère (Campbell, 1984). Harris (1988) en arrive aux mêmes constats dans son étude portant sur 21 filles membres et ex-membres de gang à Los Angeles : celles qu'elle a interviewées rejettent le rôle traditionnel de la femme latino (en tant qu'épouse et mère obéissant à son mari ou à son père) et refusent de se soumettre comme leur mère le fait. Ainsi, l'appartenance à un gang pour ces jeunes filles ne correspondrait pas à l'expression de la libération féminine mais plutôt à une tentative pour échapper à un futur qui leur semble peu invitant (Joe et Chesney-Lind, 1995).

Certaines filles qui s'affilient à une bande le feraient également pour suivre un amoureux qui en est déjà membre (Decker et Van Winkle, 1996) ou encore pour obtenir l'approbation, l'affection ou l'amour de celui-ci (Cunningham, 1994). Il semble en effet que, comparativement aux garçons, l'association des filles à un gang soit souvent liée à la volonté qu'elles ont d'être avec leur copain (Hamel et coll., 1998).

Finalement, certains chercheurs soutiennent que l'appartenance à un gang et les raisons de s'y joindre (notamment la protection, le support et la sécurité) répondent à des besoins psychologiques de base (Brown, 1977) et qu'elles sont à cet égard compréhensibles, et peuvent même être vues comme étant pro-sociales (Joe et Chesney-Lind, 1995). Selon Bowker et Klein (1983), la décision de joindre un gang ou de participer aux activités de celui-ci ne reflète pas des problèmes d'adaptation personnelle ou

encore des problèmes dans les relations avec les parents ou avec les garçons, même si de telles explications ont souvent été avancées pour expliquer l'affiliation des filles. Ces dernières souffriraient plutôt des conséquences du racisme, du sexisme, de la pauvreté et des opportunités limitées qui leur sont offertes dans leur communauté, et ce sont ces facteurs qui détermineraient leur implication dans les bandes ou dans les activités délinquantes. Chesney-Lind, Sheldon et Joe (1996) ajoutent que le choix que font les filles de devenir membre d'un gang est fortement influencé par les conditions sociales, économiques, éducationnelles et familiales, ainsi que par les contraintes imposées par le quartier (pauvreté, violence du milieu). Les filles seraient donc affectées par des facteurs d'ordre structural et social, tout comme il en a souvent été fait mention pour expliquer l'association à un gang chez les garçons.

6.2 La façon dont se déroule l'affiliation à un gang

En ce qui concerne l'âge auquel les filles se joignent à un gang, les auteurs semblent se contredire. En effet, certains d'entre eux soutiennent qu'elles le font à un âge plus avancé que les garçons (Spergel, 1995; Covey, Menard et Franzese, 1997), d'autres affirment le contraire (Joe et Chesney-Lind, 1995) pendant que d'autres encore estiment que l'on peut parler d'un âge similaire pour les garçons et les filles (Hamel et coll., 1998). Selon Spergel (1995), les filles adhèrent au gang entre douze et treize ans, alors que les garçons deviennent membres avant d'avoir atteint cet âge. Joe et Chesney-Lind (1995) estiment plutôt que les filles s'associent au gang vers douze ans, soit à un âge plus précoce que les garçons, qui s'y joindraient vers quatorze ans. Ainsi, les chercheurs s'entendent sur l'âge des filles lorsqu'elles s'affilient à une bande, mais tiennent des propos différents quant à l'âge auquel les garçons le font. Selon Arpin et coll. (1994), la majorité des filles adhèrent au gang entre onze et quatorze ans. Harris (1988 et 1994) rapporte par ailleurs que dans les bandes latinos, les filles sont généralement socialisées dans le gang avant même de s'y joindre. En effet, elles choisissent le gang qui deviendra leur groupe de référence à un très jeune âge, parfois même dès qu'elles ont atteint six ans et s'engagent alors dans des comportements conformes aux attentes du groupe, qui les récompense lorsqu'elles le font.

Plusieurs chercheurs s'entendent pour dire que l'affiliation à un gang se fait plus souvent sur une base volontaire que de manière forcée. Hamel et coll. (1998) soutiennent que les filles, tout comme les garçons, ne subissent généralement pas de pression à joindre un gang. Selon Brown (1977), il est

généralement plus facile pour une fille de se joindre à la bande puisqu'elle n'a qu'à démontrer un intérêt pour celle-ci. Si elle semble acceptable aux yeux du groupe, elle devient membre. Hamel et coll. (1998) rapportent que les filles commencent parfois à fréquenter le gang suite à une fugue du domicile familial. Le processus d'affiliation se déroule alors de manière très subtile, tout en douceur, par le biais de la séduction. Spergel (1995) et Arpin et coll. (1994) abondent dans le même sens en affirmant que, dans la majorité des cas, les filles deviennent membres d'un gang par l'entremise d'amis ou de membres de leur famille, le tout se déroulant de façon délibérée. Harris (1988) soutient qu'avant de devenir membres, les filles tournent autour du gang, le supportent et adoptent des attitudes et des comportements conformes aux attentes de celui-ci. Elles se préparent ainsi à rejoindre le gang de manière plus officielle, ce qui aura généralement lieu lors d'une initiation. Ce sujet sera d'ailleurs traité dans la prochaine section.

Bien qu'elles prendraient généralement cette décision par elles-mêmes, 6% à 7% des filles pourraient toutefois être forcées à s'y affilier (Esbensen et Deschenes, 1999), du moment que la pression des pairs, les menaces et l'intimidation deviennent très présentes (Walker, 2000). D'après l'étude de Arpin et coll. (1994), l'adhésion à la bande s'est effectuée de façon volontaire pour près des deux tiers des jeunes filles interrogées (n=21), alors que les autres ont senti qu'elles étaient forcées de s'allier aux autres membres. Harris (1988) soutient également qu'il arrive que des filles ressentent une pression à se joindre au gang, et que certaines peuvent même être battues si elles refusent de le faire. Toutefois, il semble que les cas d'affiliation forcée demeurent minoritaires.

6.3 L'initiation

Campbell (1984) explique que les filles qui désirent adhérer à un gang doivent d'abord démontrer leur intérêt et prouver qu'elles ne se joignent pas seulement pour être protégées de leurs ennemis personnels. Afin de tester cet intérêt, les autres membres du gang procèdent à son initiation. Celle-ci vise également à s'assurer de la loyauté des aspirantes et de leur capacité à se battre. D'après Molidor (1996), l'initiation est généralement très douloureuse et humiliante afin que les filles démontrent qu'elles se joignent au groupe pour le bien du gang et non seulement pour le sexe ou pour la protection que celui-ci peut leur apporter.

Bien que les rites initiatiques puissent prendre des formes diverses et variées, il reste que la violence physique y est souvent présente. Lors de l'initiation, les filles peuvent devoir se battre contre un leader ou un membre du noyau dur du gang de filles affilié (Spergel, 1995; Joe Laidler et Hunt, 1997). La recrue peut également être attaquée par les autres filles de la bande (Covey, Menard et Franzese, 1997) et devoir se défendre pendant une période de temps préalablement fixée (Campbell, 1984; Molidor, 1996; Miller, 1998) ou recevoir un nombre précis de coups (Miller, 1998). Selon Tsiakals (1999), l'aspirante peut également être battue par dix à quinze garçons pendant une quinzaine de minutes. Si elle est toujours en vie suite à cette attaque, elle est acceptée comme membre. L'auteure ne précise toutefois pas si des cas de décès ont été recensés lors d'initiations de filles. Une pratique courante consisterait également à « passer la ligne », c'est-à-dire que les filles doivent récupérer un chapeau situé à la fin d'une ligne imaginaire formée par les membres du gang. Elles sont alors battues jusqu'à ce qu'elles attrapent le chapeau (Molidor, 1996; Joe Laidler et Hunt, 1997). Harris (1988) précise que ce type d'initiation vise à voir ce que l'initiée est capable de supporter et montre l'importance que le gang accorde aux habiletés à se battre. Le but n'est donc pas de gagner la bagarre mais plutôt de démontrer sa force et son endurance (Molidor, 1996). Selon Joe Laidler et Hunt (1997) qui ont interrogé 65 jeunes filles membres de gangs mixtes et autonomes à San Francisco, ce type d'initiation physiquement violente serait présente dans les gangs mixtes mais n'existerait pas dans les gangs de filles autonomes, où les aspirantes devraient plutôt faire leurs preuves en commettant des vols dans les magasins.

L'initiation prendrait également une forme très active pour les recrues. En effet, elles pourraient recevoir l'ordre de tirer quelqu'un, ou encore d'attaquer et de battre une personne innocente (Walker, 2000). Les fusillades en voiture ainsi que les tatouages sont d'autres types de rites initiatiques qui seraient pratiqués au sein des gangs (Molidor, 1996).

La dimension sexuelle semble aussi très présente et très fréquente lorsque des filles sont initiées au sein d'un gang. En effet, plusieurs chercheurs rapportent qu'une pratique courante consiste, pour les recrues, à avoir des relations sexuelles avec un ou plusieurs membres du gang (Spergel, 1995; Molidor, 1996; Miller, 1998). L'initiation pourrait aussi impliquer des relations sexuelles avec tous les membres du gang, prenant parfois la forme d'un viol collectif (Tsiakals, 1999; Walker, 2000). D'après Walker (2000), la tendance actuelle qui prévaudrait dans certains gangs consisterait à

demander aux jeunes filles d'avoir une relation sexuelle avec un individu qui est réputé porteur du virus du sida. Toutefois, l'auteur ne précise pas les pays où de telles pratiques ont lieu, bien que le site Internet sur lequel il présente son article soit américain.

Toutefois, toutes les filles qui se joignent à un gang ne sont pas initiées. Il pourrait même s'agir d'une pratique plutôt exceptionnelle. En effet, les résultats obtenus par Joe et Chesney-Lind (1995) indiquent que peu de répondants ont rapporté avoir été initiés ou battus pour devenir membre du gang auquel ils appartiennent. Harris (1988) rapporte quant à elle que, dans certaines cliques moins organisées, l'initiation n'est pas pratiquée. Il semble également que dans les gangs mixtes, les filles peuvent, contrairement aux garçons, devenir membres sans subir d'initiation. Elles devraient cependant avoir acquis une réputation, en performant par exemple dans des bagarres (Brown, 1977).

En somme, l'initiation constituerait une pratique possible au sein des gangs et certaines filles devraient passer par cette étape si elles veulent devenir membres, bien que d'autres n'auraient pas à la subir. Les rites initiatiques prendraient plusieurs formes, mais les agressions physiques et les épreuves sexuelles sembleraient les plus fréquentes, le cas échéant.

7- Rôles et fonctions des filles au sein des gangs

Selon certains chercheurs, les filles membres de gang ont souvent été classées selon deux catégories bien distinctes : des objets sexuels et des garçons manqués (Campbell, 1984; Joe et Chesney-Lind, 1995; Chesney-Lind, Sheldon et Joe, 1996; Moore et Hagedorn, 1996; Archer, 1998). De tels rôles méritent que l'on s'attarde à ce qu'ils impliquent concrètement.

7.1 Les filles en tant qu'objets sexuels

La fonction sexuelle des filles ressort abondamment des diverses recherches concernant les gangs. Selon Covey, Menard et Franzese (1997), la plupart des chercheurs ont décrit les filles membres de gang comme étant des objets sexuels, du moins dans les gangs mixtes ou auxiliaires. Dès 1927, Trasher décrit les filles appartenant à une bande en référant à leur sexualité. Elles sont alors perçues comme des instruments au service des garçons qui diminuent la force du gang en incitant ceux-ci à se marier et à quitter le groupe.

Les filles seraient aussi utilisées par les garçons du groupe pour séduire les membres de gangs rivaux et les attirer dans un endroit où ils seront attaqués et battus (Brown, 1977; Harris, 1988; Decker et Van Winkle, 1996; Hamel et coll., 1998). Suite à une étude portant sur les bandes de Harlem, en 1964, Hanson conclue également que, dans le contexte des gangs, les filles sont perçues en tant qu'objets sexuels et qu'elles utilisent leur sexualité pour provoquer des guerres entre bandes rivales (voir aussi Quicker, 1983). Cette affirmation est également reprise par Campbell (1984) qui soutient que, historiquement, les filles étaient déjà blâmées pour assumer de telles fonctions. Il arriverait aussi que les filles se servent de leur pouvoir séducteur pour inciter des garçons à se joindre au gang (Sanchez-Jankowski, 1991; Decker et Van Winkle, 1996) ou encore pour obtenir des informations sur les activités planifiées par des bandes ennemies (Brown, 1977). Afin d'assumer ce rôle « d'espionnes », les filles établiraient une relation avec un membre du gang visé, le séduiraient et lui soutireraient ensuite les renseignements désirés. Elles se promènent ainsi d'un gang à l'autre (Jackson et McBride, 1986). Toutefois, Arpin et coll. (1994) expliquent cette mouvance d'un gang à l'autre par leur grand besoin d'affection et d'attention.

Par ailleurs, les résultats de certaines études laissent entendre que les filles sont parfois perçues par les garçons comme une forme de propriété (Harris, 1988; Lagrée et Lew Fai, 1989; Sanchez-Jankowski, 1991; Covey, Menard et Franzese, 1997; Tsiakals, 1999). Dans le cadre d'entrevues effectuées dans la communauté mexicaine de Los Angeles auprès de 156 membres de gang, Moore (1991) soutient que, parmi les filles étudiées, les deux tiers n'avaient pas l'impression d'être traitées comme des objets appartenant aux garçons. Or, la majorité de ceux-ci ont répondu que les filles étaient traitées comme étant leur propriété. À ce propos, Arpin et coll. (1994) soutiennent que les jeunes filles qu'ils ont interrogées reconnaissent qu'il règne au sein des gangs une forme de soumission, de propriété et d'exploitation des filles, mais qu'elles ont tendance à minimiser cet aspect et à s'en dissocier, le projetant sur les autres filles. Selon Harris (1988 et 1994), les garçons adoptent une attitude de propriété et de territorialité envers les filles de la bande. Il semble d'ailleurs que certaines d'entre elles acceptent de leur plein gré d'être traitées comme des esclaves et de procurer aux garçons tout ce qu'ils désirent (Sanchez-Jankowski, 1991). Cette attitude explique peut-être, du moins en partie, le fait que les filles consentent à se livrer à des activités de nature sexuelle lorsque les garçons de la bande le demandent ou l'exigent.

Selon bon nombre de chercheurs, la fonction sexuelle implique la satisfaction des besoins charnels des garçons. Les filles doivent ainsi avoir des relations sexuelles avec les membres masculins et combler les attentes de ceux-ci (Arpin et coll., 1994; Molidor, 1996). Huff (1997) indique que plusieurs filles dans sa recherche rapportent avoir été forcées de faire l'amour avec des membres du gang. Hopper et Moore (1990), cités par Covey, Menard et Franzese (1997), estiment quant à eux que les filles des gangs qu'ils ont étudiés sont abusées et exploitées sexuellement. Certaines d'entre elles font passer leur amoureux avant tout et adoptent un rôle très passif. Cette passivité peut les rendre victimes de garçons qui les entraînent vers la prostitution (Campbell, 1984). À ce sujet, Hamel et coll. (1998) précisent que les filles qui se joignent à la bande pour l'amour d'un garçon sont vues comme des personnes naïves qui doivent rendre aux garçons ce qu'elles ont reçu du gang, en devenant danseuses nues, escortes ou prostituées en particulier. De plus, elles sont rejetées par les autres filles, par leurs parents, par les travailleurs sociaux et par les garçons du gang parce qu'elles sont perçues comme des filles aux mœurs légères (Campbell, 1984). La sexualité semble ainsi importante dans les rôles assumés par les filles au sein des gangs.

Toutefois, certains auteurs estiment que le titre d'objet sexuel ne peut être attribué à toutes les filles affiliées à un gang, surtout lorsqu'elles font partie de bandes féminines (Covey, Menard et Franzese, 1997). Selon Brown (1977), les fonctions liées à la sexualité des filles ne constituent qu'un aspect des rôles attribués aux filles dans la bande, les filles y exerçant également d'autres fonctions n'ayant aucune connotation sexuelle. Cette auteure soutient également que, dans les gangs où les activités visent en premier lieu les profits économiques, la sexualité a moins d'importance et les filles y ont leur place si elles accomplissent leurs tâches. Esbensen et coll. (1999) estiment d'ailleurs que le stéréotype voulant que les filles soient d'abord et avant tout des objets sexuels doit être réexaminé. Ces chercheurs citent une étude effectuée par Rosenbaum (1991) auprès de 70 filles dans laquelle aucune d'entre elles n'a mentionné que la sexualité jouait un rôle dans son implication dans la bande. De telles indications ont amené certains auteurs à affirmer que les études visant à réduire la participation des filles dans les gangs à une simple implication sexuelle dressent un portrait très partiel des fonctions qu'elles assument (Covey, Menard et Franzese, 1997). Restreindre le rôle des filles à cet aspect est réducteur et risque d'entraîner les chercheurs à négliger les autres activités pratiquées par certaines filles affiliées à un gang (Esbensen et coll., 1999).

7.2 Les filles en tant que garçons manqués

Les filles assumant un rôle de garçons manqués dans le gang présentent des caractéristiques peu féminines et sont rarement acceptées par les autres membres féminins (Brown, 1977). Selon Campbell (1984), elles sont en compétition avec les garçons dans la mesure où elles aiment s'en prendre à eux et se battre, sont fières d'être perçues comme des dures et veulent commettre des délits pour démontrer leurs capacités. Les garçons manqués sont toutefois ridiculisés par leur entourage et par les autres membres de la bande.

7.3 Les filles en tant qu'exécutantes et subalternes

Plusieurs chercheurs s'entendent pour dire que les filles qui font partie de gangs y occupent généralement des positions inférieures à celles occupées par les garçons (Hanson, 1964; Miller, 1975). D'ailleurs, le leadership exercé dans les bandes mixtes étudiées par Miller (1998), en Ohio, est essentiellement masculin. Plusieurs des 20 filles interrogées dans cette recherche ont affirmé que seuls les garçons pouvaient accéder au statut de leader. Ceux-ci prennent également les décisions importantes (Joe Laidler et Hunt, 1997), dirigent les opérations et exploitent les filles, qui doivent se soumettre aux membres dominants (Arpin et coll.). Dans les gangs de filles, il n'y aurait pas de leader officiel, même si certaines d'entre elles semblent avoir plus de poids (Campbell, 1984). Harris (1988) ajoute qu'au sein des bandes féminines affiliées aux garçons, le leadership n'est pas clairement défini et qu'il est partagé selon le type d'activités pratiquées et le contexte. Mais il reste qu'il existe quand même certains groupes de filles ayant une structure plus formelle où une présidente et des officiers sont nommés. Cela implique la possibilité pour les filles d'accéder à des statuts plus élevés, bien que ce leadership ne semble être possible qu'au sein du groupe de filles, les patrons demeurant les leaders masculins du gang auquel elles sont affiliées.

Selon Spergel (1995), les filles demeurent en périphérie car leur affiliation au groupe dure moins longtemps que celle des garçons. L'organisation du gang semble également confiner les membres féminins à des fonctions d'auxiliaires plutôt que de les impliquer dans les activités de façon égalitaire (Jackson et McBride, 1986; Lanctôt et LeBlanc, 1997). Ainsi, les filles sont souvent exclues des phases de planification des délits et de l'action elle-même (Covey, Menard et Franzese, 1997), et sont parfois empêchées de participer à certaines activités ce qui, selon Miller (1998), perpétue l'idée selon

laquelle elles sont peu importantes dans le gang et que la discrimination à leur égard est justifiée. Les filles rencontrées par Harris (1988) affirment croire à la supériorité des garçons et acceptent la domination de ceux-ci dans plusieurs domaines. Dans l'une des cliques étudiées dans le cadre de cette recherche, les filles laissent les membres masculins dicter certains de leurs comportements, surtout lorsque ces derniers perçoivent qu'une situation implique un danger physique potentiel. Les filles sont ainsi perçues comme des personnes faibles, incapables de se défendre (Tsiakals, 1999). On leur dit comment se vêtir et on les encourage à devenir de bonnes mères et de bonnes épouses (Campbell, 1984).

Les filles assistent également les garçons dans les activités illicites qu'ils pratiquent. Elles leur servent de couverture dans les échanges de drogue, notamment en prêtant leur résidence afin que les transactions y soient effectuées (Tsiakals, 1999). Le transport des armes appartenant aux garçons est également une fonction souvent assumée par les filles puisque celles-ci sont moins sujettes à être interceptées et fouillées par les policiers (Brown, 1977). Dans certains gangs, les filles entraînent d'autres filles sur leur territoire afin de les battre ou de permettre aux garçons de les violer (Harris, 1988). Arpin et coll. (1994) soutiennent qu'en plus des fonctions déjà mentionnées, les filles peuvent également être sollicitées pour participer à diverses activités et jouer divers rôles au sein du gang : commettre des délits et rapporter l'argent à la bande, recruter des nouveaux membres, se battre et participer à la vie du groupe (loisirs). Par ailleurs, toujours selon Arpin et coll. (1994), certaines filles estiment n'avoir aucune fonction particulière à assumer au sein du gang.

7.4 Un changement à prévoir?

Pour certains chercheurs, le rôle des filles au sein des gangs s'est modifié au cours des années. Selon Huff (1996), leur fonction d'auxiliaires et de subordonnées aux garçons est révolue. Les filles veulent aujourd'hui être respectées et acquérir leur autonomie face à la domination masculine, que ce soit dans les bandes ou à l'extérieur d'elles. Kitchen (1995), suite à une recherche concernant les filles membres de gangs mixtes dans l'état de l'Indiana, abonde dans le même sens en affirmant que plusieurs d'entre elles rejettent les rôles traditionnels qui leur ont longtemps été attribués (se prostituer et transporter des armes). Elles veulent créer leurs propres gangs, leurs propres règles et définir leurs propres valeurs. D'ailleurs, dans les bandes auxiliaires, plusieurs membres féminins exerceraient un certain contrôle sur ce qui se passe dans leur gang : collecte des comptes, planification des réunions, correction des

membres qui violent les règles, et ces filles deviendraient plus autonomes et plus agressives (Shelden et coll., 1996). Ainsi, à mesure que les femmes deviennent plus libérées et indépendantes, à partir des années 1980, elles adoptent des rôles de plus en plus semblables à ceux des garçons (Molidor, 1996). Campbell (1984) ajoute que certains changements ont effectivement eu lieu, soutenant que les filles se battent aujourd'hui davantage, qu'elles utilisent des armes dites masculines (couteaux, fusils) et qu'elles sont moins passives qu'elles ne l'étaient auparavant. Hamel et coll. (1998) rapportent également que les filles assument de plus en plus un rôle de leader et exercent leur pouvoir au sein de leur gang d'appartenance, souvent mixte, bien que le niveau de participation, de planification et d'organisation soit moins élevé pour elles que pour les garçons.

Selon Moore et Hagedorn (1996), les rôles traditionnels attribués aux filles ont été exagérés. Selon eux, il existe des différences entre les gangs et au sein des gangs dans la façon dont les filles se conduisent, et il devient alors difficile de classer les fonctions de celles-ci dans des catégories précises et définies. Mais malgré le fait que certains changements auraient eu lieu, nombre d'auteurs estiment que l'exploitation des filles persiste et que leur subordination aux garçons se poursuit (Taylor, 1993). D'après Campbell (1984), les rôles n'ont pas changé véritablement et ce, malgré l'hypothèse d'Adler (1975) voulant qu'avec le mouvement de libération des femmes, les fonctions assumées par les filles seraient amenées à se modifier.

Ainsi, les chercheurs ne semblent pas s'entendre au sujet des rôles et fonctions assumés par les filles au sein des gangs, particulièrement en ce qui concerne les changements qui se sont opérés depuis les dernières années. Ces contradictions dépendent peut-être du type de bandes étudiées, de l'endroit où les recherches ont été effectuées ou, encore, de la façon dont les recherches ont été menées. Il n'en demeure pas moins que cet aspect du phénomène demeure intéressant et doit continuer à être étudié.

8- La délinquance et la violence des filles au sein des gangs

8.1 La quantité et la gravité

Les chercheurs s'entendent généralement pour dire que les gestes délinquants et violents posés par les filles membres de gang sont moins nombreux et moins graves que ceux commis par leurs acolytes masculins (Miller, 1983; Campbell, 1984; Joe et Chesney-Lind, 1995; Klein, 1995; Spergel, 1995; Miller, 1998; Esbensen et coll., 1999). D'après Klein (1995), si l'on se fie aux arrestations policières,

la majorité des crimes commis par des gangs féminins constituent des délits mineurs et non-violents, tels la consommation d'alcool, les vols et les crimes reliés à la sexualité. Il ajoute cependant qu'il ne faut pas oublier que plusieurs filles, bien qu'impliquées dans des activités criminelles, n'ont pas de casier judiciaire et ne se retrouvent pas dans les statistiques officielles. Selon Miller (1998), la majorité des filles ne sont pas impliquées dans les délits violents car les garçons refusent qu'elles participent à de telles activités. Deux raisons expliqueraient cette exclusion des filles lors de situations impliquant de la violence : la volonté de protéger celles-ci et le désir de perpétuer l'image voulant que les filles soient moins impliquées et moins importantes pour la survie du gang que les garçons. Certaines études indiquent par ailleurs que les taux de délinquance sont plus élevés chez les filles appartenant à un gang que chez celles qui ne font pas partie de telles organisations (Giordano, 1978). Bjerregaard et Smith (1993) ajoutent que ce taux est également supérieur à celui retrouvé chez les garçons qui ne sont pas affiliés à une bande mais seulement en ce qui concerne la délinquance grave, et non pour les autres formes de délits. Une telle situation peut peut-être s'expliquer, du moins en partie, par le fait que les filles se sentent davantage coupables lorsqu'elles commettent des crimes (Deschenes et Esbensen, 1999). Mais d'un autre côté, certains estiment que les filles peuvent être aussi agressives et violentes que les garçons, notamment en ce qui concerne leur délinquance (Brown, 1977; Valdez, 1997).

8.2 Les types de délits commis

Quoiqu'il en soit, il n'en demeure pas moins que les filles membres de gang s'impliquent, à divers degrés, dans certaines activités criminelles. Parmi celles-ci se retrouvent les vols (Campbell, 1984; Harris, 1988; Arpin et coll., 1994; Cunningham, 1994; Klein, 1995; Joe Laidler et Hunt, 1997; Lanctôt et LeBlanc, 1997; Archer, 1998; Esbensen et coll., 1999), les activités sexuelles illicites (Arpin et coll., 1994; Klein, 1995), le vandalisme (Harris, 1988; Lanctôt et LeBlanc, 1997), le trafic de drogue (Campbell, 1984; Arpin et coll., 1994; Cunningham, 1994; Joe Laidler et Hunt, 1997; Archer, 1998; Esbensen et coll., 1999), ainsi que le transport d'armes (Miller, 1983; Campbell, 1984; Harris, 1988; Lanctôt et LeBlanc, 1997; Valdez, 1997; Deschenes et Esbensen, 1999; Esbensen et coll., 1999). Selon certains auteurs, les filles commettent également des délits considérés plus graves, tels l'intimidation et le chantage (Arpin et coll., 1994), les bagarres (Hanson, 1964; Brown, 1977; Campbell, 1984; Arpin et coll., 1994; Joe et Chesney-Lind, 1995; Klein, 1995; Joe Laidler et Hunt, 1997; Lanctôt et LeBlanc, 1997; Archer, 1998; Deschenes et Esbensen, 1999; Esbensen et coll., 1999), l'utilisation d'armes (Brown, 1977; Harris, 1988; Klein, 1995; Molidor, 1996; Joe Laidler et

Hunt, 1997), la complicité lors de viols (Harris, 1988) et même le meurtre (Harris, 1988; Cunningham, 1994).

8.3 Les éléments incitatifs

Il apparaît que ce sont parfois les garçons qui incitent les filles à poser des gestes délinquants. En effet, Giordano (1978) rapporte que la fréquentation de garçons membres de gang semble augmenter les taux de délinquance des filles qui sont associées au gang. Les interactions qu'ils entretiennent, sur une base amicale, préparent le terrain à la délinquance des filles puisque les garçons leur apprennent comment s'engager dans de telles activités. Campbell (1984) ajoute que ces derniers incitent les filles à s'impliquer dans des activités criminelles parce qu'elles ont moins de chances d'être arrêtées et punies par le système pénal. Ainsi, les filles peuvent être utilisées pour transporter des armes et de la drogue puisqu'elles courent moins de risques d'être fouillées par les policiers, qui sont généralement des hommes et qui se sentent parfois peu à l'aise d'effectuer une fouille lorsque les suspects sont des filles (Valdez, 1997). Il serait toutefois erroné de conclure que celles-ci posent des gestes illégaux dans le seul but de plaire aux membres masculins du gang, puisque des recherches ont montré que l'approbation des autres filles de la bande est plus importante que l'approbation des garçons (Giordano, 1978; Bowker et Klein, 1983). Il reste que la pression des pairs est perçue par certains chercheurs comme étant une raison majeure de l'implication dans des activités criminelles (Joe et Chesney-Lind, 1995). Selon Arpin et coll. (1994), les premiers gestes délinquants sont exécutés par les filles du gang sous la pression des amis, dans le but d'acquérir du respect et de se donner un statut. Par la suite, elles y prennent goût, ces activités deviennent banales, et la culpabilité disparaît. Il est toutefois important de mentionner que les filles interviewées par Hamel et coll. (1998) ont avoué avoir commis des délits avant même de se joindre à un gang.

8.4 Le contexte du gang

Certains chercheurs remettent en perspective les comportements agressifs et violents des filles affiliées à un gang. Selon Klein (1995), le fait de contrôler et de réprimer sa colère est perçu comme un signe de faiblesse dans le contexte du gang. Ainsi, l'expression de l'agressivité est davantage valorisée au sein de la bande que dans d'autres situations, faisant en sorte que la violence y est plus présente. Chesney-Lind, Shelden et Joe (1996) rapportent également que les gestes délinquants posés par les filles affiliées à un gang s'inscrivent dans un contexte complexe de sorties, de fête, de plaisir et de

défense d'un territoire. Pour elles, les bagarres et la violence font partie de la vie du gang, mais ne sont pas des activités qu'elles recherchent à tout prix. La violence n'est pas glorifiée ou normale; elle serait plutôt une conséquence directe et une réponse aux abus physiques et sexuels qui caractérisent leur vie familiale. L'agression devient un moyen de survivre et d'assurer sa défense (Archer, 1998).

Harris (1988) estime quant à elle que plus les filles sont impliquées dans le gang, plus elles intériorisent les valeurs de celui-ci. Ainsi, le machisme, les habiletés à se battre, à confronter et à provoquer l'ennemi représenteraient des comportements valorisés qui impliquent l'utilisation de la violence dès qu'une forme de menace est présente. Cette sous-culture de la violence pourrait être transmise d'une génération à l'autre puisque la mère de plusieurs filles membres d'un gang aurait fait partie de tels groupes. L'agression physique devient alors le mode majeur d'interrelation entre la jeune fille et son entourage, et elle est vue comme le meilleur moyen de résoudre ses difficultés. Les filles vont alors se battre, attaquer les autres et même tuer au lieu de se contrôler, car le fait d'être perçues comme dures, méchantes, cruelles ou cinglées leur permet de gagner le respect des autres membres du gang. Elles acceptent cette violence comme une règle et sont même fières de montrer leurs cicatrices et de raconter leurs exploits, ce qui contredit quelque peu les propos de Campbell (1984), voulant que les filles qui agissent comme des « garçons manqués » sont ridiculisées.

8.5 La consommation d'alcool et de drogue

En ce qui concerne la consommation d'alcool et de drogue, elle serait plutôt fréquente pour les filles affiliées à un gang puisqu'elle fait partie des activités courantes pratiquées par les membres du gang (Arpin et coll., 1994; Joe et Chesney-Lind, 1995). Lanctôt et LeBlanc (1997) soutiennent quant à eux que les filles associées à une bande consomment une plus grande diversité de substances illicites que celles qui ne font pas partie de telles organisations. D'après Harris (1988), la consommation de drogue s'est révélée une conduite valorisée au sein des gangs dont faisaient partie les filles qu'elle a interviewées. En ce qui a trait à l'âge, Joe Laidler et Hunt (1997) rapportent que la majorité des filles interrogées affirment avoir débuté leur consommation d'alcool à l'âge de 15 ans. Il semble par ailleurs que si une jeune fille ne fait pas usage de drogue avant de rejoindre la bande, elle le fera généralement suite à son adhésion puisque 19 des 21 filles interviewées par Harris (1988) affirment consommer de telles substances. À cet égard, les données recueillies par Bjerregard et Smith (1993) indiquent que

l'affiliation à un gang est associée à une plus forte prévalence de la consommation de drogue chez les filles, tout comme chez les garçons.

Certains chercheurs se sont attardés aux types de drogues utilisées par ces adolescentes. D'après Harris (1988), les filles rapportent un usage important d'une grande variété de produits tels les solvants, les médicaments, la marijuana, l'alcool, les hallucinogènes et le PCP, qui serait le plus fréquemment utilisé. Toutefois, Joe Laidler et Hunt (1997) affirment au contraire que la marijuana constitue la drogue de choix chez les filles membres de gang. L'héroïne, qui serait également consommée par certaines adolescentes fréquentant les bandes, constituerait le stade final de la consommation et éloignerait les consommatrices de leur groupe car elles ne penseraient plus qu'à prendre leur dose (Harris, 1988). Joe Laidler et Hunt (1997) ajoutent que la moitié des jeunes filles qu'ils ont interviewées (n=65) avouent avoir déjà consommé du crack, bien que certaines d'entre elles rapportent un usage limité.

Bref, bien que les auteurs ne s'entendent pas sur tous les éléments liés à la consommation d'alcool et de drogue, il semble que celle-ci constitue une facette importante de la vie des jeunes filles affiliées à un gang.

8.6 Vers une montée de la violence féminine?

Suite à certaines recherches et à certains incidents rapportés dans les médias, des chercheurs en sont venus à se demander si la violence des filles aurait augmenté depuis les dernières décennies. L'augmentation du nombre de gangs de filles violents aux États-Unis, plus précisément à New-York, a été déploré dans les années soixante par Hanson (1964) qui concluait que le leadership et les statuts accordés dans ces groupes dépendaient de la capacité des filles à se battre et de leur degré de participation dans les guerres de gangs. D'après Molidor (1996), il est possible d'expliquer la supposée augmentation des crimes sérieux commis par les filles par le fait que les armes à feu sont plus facilement accessibles. Avant, les bagarres se faisaient avec des couteaux ou des poignards. À ce moment, les filles pouvaient être physiquement désavantagées. Avec l'ascension et l'utilisation grandissante des armes à feu, la force physique importe peu et les filles sont davantage en mesure d'attaquer.

Selon l'étude de Bowker et coll. (1980), dans laquelle des garçons afro-américains, pour certains admis dans un centre correctionnel à Los Angeles, ont été interviewés quant à l'implication des filles dans les délits, il ressort que ces dernières ont un taux de participation élevé dans les délits violents. Mais comme le mentionnent eux-mêmes ces chercheurs, cela ne signifie pas qu'elles sont agressives puisque plusieurs gestes violents ont été posés dans le seul but de se défendre lors d'attaques de bandes rivales. Il semble, par ailleurs, que les filles aient une participation plus importante dans les incidents mineurs et dans les crimes violents que dans les délits contre la propriété, ce qui s'expliquerait par le fait que, contrairement aux crimes contre les biens, les délits mineurs et les crimes violents sont le plus souvent peu planifiés, ce qui permet aux filles une participation accrue. En effet, celles-ci sont exclues de la planification des activités criminelles, ce qui explique qu'elles se font peu présentes lors de délits contre la propriété qui exigent généralement une certaine planification.

Les jeunes filles affiliées à un gang interrogées dans certaines études rapportent, comme il en a été question précédemment, des délits parfois très violents, allant jusqu'au meurtre. Toutefois, Spergel (1995) estime qu'il faut demeurer très prudent dans l'interprétation de tels résultats provenant de sondages auto-révélés. En effet, il affirme que les membres de bande ont tendance à exagérer leurs activités délinquantes, particulièrement celles qui sont directement reliées au gang.

Des études récentes indiquent que rien ne permet de conclure que les filles membres de gang sont aujourd'hui plus criminelles et plus violentes qu'elles ne l'étaient auparavant. Selon Chesney-Lind, Sheldon et Joe (1996), on note une augmentation du nombre de filles arrêtées pour des crimes violents entre 1984 et 1995, mais le nombre de garçons arrêtés pour ce type de délits affiche également une augmentation. Ainsi, ces augmentations refléteraient davantage un changement dans le comportement des adolescents et/ou dans la dénonciation et la prise en charge de ces comportements que des modifications dramatiques dans la conduite des filles. Toujours selon Chesney-Lind, Sheldon et Joe (1996), les études quantitatives ne supportent pas l'hypothèse voulant qu'il y ait aujourd'hui un nouveau prototype de filles délinquantes qui soient violentes. Quant aux recherches ethnographiques, elles indiquent plutôt que les filles adoptent depuis longtemps des comportements violents au sein des gangs. Le phénomène n'est donc pas nouveau, simplement, auparavant, les faits étaient ignorés.

En regard des données portant sur les homicides reliés aux gangs, Spergel (1995) conclue que les filles ne semblent pas être significativement impliquées dans des incidents criminels sérieux commis par des gangs, que ce soit en tant que victimes ou en tant qu'agresseurs. Il ajoute que la situation ne semble pas avoir changé au cours des dernières décennies et que le caractère violent des bandes demeure encore un phénomène essentiellement masculin. Rien ne permet, selon lui, de confirmer que les filles sont de plus en plus impliquées dans la violence sérieuse des gangs. D'ailleurs, celles-ci rapportent davantage de délits statutaires que criminels (Joe et Chesney-Lind, 1995) et les délits sérieux ne représentent encore aujourd'hui qu'une faible proportion de la délinquance des filles (Chesney-Lind, Sheldon et Joe, 1996).

Encore une fois, les chercheurs ne s'entendent pas sur la délinquance et la violence commises par les filles membres de gang. Toutefois, il semble que l'image présentée par les médias voulant qu'elles soient aujourd'hui beaucoup plus violentes et criminelles qu'auparavant doive être questionnée.

9- Les activités pratiquées par les filles au sein du gang en-dehors des délits

Il nous semble important de mentionner que lorsqu'elles se retrouvent avec les membres du gang auquel elles sont associées, les filles ne font pas que des activités interdites par la loi. Elles partagent également une vie sociale commune en pratiquant des sports, en se promenant dans la rue, en quêtant, en fréquentant des fêtes et en faisant la tournée des discothèques (Arpin et coll., 1994; Joe et Chesney-Lind, 1995). Selon Joe Laidler et Hunt (1997), les mères qui sont membres d'un gang se regroupent afin d'amener leurs enfants au parc et pique-niquer. Les filles se rendent également au domicile des autres membres de la bande où elles discutent et font la fête.

Le rapport que les filles entretiennent avec le gang ne se résume donc pas seulement dans des activités illicites puisqu'elles pratiquent avec les autres membres des activités récréatives et sociales qui sont tout à fait légales.

10- Les règles régissant le comportement des filles dans le gang et l'attitude qu'elles y adoptent

Certains chercheurs soutiennent que le gang régit les agissements des jeunes filles qui en font partie. Selon Harris (1988), les membres qui font partie du noyau dur s'identifient très fortement au gang. Le gang modèlerait, entre autres, le concept de soi des filles et influencerait grandement leurs

comportements. Elles en viendraient à adopter les attitudes des autres membres et à modeler leurs faits et gestes afin qu'ils soient conformes aux attentes de la bande. Cette dernière imposerait aux filles une façon d'agir, de se vêtir et de se coiffer (Arpin et coll., 1994), ce qui amène Harris (1988) à affirmer que certaines d'entre elles vont jusqu'à abandonner leur autonomie afin de s'adapter aux désirs de la bande. Le sentiment d'appartenance au gang est d'ailleurs très fort et plusieurs filles parlent de leur groupe comme d'une famille, les liens entretenus avec les autres membres étant très intenses (Harris, 1988).

Il semble aussi que les valeurs de loyauté et de fidélité soient primordiales. Dans bien des cas, les membres ne peuvent fréquenter ou développer des relations avec des membres de bandes adverses (Harris, 1988; Miller, 1998), bien que le besoin de contacts puisse parfois transcender les barrières du gang. En effet, des liens d'amitié peuvent se développer entre les filles de bandes rivales dans un contexte particulier, c'est-à-dire lorsque celles-ci se retrouvent en centre de réadaptation ou de réhabilitation. Les règles peuvent alors changer et il devient possible pour les filles de s'entraider (Harris, 1988; Cunningham, 1994). Toutefois, en dehors de telles circonstances, le fait de se retrouver avec un membre du gang ennemi peut entraîner certains risques. Ainsi, si une fille se fait prendre lorsqu'elle se retrouve avec une personne qu'elle n'est pas supposée fréquenter, elle risque d'être battue, tout comme l'individu avec lequel elle est. De telles sanctions physiques permettent au gang d'exercer un contrôle sur le comportement des filles (Harris, 1988; Miller, 1998). Le respect des leaders de la bande, ainsi que l'interdiction de parler des affaires du gang en-dehors de celui-ci sont d'autres règles qui doivent être respectées par les filles et les autres membres (Miller, 1998).

Finalement, les filles se doivent d'avoir ce que les auteurs appellent une *attitude* prônée par le gang, qui implique l'utilisation d'un langage, d'une expression faciale et de gestes confrontants. Cette attitude sera une façon de lancer des défis aux autres gangs et de distinguer les membres des non membres (Harris, 1988). Les bagarres entre bandes débutent souvent par des échanges verbaux et l'attitude est alors importante pour la défense de soi et de son territoire (Archer, 1998).

11- La victimisation des filles

Selon Miller (1998), les recherches ont abondamment documenté l'impact des gangs sur l'implication criminelle des filles mais peu d'attention a été accordée à son pendant, la victimisation. Certains

auteurs ont toutefois contribué à accroître les connaissances à ce sujet, comme nous le verrons dès maintenant.

11.1 Avant l'affiliation au gang

Plusieurs chercheurs s'entendent pour dire que les filles associées à un gang ont souvent été victimisées avant de s'y joindre (Campbell, 1984; Harris, 1988; Klein, 1995; Molidor, 1996; Moore et Hagedorn, 1996; Esbensen et coll., 1999). La violence familiale est ainsi un thème récurrent dans l'histoire des filles membres de gang (Campbell, 1984; Harris, 1988). Dans la recherche de Joe et Chesney-Lind (1995), les trois-quarts des filles de l'échantillon ont déjà été abusées physiquement, ce qui est également le cas pour 55% des garçons étudiés. Les abus sexuels semblent également être beaucoup plus présents dans les familles des filles que dans celles des garçons affiliés à un gang, les filles étant donc plus fréquemment victimisées sexuellement (Moore et Hagedorn, 1996). Joe et Chesney-Lind (1995) indiquent à cet égard que 62% des filles de leur échantillon rapportent avoir été sexuellement agressées.

11.2 Pendant l'affiliation au gang

D'après Miller (1998), le contexte de l'adolescence et celui du monde de la rue rendent les filles particulièrement vulnérables à la victimisation. Pour certaines d'entre elles, rejoindre un gang apparaît comme un moyen de négocier avec cet environnement. Toutefois, elles sont parfois victimisées dès leurs premiers contacts avec la bande, lors de l'initiation (Joe Laidler et Hunt, 1997). En effet, celle-ci est, comme on l'a vu souvent, de nature sexuelle et, bien qu'elle puisse paraître libre et volontaire, elle ressemble souvent à un viol (Molidor, 1996). Selon Miller (1998), les filles sont souvent initiées en ayant des relations sexuelles avec plusieurs membres de la bande, ce qui donne aux autres l'impression qu'elles sont sexuellement disponibles et qu'elles sont des filles prêtes à faire l'amour avec le premier venu. Elles risquent alors de recevoir des mauvais traitements et, puisqu'elles sont peu respectées, ces filles se voient par la suite abusées par les autres membres du gang.

Après avoir été initiées, les filles font encore face à des risques de victimisation et ce, au sein de leur propre gang puisque celui-ci est généralement structuré selon une hiérarchie liée au sexe, le leadership appartenant presque toujours aux garçons. Les membres féminins sont alors perçus comme étant des êtres inférieurs et sont parfois dénigrés, ce qui peut mener à la victimisation si les filles ne peuvent se

défendre elles-mêmes, ou si elles n'ont pas de protection masculine dans le gang (un frère ou un amoureux) qui les défendra contre les autres membres de la bande (Miller, 1998). Selon Molidor (1996), les filles craignent la violence des membres de leur bande puisqu'il arrive à ces derniers de les gifler, les frapper, leur donner des coups de pied, les étrangler, les menacer avec des armes ou de les battre sévèrement. Les abus sexuels sont également présents au sein même du gang puisque les filles doivent parfois se prêter à des relations sexuelles sur demande, danser nues sur une table, tourner des vidéos de type pornographique ou encore procéder à des fellations devant public. Pour elles, ce type d'abus fait partie de la joute. Les agressions au sein du gang se font également sentir lorsque les filles enfreignent les lois et règlements qui prévalent dans le groupe. En agissant de la sorte, elles s'exposent à des punitions physiques (Miller, 1998). Joe Laidler et Hunt (1997) ajoutent que les garçons du gang sont contrôlants, abusifs, violents verbalement et qu'il leur arrive de violer les membres féminins. De plus, il semble que les filles faisant partie de ces organisations aient tendance à avoir des amoureux qui les contrôlent et qui s'en prennent physiquement à elles.

Le fait de devenir membre d'un gang semble ainsi accroître les chances de devenir victimes plutôt que de les diminuer. Lauritsen et coll. (1991), cités par Miller (1998), rapportent en effet que l'implication des adolescents dans un style de vie déviant (notamment l'affiliation à un gang) augmente fortement le risque de victimisation dirigée contre sa personne et contre ses biens. L'implication criminelle des filles appartenant à une bande doit donc être prise en considération afin de comprendre les risques de victimisation auxquels elles sont confrontées. D'ailleurs, selon Miller (1998), plusieurs actes violents décrits par les filles ne se seraient pas produits si elles n'avaient pas fait partie d'une bande. Et si l'adoption d'attributs masculins peut contribuer à donner un certain statut aux filles, cela les amène également à participer davantage à des activités illicites, augmentant, par le fait même, leurs risques d'être victimes de violence.

La violence manifestée à l'égard des filles membres de gang est également perpétrée par des membres de bandes rivales (Miller, 1998). Molidor (1996) rapporte d'ailleurs que la peur et la paranoïa sont perçues par les filles comme étant les aspects les plus négatifs de leur affiliation au gang, car elles ne savent jamais quand elles peuvent être frappées ou attaquées par des gangs ennemis. Elles doivent aussi à l'occasion défendre les garçons de leur clan ou encore se battre contre des adversaires féminins lors de bagarres entre bandes (Joe Laidler et Hunt, 1997). Enfin, il semble que le fait d'avoir été

victimisée une fois augmente les risques de victimisation répétée, ce qui rend les filles de gang particulièrement vulnérables puisqu'elles sont souvent exposées à de tels dangers.

Par ailleurs, certains chercheurs estiment que les filles appartenant à une bande courent beaucoup moins de risques d'être victimisées que leurs acolytes masculins. Selon Esbensen et coll. (1999), seulement 10% des filles affiliées à un gang ont déjà été volées et 27% ont déjà été attaquées par quelqu'un qui a sérieusement tenté de les blesser. Les garçons affichent quant à eux des taux de victimisation plus élevés : le tiers d'entre eux auraient déjà été volés et la moitié auraient été victimes d'attaques sérieuses. Ainsi, le taux de victimisation des garçons apparaît de 2 à 5 fois supérieur à celui des filles. Enfin, Miller (1998) précise que les filles sont moins exposées aux activités risquées, mais que, lorsqu'elles sont la cible de crimes sérieux, elles font plus souvent face à une brutalité de nature sexuelle, comme le viol collectif, par les membres de gangs rivaux.

Nous concluons cette section par les propos de Molidor (1996), qui soutient qu'il est justifié de percevoir les filles affiliées à un gang comme des victimes. Plusieurs ont vécu de la violence physique et sexuelle depuis leur enfance, elles ont été les victimes de conditions économiques difficiles et de pauvreté. Elles ont également été victimes de l'école, qui n'a pas su voir qu'elles étaient en difficulté. Molidor (1996) rappelle aussi qu'elles ont subi de la violence physique et sexuelle associée aux activités du gang. Toutefois, il estime qu'il est inadéquat de percevoir ces jeunes filles uniquement comme des victimes puisque leur rôle évolue peu à peu et qu'elles sont aujourd'hui responsables de délits sérieux, se faisant agresseurs à leur tour.

12- Quitter le gang

12.1 Les raisons et les particularités

Selon les chercheurs, les filles ont tendance à quitter le gang à un âge moins avancé que les garçons (Covey, Menard et Franzese, 1997; Esbensen et coll., 1999), soit entre 16 et 18 ans (Harris, 1988 et 1994; Spergel, 1995). En ce qui concerne les raisons de ce départ, le fait de devenir enceintes et d'avoir des enfants est fréquemment cité par les auteurs puisqu'il force les filles à devenir plus matures et à assumer leurs responsabilités parentales à l'extérieur de la bande (Harris, 1988 et 1994; Vigil, 1993; Moore et Hagedorn, 1996; Covey, Menard et Franzese, 1997). Toutefois, comme le mentionne Valdez (1997), il arrive que certaines mères demeurent dans le gang et qu'elles y élèvent

leurs enfants alors que d'autres ressentent le besoin de le quitter à mesure que ceux-ci vieillissent (Walker, 2000).

Certaines filles délaissent également le gang lorsqu'elles s'attachent à un conjoint non membre du gang et qu'elles se marient, ou encore lorsqu'elles trouvent un emploi (Harris, 1988 et 1994; Vigil, 1993). Selon Huff (1996), il est plus facile pour les filles d'entrer sur le marché du travail, ce qui facilite le passage de l'adolescence à l'âge adulte et diminue par le fait même l'influence du groupe. Harris (1988 et 1994) ajoute que l'institutionnalisation et la dépendance à l'héroïne sont d'autres motifs qui amènent les filles à quitter la bande. Hamel et coll. (1998) rapportent pour leur part que les mêmes raisons peuvent motiver le départ des filles et des garçons. Ainsi, le désir de ne plus participer à des événements graves, la prise de conscience qu'ils ne pourront être membres de gang toute leur vie et la crainte pour leur sécurité physique peuvent amener les membres à délaisser le gang, bien que la majorité ne quittent pas, à prime abord, volontairement. En effet, c'est souvent suite à une arrestation ou à un séjour en centre de réadaptation que les membres doivent couper les ponts avec la bande. Par ailleurs, même lorsqu'elles ont cessé toute activité reliée au groupe, il semble que les filles se considèrent toujours membre du gang (Harris, 1988).

12.2 Le déroulement

Selon Harris (1988 et 1994), il peut être plus facile pour les filles de quitter le gang parce que, souvent, elles ne font pas partie du noyau dur et sont moins impliquées dans les activités du groupe. Le départ se fait donc, parfois, très facilement, les filles cessant simplement de participer aux activités de la bande. Toutefois, plusieurs auteurs soulignent que le fait de délaisser le gang peut être aussi difficile que de s'y joindre puisque cela implique généralement une forme de rituel de départ impliquant l'attaque physique du membre qui désire partir (Winder, 1998) et pouvant parfois mener à des séquelles permanentes pouvant aller jusqu'à la mort (Harris, 1988 et 1994; Walker, 2000). Ce rite peut à l'occasion être volontaire (Covey, Menard et Franzese, 1997) et se produire de façon plus « civilisée », lorsqu'un événement qui se produit dans la vie de la fille légitime son départ aux yeux des autres membres, ce qui est le cas, par exemple, d'un mariage, d'une naissance ou du démantèlement du gang (Campbell, 1984).

D'après Harris (1988), certaines filles peuvent être chassées du gang si elles se sont montrées déloyales ou si elles ne se sont pas portées à la défense d'un autre membre lors d'une bagarre. Le rituel d'expulsion de la bande est alors plus inquiétant que celui de l'initiation puisqu'aucune règle ne régit le processus et que des armes sont souvent utilisées. Le degré de l'attaque dépend alors de la colère ressentie à l'endroit de celle qui est rejetée, les filles étant parfois laissées pour mortes. Il semble également que diverses menaces puissent parfois être proférées par les autres membres du gang (Hamel et coll., 1998), ce qui peut inciter certaines filles à demeurer au sein de la bande parce qu'elles craignent que ces menaces ne se concrétisent (Arpin et coll., 1994). Toutefois, d'après Hamel et coll. (1998), la majorité de ceux qui quittent le gang le font sans subir de conséquences.

Le fait de quitter le gang peut également être difficile parce que cette décision implique l'abandon d'un réseau d'amis (Winder, 1998). D'ailleurs, il semble que certaines filles prolongent leur affiliation au gang essentiellement parce que leur amoureux y demeure (Hamel et coll., 1998).

Finalement, les filles peuvent éprouver des remords suite à leur départ du gang. Ces remords se rapportent davantage au sentiment qu'elles ont d'avoir été stupides d'avoir fait partie d'une bande qu'au fait de la quitter. Elles expriment également certains regrets face à leur affiliation, regrets qui sont dus à la violence, aux morts causés par le gang ou à la crainte que leurs jeunes frères et sœurs aspirent à devenir membres (Harris, 1988).

13- Particularités de notre étude

Cette revue de la littérature nous amène à constater que les écrits scientifiques portant spécifiquement sur la présence et le vécu des filles au sein des gangs de rue se font rares. Pourtant, quelques recherches s'intéressant à ce sujet indiquent que les filles occuperaient une place de plus en plus importante et significative dans les gangs, et que l'expérience qu'elles y vivent est spécifique (Chesney-Lind, Shelden et Joe, 1996). Selon Campbell (1984) et Taylor (1993), les données portant sur l'expérience des adolescentes à l'intérieur du gang risquent d'être faussées par la tendance qu'ont certains chercheurs à vouloir appliquer aux filles les connaissances acquises au sujet de ce que vivent les garçons membres de ces groupes. Mentionnons également que les quelques études qui se sont intéressées à l'expérience des gangs de rue vécue par les filles, et selon le point de vue de celles-ci, sont essentiellement américaines. Il nous semble dès lors intéressant et important de produire des

données québécoises sur le sujet puisque le contexte québécois n'est pas nécessairement le même que celui des États-Unis.

De telles lacunes dans la recherche rendent évidemment l'intervention complexe. C'est d'ailleurs pourquoi les Centres jeunesse de Montréal se sont donné le mandat de faire la lumière sur le phénomène des filles qui sont membres ou qui entretiennent des rapports avec les gangs de rue, puisque celles-ci constituent une partie de leur clientèle. Il nous apparaît à cet égard pertinent, et même important, de nous adresser directement à ces jeunes filles afin non seulement de décrire mais, également de comprendre leur expérience et leur cheminement en regard des bandes. Notre recherche pourra éventuellement contribuer à mettre sur pied des interventions mieux adaptées à leur vécu puisqu'il est prévu que les résultats et les conclusions obtenus seront diffusés aux intervenants qui côtoient régulièrement ces jeunes filles.

13.1 Les objectifs de notre recherche

Notre étude a pour principal objectif de comprendre et de décrire l'expérience et le cheminement des filles en lien avec les gangs de rue. En lien avec cet objectif général, nous viserons de façon plus spécifique à comprendre le cheminement ayant mené les filles à se joindre à un gang et à connaître l'expérience qu'elles vivent au sein des gangs. Nous tenterons également de savoir si des expériences de victimisation ont été vécues avant de se joindre à un gang et si de telles expériences se produisent au sein de ces regroupements. Finalement, nous viserons à connaître et à comprendre le déroulement ainsi que les motivations qui mènent, le cas échéant, au processus de désaffiliation.

13.2 L'approche théorique : vers une perspective phénoménologique

Notre recherche s'inscrit dans une perspective phénoménologique, dans la mesure où nous accordons une importance particulière au point de vue des filles interrogées et à la signification qu'elles attribuent à leur expérience. D'abord développée dans un sens philosophique, la phénoménologie a par la suite été adaptée à la recherche scientifique (Giorgi, 1997). Elle répond au besoin de décrire les expériences vécues par les acteurs telles qu'elles leur apparaissent et ce, d'une manière la plus complète et la plus précise possible, en évitant toutefois de « tomber dans le psychologisme et le relativisme qu'il implique » (Mucchielli, 1996 :161).

Puisque nous cherchons à décrire et à comprendre le vécu des jeunes filles en regard de leur vécu en lien avec les gangs de rue ainsi que le sens qu'elles donnent à leur expérience, l'approche phénoménologique nous apparaît pertinente. Elle demande par ailleurs au chercheur de mettre en veilleuse ses propres connaissances et interprétations en ce qui concerne le phénomène à l'étude, afin d'entrer véritablement dans le monde de la personne interviewée (Hycner, 1985). Nous prenons toutefois une certaine distance par rapport à la perspective phénoménologique dans le sens où nous avons nous-mêmes déterminé certaines dimensions à investiguer, suite aux lectures et aux recherches dont nous avons pris connaissance. Nous demeurons par ailleurs consciente du fait qu'il ne faut pas prendre pour acquis les conclusions des recherches antérieures et qu'il est nécessaire de conserver un regard critique face à celles-ci. Toutefois, nous concédons que le fait d'introduire des sous-consignes dans le cadre de l'entretien et de vouloir approfondir des aspects prédéfinis lors de celui-ci s'écarte de l'approche phénoménologique dans sa formulation la plus pure.

D'autre part, pour atteindre nos objectifs, nous avons opté pour une méthodologie qualitative et, plus spécifiquement, pour les entretiens à tendance non directive. Ce type de méthodologie est en accord avec la perspective phénoménologique dans la mesure où elle permet d'obtenir le point de vue des acteurs, ici des jeunes filles membres ou affiliées aux gangs, et d'en tenir compte lors des analyses subséquentes. Bien que ce type de méthodologie ait été employée dans certaines études ayant porté sur les filles et les gangs, il reste que la plupart des chercheurs ont opté pour les méthodes quantitatives ou encore pour les entretiens directifs. Nous estimons que la méthodologie que nous privilégions apporte un éclairage nouveau sur notre objet d'étude en amenant les filles à exprimer leur façon de voir les choses et à préciser la signification qu'elles attribuent à leur expérience et à tout ce qui s'y rattache.

Dans le prochain chapitre, nous présentons de manière plus détaillée notre démarche de recherche de même que les éléments de méthodologie qui y sont reliés.

Chapitre 2

Démarche méthodologique

Ce second chapitre vise à présenter la démarche méthodologique qui a été employée dans le cadre de notre recherche. Nous rappelons d'abord l'objectif général et les objectifs spécifiques poursuivis par cette étude, avant de préciser ce que nous entendons par le terme *gang de rue* et ce que signifie, pour nous, le fait d'être membre d'un tel regroupement. Dans un troisième temps, nous justifions les choix que nous avons fait d'avoir recours à une méthodologie qualitative à tendance non directive de type récit d'expérience. Il est ensuite question du choix du terrain qui a servi à notre recherche ainsi que des stratégies d'échantillonnage qui ont été utilisées, menant au profil des jeunes filles interviewées. La façon dont les entrevues se sont déroulées est ensuite décrite. Finalement, la dernière section est consacrée à l'analyse des entretiens en précisant les limites de l'étude.

1- Rappel des objectifs de recherche

Cette étude porte sur l'expérience et le cheminement vécus par les jeunes filles membres de gang de rue ou affiliées à ceux-ci, en mettant l'accent sur ce qui concerne leur vécu au sein du gang. Nous désirons également connaître le processus qui les a amenées à rejoindre ce type de regroupement ainsi que ce qui les conduit, le cas échéant, à quitter celui-ci. Rappelons brièvement les quatre objectifs spécifiques poursuivis :

- 1) comprendre le cheminement ayant mené les filles à se joindre à un gang;
- 2) connaître l'expérience vécue au sein du gang;
- 3) tenter de savoir si des expériences de victimisation ont été vécues avant de rejoindre un gang et si de telles expériences se produisent au sein du gang;
- 4) le cas échéant, connaître et comprendre le déroulement ainsi que les motivations ayant mené au processus de désaffiliation.

2- Définition des concepts

2.1 Gang de rue

Il nous semble d'abord important de définir ce que nous entendons par le terme *gang de rue* puisque, comme nous l'avons constaté au chapitre précédent, les différents chercheurs adoptent parfois des définitions fort différentes de ce concept. À la lumière de la recension des écrits effectuée, et dans le cadre de cette étude, nous définirons un gang de rue comme étant un *regroupement d'adolescents et/ou de jeunes adultes, ayant un certain niveau d'organisation et qui commet des délits, notamment des délits de violence*. Sachant que la définition de cette notion fait l'objet de bon nombre de débats et

de discussions, nous avons choisi de considérer celle-ci d'une manière assez large tout en prenant soin de faire la distinction entre les gangs de rue et les groupes d'amis auxquels se joignent la plupart des adolescents. Afin de rendre le texte plus varié, nous utiliserons de façon indifférenciée les termes *gangs* et *bandes* qui, à moins d'indications contraires, référeront à la définition citée plus haut.

2.2 Membre d'un gang de rue

En ce qui concerne le fait d'être *membre* d'un gang, il est primordial de mentionner que les jeunes filles auxquelles nous nous intéressons ne sont pas nécessairement des membres officielles d'une bande et ce, pour diverses raisons (les filles n'y sont pas admises officiellement, et n'y sont pas initiées, par exemple). Toutefois, elles peuvent fréquenter et côtoyer de tels regroupements d'une façon assez intense pour que leur expérience mérite d'être prise en considération dans le cadre d'une étude portant sur le *vécu et l'expérience des jeunes filles en lien avec les gangs de rue*. Ainsi, dans cette recherche, le terme *membre de gang* désigne également, à moins d'indications contraires, les filles qui font officiellement partie d'un gang de rue ainsi que celles qui gravitent d'une manière importante autour d'un tel groupe. Nous verrons un peu plus loin que des dispositions ont été prises afin de nous assurer que les jeunes filles interrogées avaient bel et bien des contacts importants avec un gang de rue.

3- Justification des choix méthodologiques

3.1 La méthodologie qualitative

Puisque cette étude porte sur l'expérience et le vécu des jeunes filles membres ou affiliées à un gang de rue, l'approche qualitative nous paraît justifiée dans la mesure où elle permet « de rendre compte du point de vue des acteurs sociaux et d'en tenir compte pour comprendre et interpréter leurs réalités » (Poupart, 1997 : 175). Comme nous cherchons à comprendre la façon dont les filles interprètent leur propre situation en accordant une place centrale à leurs points de vue, les méthodes qualitatives apparaissent davantage appropriées que les méthodes quantitatives pour répondre à cette volonté et à l'ensemble des objectifs poursuivis dans le cadre de notre étude. De plus, ce type de méthodologie donne la possibilité d'obtenir une plus grande richesse des informations recueillies puisque, selon Poupart (1979-80), elle permet d'explorer en profondeur les réalités sociales à l'étude. Dans ce sens, l'approche qualitative permet d'accorder une place centrale aux interprétations et aux perspectives des jeunes filles elles-mêmes en vue de comprendre leur expérience en lien avec les gangs de rue.

3.2 Les entretiens à tendance non directive

Afin d'étudier l'expérience et les points de vue des filles membres ou affiliées à un gang de rue, l'entretien à tendance non directive apparaît comme le mode de cueillette de données le plus approprié. En effet, ce type d'entretien permet de recueillir « les témoignages et les interprétations des interlocuteurs en respectant leurs propres cadres de référence » (Quivy et Van Campenhoudt, 1995) et nous amène à saisir le vécu des filles ainsi que le sens qu'elles donnent à leur expérience au sein des bandes. De plus, l'entretien à tendance non directive laisse aux jeunes filles interviewées un plus grand degré de liberté quant aux sujets qu'elles désirent aborder, ce qui permet d'obtenir des informations soit inattendues, soit plus profondes et plus riches qui risqueraient de ne pas être accessibles par d'autres modes de collecte (Michelat, 1975).

Parmi les entretiens à tendance non directive, nous avons opté plus spécifiquement pour l'entretien semi-directif, ce qui signifie que certains thèmes sont proposés par l'intervieweur mais seulement dans la mesure où ceux-ci n'ont pas été abordés par la personne interviewée et que l'on juge important d'en traiter dans la poursuite de l'étude. Les jeunes filles sont ainsi libres de parler des sujets qu'elles désirent et ce, dans l'ordre où elles le veulent. Toutefois, certaines dimensions ont été auparavant définies et elles sont proposées à l'interviewée si elle ne les a pas abordées d'elle-même. Ce type d'entretien nous permet alors de fouiller l'ensemble des thèmes que nous désirons investiguer dans le cadre de la recherche en laissant quand même un grand degré de liberté aux jeunes filles interrogées. Nous aborderons ainsi simultanément les dimensions rétrospective et thématique.

Notons que le choix de l'entretien semi-directif ne s'est pas fait d'emblée. En effet, nous voulions au départ opter pour des entretiens qui soient totalement non directifs, mais nous avons réalisé, suite aux deux premières entrevues, que les jeunes filles avaient tendance à attendre que nous propositions les questions ou les thèmes au lieu de les aborder elles-mêmes. Cela rendait évidemment difficile la cueillette de données en lien avec notre sujet de recherche. Comme nous ne voulions pas imposer une structure rigide et des questions précises en choisissant un mode d'entretien strictement directif ou de questionnement, nous avons plutôt décidé de proposer un cadre d'entretien en définissant des dimensions ou thèmes qui sont présentés aux interviewées lorsqu'elles ne les abordent pas d'elles-mêmes. Ces dimensions seront présentées de façon plus détaillée dans une section suivante.

La stratégie utilisée nous a ainsi permis d'obtenir les informations que nous recherchions, bien que nous sommes conscientes du fait qu'elle a également contribué, dans une certaine mesure, à diriger le récit des jeunes filles interrogées vers les visées de notre étude. Toutefois, la semi-directivité nous est apparue comme étant la meilleure stratégie à utiliser afin de recueillir de l'information, dans la mesure où les jeunes filles avaient tendance à attendre les questions plutôt que d'élaborer sur un sujet.

3.3 Les récits d'expérience

En ce qui concerne plus spécifiquement le type d'entretien choisi, nous avons opté pour le récit d'expérience qui peut être défini comme étant une entrevue de recherche visant à faire parler une personne d'une période précise de son existence où elle a vécu une expérience particulière. Ce type de récit est particulièrement pertinent dans le cadre de notre recherche puisque nous visons l'étude du cheminement et de l'expérience des jeunes filles à une période particulière de leur vie, soit à partir du moment où elles sont en contact avec un gang de rue jusqu'à ce qu'elles quittent celui-ci, le cas échéant. Ce type d'entretien s'avère selon nous le meilleur pour comprendre les processus d'affiliation et de désaffiliation aux gangs et nous permettra de saisir l'enchaînement chronologique du parcours des filles en regard des gangs de rue.

Angers (1996) a relevé certains désavantages reliés à la technique des récits de vie qui peuvent également s'appliquer aux récits d'expérience, notamment le risque que les personnes interrogées aient certaines résistances face à l'intervieweur et qu'elles tiennent des propos mensongers afin de se protéger ou d'embellir leur réalité. Ce risque est effectivement présent, mais les avantages pouvant être tirés de ce mode de cueillette, tels la richesse des informations recueillies, la flexibilité de la technique ainsi que la possibilité d'établir des liens plus intimes avec les interviewées, nous sont apparus plus importants que les difficultés qui risquaient d'apparaître.

4- Choix du terrain

Mentionnons d'abord qu'il fût assez difficile de trouver des jeunes filles prêtes à parler de leur expérience avec les gangs de rue. La peur d'être reconnues et la crainte de représailles de la part des membres de la bande ont semblé faire hésiter plusieurs d'entre elles et nous avons dû les rassurer fréquemment quant aux visées de notre recherche et au caractère confidentiel et anonyme de celle-ci.

Dans un premier temps, nous avons contacté des criminologues en milieu scolaire ainsi que des travailleurs de rue, qui n'ont toutefois pas répondu à nos appels. Par la suite, une collègue de l'IRDS (l'Institut de recherche pour le développement social des jeunes) nous a mis en contact avec une intervenante œuvrant au sein de la coordination des services aux adolescents des Centres jeunesse de Montréal, organisme auquel l'IRDS est affilié. Cette personne nous a ensuite amenée à contacter une intervenante travaillant dans un centre de réadaptation pour jeunes filles, dont nous tairons le nom afin de respecter le plus possible l'anonymat des jeunes filles qui y ont été interrogées. Nous avons ainsi contacté cette intervenante, qui s'est fait l'intermédiaire entre nous et une première jeune fille qui a accepté de nous rencontrer et de nous accorder une entrevue. Nous nous sommes présentée au centre et, suite à l'entretien, nous avons discuté de notre projet avec une intervenante qui nous a fait connaître une autre jeune fille à qui nous avons présenté notre étude et qui a accepté de nous raconter son expérience. Suite à ces rencontres, nous avons convenu que les Centres jeunesse de Montréal constituaient un terrain facilitant la rencontre de jeunes filles ayant vécu une expérience au sein des gangs puisque nous avons eu des contacts positifs avec les intervenants et que l'IRDS travaille déjà en collaboration avec cet organisme.

Ainsi, nous avons choisi le réseau des Centres jeunesse de Montréal comme premier terrain mais, puisque les jeunes filles provenant de ce milieu ont eu des contacts avec les services sociaux (que ce soit en protection de la jeunesse ou en délinquance), il est possible que leur expérience soit différente de celle vécue par des jeunes filles n'ayant jamais eu de contacts institutionnels. Par exemple, il est possible de croire que celles qui sont placées se sont peut-être mises dans des situations « à risque » qui les ont menées au placement. Il est également légitime de penser qu'un placement en centre de réadaptation a des impacts sur le cheminement des jeunes filles qui le vivent. C'est pourquoi nous avons également opté pour le milieu communautaire comme terrain de recherche, en contactant des intervenants œuvrant au sein d'organismes de milieu. Il ne fût toutefois pas facile d'obtenir la collaboration de ces intervenants puisqu'ils craignaient de briser les liens de confiance les unissant aux jeunes filles en leur parlant de notre recherche et en leur proposant de nous rencontrer, ce qui est assez compréhensible et justifiable dans la mesure où il est parfois très long avant de parvenir à créer de tels liens. Ainsi, nous avons interviewé une seule jeune fille qui ne provenait pas d'un centre de réadaptation, celle-ci nous ayant été référée par une criminologue des Centres jeunesse de Montréal. Les autres ont été contactées par le biais d'intervenants œuvrant directement auprès des jeunes filles

en difficulté, soit aux Centres jeunesse de Montréal, soit aux Centres jeunesse de Laval. En effet, ce second terrain a également été sélectionné lorsque les intervenants de Montréal nous ont appris que les jeunes filles de leurs services répondant à nos critères d'échantillonnage et qui acceptaient d'être interviewées avaient toutes été interrogées (d'autres jeunes filles répondaient à nos critères mais elles avaient refusé de nous rencontrer). Ainsi, suite aux dix premières entrevues, nous avons contacté les Centres jeunesse de Laval afin de réaliser les derniers entretiens.

5- Stratégie d'échantillonnage

5.1 Critères d'échantillonnage

Notre première préoccupation a été de distinguer les filles de gangs de rue de celles faisant partie de groupes d'amis (auxquels se lient la plupart des adolescentes) ayant pu, à l'occasion, verser dans la délinquance. Une attention particulière a donc été accordée à la violence attribuée aux bandes de même qu'à l'organisation de celles-ci. L'absence totale de ces deux paramètres aurait pu indiquer que la participante s'est jointe à d'autres types de groupes plutôt qu'à un gang de rue. Concernant le degré d'affiliation des filles aux gangs, nous avons choisi de ne retenir aucun critère de sélection. Cette décision s'appuie sur le fait que, sans devenir membres officielles, les filles peuvent parfois fréquenter ou côtoyer de tels regroupements et en vivre l'expérience, comme nous l'avons admis plus tôt.

Enfin, en termes d'âge, nous avons décidé d'accueillir les témoignages de jeunes filles âgées entre 14 et 25 ans. La limite inférieure nous est imposée par les restrictions concernant le consentement des parents exigé pour que le témoignage soit possible. La limite supérieure répond à un souci d'hétérogénéité des expériences prises en compte, notamment parce que le fait d'être majeure peut modifier les rapports avec les institutions sociales. De plus, comme le phénomène des gangs de rue se fait assez changeant, nous avons voulu que l'expérience des jeunes filles interviewées soit assez récente, afin de bien rendre compte de ce qui est vécu *actuellement* par les filles fréquentant des gangs.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, nous aurions voulu interviewer des jeunes filles ayant eu des contacts avec les services sociaux ainsi que d'autres n'ayant pas eu ce type de contact avec les institutions sociales. Toutefois, puisque nous n'avons rencontré qu'une jeune fille répondant à ce dernier critère, nous ne pouvons faire de comparaisons qui soient valables. De plus, cette même jeune fille est également plus âgée que les autres (24 ans), ce qui teinte sans aucun doute l'expérience qu'elle

a vécue. Toutefois, nous avons jugé pertinent de tenir compte de son témoignage et de l'inclure dans notre échantillon puisque cela nous permettra par la suite de soulever des hypothèses concernant ces deux dimensions (placement et âge), en prenant toutefois soin de ne pas tirer de conclusions hâtives qui ne seraient basées que sur une seule entrevue.

5.2 Techniques d'échantillonnage

Dans un premier temps, nous avons utilisé la technique du tri expertisé, qui consiste à faire appel à des spécialistes qui nous permettent par la suite de rejoindre la population désirée (Angers, 1992). Comme nous l'avons mentionné plus tôt, nous avons pris contact avec des intervenants de confiance qui sont amenés à travailler auprès des jeunes filles membres ou affiliées à un gang de rue et qui sont en mesure de confirmer que les jeunes filles qu'ils nous réfèrent ont vécu une telle expérience. Nous avons présenté notre recherche à ces intervenants et ceux-ci ont par la suite demandé aux jeunes filles si elles désiraient participer à une recherche confidentielle portant sur l'expérience des filles qui sont ou qui ont été membres ou affiliées à un gang de rue. Dans les cas où la réponse s'avérait positive, nous rejoignons les participantes par téléphone afin de leur préciser les visées de notre recherche et de fixer un rendez-vous avec elles.

Nous avons également voulu utiliser une autre technique d'échantillonnage, dite « boule de neige », qui consiste à demander à une personne interrogée de nous en référer une autre et ainsi de suite. Toutefois, cette technique s'est avérée infructueuse dans la mesure où les jeunes filles interrogées se sont montrées très réticentes à nous fournir le nom d'autres copines ou connaissances ayant fait partie d'un gang ou ayant gravité autour de celui-ci. C'est pourquoi nous avons fait le choix, suite aux cinq premières entrevues, de laisser tomber cette technique et de poursuivre notre recherche avec la technique du tri expertisé. Ajoutons également que si nous avions utilisée la méthode « boule de neige », nous aurions couru le risque que toutes les jeunes filles référées et interrogées fassent partie du même groupe et qu'elles partagent ainsi une expérience semblable. Ce problème ne s'est toutefois pas posé dans le cadre de notre étude puisque, finalement, nous n'avons pas employé cette technique.

6- Profil des jeunes filles interviewées

Au moment où nous les avons rencontrées, les jeunes filles étaient âgées entre quatorze et vingt-quatre ans, la moyenne d'âge s'établissant à 15,9 ans. En ce qui concerne la nationalité d'origine, quatre

d'entre elles sont d'origine ethnique canadienne, trois sont d'origine mixte (un parent d'origine canadienne et l'autre d'origine différente), et six sont d'une origine autre que canadienne. Bien que les jeunes ayant vécu l'immigration courent parfois plus de risques de s'affilier à un gang, étant donné la désunification familiale qui les marque souvent (Hamel et coll., 1998), cette dimension n'est pas ressortie des entretiens que nous avons effectués dans le cadre de cette étude. L'aspect de l'immigration ne sera donc pas abordé dans ce rapport de recherche, n'ayant pas été évoqué par les adolescentes interrogées.

Quant à la dimension familiale, les parents de dix de nos interviewées étaient séparés ou divorcés, alors que les autres vivaient toujours ensemble. Les interviewées connaissent peu les revenus de leurs parents mais, selon leurs propos, on devine que ceux-ci occupent surtout des emplois peu rémunérés. En ce qui a trait à l'école et les contacts avec les institutions sociales, neuf des jeunes filles que nous avons interrogées affichent un retard scolaire allant de un à quatre ans, selon les matières académiques. Au moment de l'entrevue, toutes les interviewées fréquentaient l'école sauf une, qui a terminé ses études secondaires. Lorsque nous les avons interrogées, douze jeunes filles sur treize étaient placées en centre de réadaptation, sous la *Loi sur la protection de la jeunesse* (LPJ). Parmi ces douze jeunes filles, sept n'en étaient pas à leur premier contact avec le système social puisqu'elles avaient déjà été soit en famille d'accueil, soit en foyer de groupe, soit en centre de réadaptation. Notons qu'aucune d'entre elles n'était prise en charge en vertu de la *Loi sur les jeunes contrevenants* (LJC).

En ce qui concerne plus spécifiquement les gangs de rue, notons que l'âge moyen auquel les filles s'affilient à un gang est de 12,5 ans et qu'elles y restent en moyenne dix-sept mois, soit près d'un an et demi. Parmi nos interviewées, neuf avaient quitté la bande qu'elles fréquentaient au moment de l'entrevue, bien que huit d'entre elles avaient toujours des contacts occasionnels avec les membres de la bande. Par ailleurs, quatre des jeunes filles interviewées étaient encore affiliées au gang au moment de l'entrevue. Finalement, ajoutons que l'âge auquel les filles quittent le gang varie entre douze ans et demi et dix-huit ans, la moyenne étant de 14,8 ans.

7- Déroulement des entretiens

7.1 Présentation de la consigne de la prise de contact

La consigne de prise de contact prenait la forme suivante :

« Bonjour, mon nom est Michèle Fournier. Je fais présentement une recherche sur l'expérience vécue par les filles en lien avec les gangs de rue et j'ai su que tu avais été en contact avec un gang. Est-ce que tu serais intéressée à me parler de ton expérience dans une entrevue qui durerait environ une heure et demie? Ce que tu vas me dire demeurera confidentiel et ton nom, ainsi que le nom des personnes ou des gangs dont tu vas me parler ne seront pas dévoilés ».

7.2 Présentation de la consigne de départ et des sous-consignes

La consigne de départ a été établie comme suit :

- Pourrais-tu me raconter ton expérience à partir du moment où tu as eu tes premiers contacts avec un gang de rue?

Afin de s'assurer que les dimensions que nous désirions fouiller soient abordées, nous avons choisi de prévoir des sous-consignes qui n'ont toutefois été lancées que lorsque les jeunes filles n'avaient pas abordé d'elles-mêmes certains thèmes après environ une heure d'entrevue. Ces sous-consignes ont alors pris la forme suivante, selon le cas :

- Comment en es-tu venue à joindre un gang?

- Comment ça se passait dans le gang, qu'est-ce que tu y vivais comme expérience?

- Et en-dehors du gang, comment ça se passait avec ta famille, avec l'école, avec tes amis?

- Maintenant, quels contacts as-tu avec le gang?

- Comment tu as quitté le gang, comment ça s'est passé?

Nous sommes conscientes du fait que les sous-consignes peuvent, dans une certaine mesure, constituer des éléments de pré-structuration de l'entrevue, mais nous les avons tout de même conservées puisqu'elles devaient nous permettre de mieux percevoir le vécu des jeunes filles en termes de cheminement et de processus. En effet, les sous-consignes ont permis que les interviewées parlent de leur vécu de façon chronologique (le début des contacts, la période pendant laquelle elles sont affiliées au gang ainsi que la rupture des liens, s'il y a lieu), ce qui permet, par la suite, de mieux rendre compte de leur parcours.

7.3 Le contexte des entretiens

Nous avons réalisé douze des treize entretiens dans les centres de réadaptation où séjournèrent les jeunes filles. Les intervenants nous ont attribué des petits locaux, généralement des bureaux, où nous pouvions discuter à l'abri des bruits et des dérangements. Quelques entretiens ont parfois été interrompus pour la pause-cigarette des jeunes filles, qui doit être prise à heures fixes. Une seule jeune fille a été interviewée à l'extérieur d'un centre de réadaptation et l'entrevue qu'elle nous a accordée a eu lieu dans un bureau de l'IRDS.

En ce qui concerne le contexte général des entrevues, nous avons remarqué qu'au début, les jeunes filles se sont montrées craintives à notre égard. Nous avons dû les rassurer quant au caractère confidentiel des entretiens. En effet, plusieurs d'entre elles avaient peur que le gang apprenne qu'elles ont parlé de lui ou, encore, elles craignaient que leurs propos ne soient révélés aux éducatrices. Nous avons donc pris le temps de bien leur expliquer que les entretiens demeuraient confidentiels, à moins qu'elles ne nous dévoilent des choses risquant de mettre leur sécurité en péril ou qu'elles ne nous révèlent des noms de personnes et des dates ou des lieux précis liés à des faits illégaux ou criminels (ce qui n'est arrivé dans aucun cas). Une fois ces explications fournies, les jeunes filles se sont montrées rassurées et nous avons pu procéder aux entrevues.

Les entretiens se sont échelonnés sur une période de sept mois, soit du 8 avril 2000 au 6 novembre 2000. En ce qui concerne leur durée, elle a variée d'une heure et quinze minutes à deux heures, la moyenne étant d'environ une heure et trente minutes. Toutes les entrevues ont été enregistrées, les jeunes filles ayant toutes donné leur consentement pour qu'elles le soient. Toutefois, deux interviewées ont refusé que la cassette et la retranscription de l'entretien soient conservées après la présente recherche. Nous avons donc pris soin de détruire celles-ci afin qu'elles ne soient pas réutilisées lors de recherches futures. Nous n'avons pas l'impression que l'enregistrement ait changé quoi que ce soit dans le discours de la majorité des jeunes filles interrogées puisque, dès les premières minutes d'entrevue, celles-ci ne semblaient aucunement se préoccuper du magnétophone et semblaient surprises lorsque l'enregistrement d'un côté de la cassette était terminé. Toutefois, une jeune fille a semblé intimidée et surexcitée par le fait que l'entretien soit enregistré et semblait avoir de la difficulté à se concentrer sur ce qu'elle disait, fixant constamment l'enregistreuse. Toutefois, après

environ dix minutes d'entrevue, elle a cessé de porter attention à l'enregistrement et a poursuivi son récit.

8- Analyse des entretiens

Les entrevues menées auprès des jeunes filles ont été intégralement retranscrites au fur et à mesure qu'elles ont été réalisées. Par la suite, deux types d'analyse ont été menées. D'abord, des analyses verticales de chaque entretien pris pour lui-même ont permis d'identifier les thèmes et les sous-thèmes qui en sont ressortis et de dégager le cheminement suivi par chacune des interviewées, en accordant une attention particulière à la façon dont chaque étape de leur expérience influence la suivante. Nous avons aussi identifié les points marquants de leur vécu ainsi que l'impact de leur expérience sur leurs perceptions, leurs émotions et leurs motivations. Ce type d'analyse nous a également permis d'approfondir, au fur et à mesure de l'avancement de la collecte de données, certaines dimensions qui ont été abordées lors des premières entrevues et sur lesquelles nous n'avions pas nécessairement mis l'accent, ces dimensions n'étant pas ressorties de manière prégnante de la recension des écrits. Dans un deuxième temps, nous avons mené une analyse transversale des treize récits d'expérience qui ont été recueillis. Celle-ci nous a permis d'appréhender les différentes séquences chronologiques dans la vie des jeunes filles et, en même temps, de repérer les thèmes récurrents, qu'ils donnent lieu à un discours convergent ou divergent sur les principaux aspects à l'étude. Ainsi, les entretiens ont été comparés entre eux et mis en relation afin d'obtenir une vue d'ensemble du matériel et de relever les éléments de ressemblance et de dissemblance qui ressortent de l'expérience vécue par les jeunes filles en regard des gangs.

9- Limites de l'étude

D'abord, il faut mentionner que les entrevues sont au nombre de treize, ce qui limite la possibilité de généraliser les conclusions de la recherche à l'ensemble des jeunes filles affiliées à un gang de rue. Toutefois, le fait que notre étude soit de type qualitatif permet, comme le souligne Poupart (1979-80), de gagner en profondeur ce qui est perdu en représentativité statistique. Une autre limite provient du fait que notre étude est axée sur la période de la vie se déroulant « pendant » l'affiliation au gang, alors qu'il aurait été intéressant de connaître l'expérience des filles suite à leur départ du gang. Mais il ne faut toutefois pas perdre de vue que l'objectif principal de notre recherche est de connaître l'expérience des filles en regard des gangs, ce qui justifie notre intérêt pour la période de leur vie où

elles fréquentent ces regroupements. Ajoutons finalement que même si nous visons à connaître le point de vue des jeunes filles, il y a un certain risque de biais dans l'interprétation que nous avons fait de leurs propos. Toutefois, ce risque de biais se trouve minimisé par les discussions que nous avons faites de chacun des cas lors de réunions d'équipes ou, de façon plus informelle, entre collègues. Finalement, notons que bien que les jeunes filles interviewées provenaient de différentes ethnies, nous n'avons pu utiliser ce critère à des fins comparatives puisque cela aurait impliqué un travail de recherche important sur les différentes cultures et nationalités, ce qui aurait dépassé le cadre de ce rapport de recherche.

Ainsi prend fin la présentation de la démarche méthodologique utilisée dans le cadre de notre recherche. Nous avons décrit les différents éléments qui, se rattachant à cette démarche, nous ont permis de mener à terme ce projet et de décrire et comprendre le cheminement et l'expérience vécus par les jeunes filles affiliées à un gang de rue. L'analyse de ces dimensions fait d'ailleurs l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 3
L'expérience et le cheminement des jeunes filles
affiliées à un gang de rue

Les deux premiers chapitres ont permis, d'une part, de mettre en lumière ce que les différents auteurs ont écrit quant à l'expérience vécue par les jeunes filles affiliées à un gang et, d'autre part, de préciser la démarche méthodologique adoptée dans le cadre de notre recherche. Suite aux treize entretiens effectués auprès des jeunes filles ayant fréquenté un ou des gangs de rue, nous sommes maintenant en mesure de rendre compte de l'analyse du matériel recueilli sur le terrain. Notons que, dans le but de préserver l'anonymat des interviewées et la confidentialité des propos qu'elles ont tenus, tous les noms ont été modifiés, que ce soit celui des jeunes filles ou celui des personnes dont elle nous ont parlé. Nous taisons également le nom des gangs mentionnés lors des entretiens, ainsi que les territoires auxquels ils sont attachés.

Pour bien rendre compte du cheminement et de l'expérience des jeunes filles, nous avons choisi, dans un premier temps, de décrire leur parcours selon quatre grandes étapes, soit la période « pré-gang », le processus d'affiliation au gang, l'expérience vécue dans le gang et le processus de désaffiliation. L'analyse de chacune de ces périodes nous aura aussi permis de dégager des thèmes récurrents ressortant des entretiens, que les idées exprimées en lien avec ces thèmes soient convergentes ou divergentes. Dans un deuxième temps, nous aborderons ces thèmes. Finalement, nous verrons s'il est possible de dégager, d'après le récit d'expérience que font les jeunes filles, des cheminements-types qui s'appliquent au vécu de ces dernières.

1- La facilité à parler des autres filles

Nous devons d'entrée de jeu mentionner que, lors de la réalisation des entretiens, nous avons été étonnée de constater à quel point les jeunes filles interrogées avaient souvent plus de facilité à parler des autres filles qu'à parler de ce qu'elles-mêmes vivaient ou avaient vécu en regard du gang. En effet, il nous est arrivé à plusieurs reprises d'entendre les interviewées raconter certains événements tout en insistant sur le fait qu'elles n'avaient jamais vécu de telles choses mais qu'elles étaient arrivées à des amies ou à des connaissances. Étant donné les réserves et les craintes qu'avaient souvent les jeunes filles à nous accorder une entrevue, de peur que leur propos ne soient dévoilés aux intervenants ou qu'ils ne viennent aux oreilles des membres du gang, nous émettons l'hypothèse selon laquelle les interviewées avaient le désir de nous confier ce qu'elles avaient vécu, tout en essayant de se protéger le plus possible des risques qu'elles percevaient en regard de l'entrevue. Le fait de parler plus

facilement des autres que de soi peut alors être perçu comme un moyen d'éviter les représailles ou les conséquences négatives redoutées par les jeunes filles. De plus, plusieurs d'entre elles ont tendance à se percevoir différemment des autres et à sentir qu'elles n'étaient pas traitées de la même façon que leurs consœurs dans le gang. Cela les amène sans doute à parler des autres avec une facilité accrue puisqu'elles se sentent ainsi moins impliquées par leurs propos. À ce sujet, Arpin et coll. (1994) soulignent que les jeunes filles qu'ils ont interrogées avaient également tendance à percevoir les autres adolescentes du gang d'une façon plutôt négative, alors qu'elles-mêmes se percevaient plus positivement. Les chercheurs expliquent cette situation en soutenant que ces jeunes filles tentent de protéger leur propre estime en projetant les éléments négatifs (soumission, exploitation et dévalorisation) sur les autres. Nous ne pouvons affirmer de manière certaine que les jeunes filles de notre étude agissent de cette façon pour les mêmes raisons que celles soulevées par Arpin et coll. (1994), mais cette explication demeure une hypothèse envisageable. Il n'en demeure pas moins que si elles ne parlaient pas toujours en termes d'expérience personnelle, les adolescentes interrogées ont néanmoins contribué à lever le voile de manière significative sur le vécu des jeunes filles affiliées à un gang.

2- La période « pré-gang »

Par période « pré-gang », nous entendons les quelques mois ou années passés avant que les jeunes filles ne se mettent à fréquenter un gang ou qu'elle se joignent à celui-ci. Malgré le fait que la consigne de départ visait à recueillir des informations concernant la vie des jeunes filles à partir du moment où elles ont eu leurs premiers contacts avec un gang de rue, il n'en demeure pas moins qu'elles ont quand même abordé cette partie de leur vie, parfois suite aux sous-consignes que nous avons lancées.

Ainsi, les adolescentes nous ont parlé des relations qu'elles entretenaient avec leur famille et avec les institutions scolaires avant même de commencer à fréquenter les gangs de rue. Nous présentons ici le portrait qu'elles brossent de leur univers familial, et de leurs rapports avec le milieu scolaire au cours de cette période « pré-gang ».

2.1 La famille

Le milieu familial semble avoir été, même avant l'entrée dans le gang, un milieu propice aux conflits et aux difficultés. Bien que quelques adolescentes disent avoir eu de bonnes relations avec leurs

parents, la majorité d'entre elles laissent entendre que le climat qui régnait à la maison était plutôt tendu ou pénible, voire explosif. Évidemment, il est de sens commun de concevoir que les gens ont généralement tendance à parler davantage des relations conflictuelles qu'ils vivent que de celles qui sont plus harmonieuses, jugeant sans doute qu'il n'y a rien de spécial à raconter lorsque les choses vont relativement bien. Ainsi, les jeunes filles interviewées ont surtout affirmé avoir vécu des relations difficiles avec leurs parents.

Ajoutons que les difficultés familiales ont parfois conduit au placement des jeunes filles en famille d'accueil, en foyer de groupe ou encore en centre de réadaptation et ce, avant qu'elles n'aient leurs premiers contacts avec les gangs.

2.1.1 Des relations familiales cahoteuses ou inexistantes

Voyons maintenant de façon plus précise la façon dont les adolescentes décrivent les difficultés vécues dans leur milieu familial. Suite aux propos qu'elles ont tenus, nous sommes en mesure de dégager et de présenter quatre catégories de relations, chacune traduisant un climat familial plus ou moins négatif, et une cinquième catégorie de rapports pouvant être qualifiés de neutres ou positifs.

2.1.1.1 La maladie d'un parent

Parmi les adolescentes rencontrées, trois nous ont confié avoir éprouvé des difficultés à vivre avec la maladie d'un parent, ce qui a parfois eu comme conséquence un sentiment d'isolement, comme en témoigne Marie-Pierre :

Sauf que j'ai eu une crise d'adolescence où je me sentais toute seule, ma mère était malade [...]. Ma mère avait pris un travailleur social, j'avais un éducateur et j'avais une personne-ressource à l'école, donc j'avais tout le monde sur mon cas, parce que ma mère était malade. Alors j'avais du monde qui s'occupait de moi vu que j'étais laissée à moi-même et ça marchait pas du tout [...]. J'étais délaissée, avec qui tu voulais que je sois? [Marie-Pierre, 24 ans]

Le fait de vivre avec un parent malade peut également impliquer des difficultés qui rendent les relations familiales tendues, peu harmonieuses. Dans le cas de Laurie, le fait de voir sa mère souffrir du cancer du sein semble avoir été pénible sur le plan émotif et cet état a envenimé les rapports qu'elle entretenait avec celle-ci :

Ma mère a eu le cancer du sein alors elle perdait tous ses cheveux. Et moi, j'étais vraiment pas capable de la voir de même et à chaque fois qu'on se voyait, on se

pognait et je voulais pas lui faire de peine, et je voulais pas non plus la voir comme ça. [Laurie, 15 ans]

Cette difficulté de voir sa mère malade a mené Laurie, comme nous le verrons plus loin, à considérer le gang comme une porte de sortie lui permettant de fuir cette situation douloureuse.

En ce qui concerne Eva, les ennuis de santé physique et psychologique de sa mère l'ont menée à vivre des placements hors du milieu familial qu'elle a eu beaucoup de difficulté à accepter :

J'ai commencé par être en centre de réadaptation parce que ma mère était malade physiquement et elle me frappait quand elle était pas de très, très bonne humeur. À un moment donné, elle a fait une crise cardiaque, alors ils nous ont placées en famille d'accueil. Ils nous ont dit qu'on allait rester là un mois. Au bout du mois, ils nous ont dit trois mois, au bout de trois mois, ils nous ont dit six mois, au bout du six mois, ils nous ont dit un an et là j'ai fini par m'écoeurer. Je me suis dit « pourquoi je resterais tranquille si je sais que je retourne pas chez-moi de toute façon? ». [Eva, 16 ans]

Les propos de ces adolescentes laissent entendre que le fait de vivre avec un parent malade, notamment la mère, peut mener à des situations où seront vécus de l'isolement, du rejet, de la frustration ou encore un sentiment de révolte, ce qui rend le climat familial peu agréable.

2.1.1.2 La violence physique et sexuelle

La seconde catégorie de rapports familiaux négatifs qui ressort de notre analyse implique des abus physiques ou sexuels commis par un membre de la famille. En fait, une seule jeune fille nous a confié avoir été abusée sexuellement par deux membres de sa famille et ce, pendant qu'elle était affiliée à une bande. Dans un premier temps, l'adolescente s'est vue violée par le mari de sa sœur et, lorsqu'elle a décidé de le dénoncer, sa sœur s'en est pris physiquement à elle et son père l'a traitée de menteuse. Par la suite, Cassandra a également été victime d'abus sexuels, cette fois par son père biologique, dont elle n'a fait la rencontre qu'à l'âge de douze ans. Aujourd'hui, elle éprouve beaucoup de ressentiment et de colère à l'égard de cet homme :

Tu vois là, aujourd'hui, si on me donnait un gun dans les mains et on me disait de tuer mon père, je suis sûre et certaine que je le fais, et j'y repenserais pas deux fois avant de le faire [...]. Mon père, c'est un salaud. [Cassandra, 17 ans]

Si les abus sexuels subis dans la famille semblent plutôt rares, la violence physique paraît pour sa part un peu plus présente puisque quatre des adolescentes rencontrées relatent des épisodes de violence familiale. Dans le cas de Helen, c'est le beau-père qui s'est avéré violent avec elle :

Mon beau-père, ça fait depuis l'âge de deux ans qu'il vit avec moi et lui, dans le temps qu'il buvait, il me frappait. Et moi, depuis ce temps-là, je frappais ma mère, et après ça je frappais mon beau-père. Je frappais ma mère, elle avait des bleus partout et j'ai eu une réaction que quand mon beau-père me frappait quand j'étais petite, j'ai commencé à frapper tout le monde. [Helen, 16 ans]

Helen estime également que ses mauvaises fréquentations et la violence dont elle fait preuve sont dues au fait qu'elle a été battue par son beau-père à l'enfance et à l'adolescence. Dans le cas d'Eva, les abus physiques à son égard ont été exercés par ses deux parents, comme elle l'explique ici :

Je me faisais battre par ma mère et mon père. Ça a commencé par mon père puis ma mère disait « franchement, t'as pas d'allure », alors ils se sont séparés et elle est partie avec nous, puis après elle a commencé. Je sais pas, c'est parce qu'elle était en dépression puis sûrement qu'elle voyait que le seul moyen qu'on comprenne vraiment et tout ça, c'était de nous frapper. Et ses parents la battaient, puis tout ça. [Eva, 16 ans].

Quant à Clara, elle confie avoir été frappée par son père occasionnellement :

Mon père ça lui arrivait aussi de me frapper [...], je mangeais une volée. Là, maintenant, c'est bien rare, mais mon père avait été tellement sur les nerfs de me voir la face tellement que j'étais partie sur la drogue, que ça aurait été plus fort que lui [...]. Ça fait longtemps de ça, ça fait peut-être trois ans qu'il m'en a pas crissé. [Clara, 15 ans]

Des propos de ces trois jeunes filles ayant été frappées par un ou des parents, il ressort un élément qui peut paraître étonnant. En effet, elles semblent avoir une tendance à excuser le parent abusif en trouvant des éléments de justification susceptibles d'expliquer les comportements abusifs. Pour Helen, la consommation d'alcool justifierait les gestes violents de son beau-père alors qu'Eva explique qu'à l'époque, sa mère était dépressive et qu'elle avait elle-même été victime de violence familiale. Finalement, Clara estime que son père ne pouvait s'empêcher de la battre parce qu'il était découragé de la voir consommer de la drogue et de l'alcool. Ainsi, les jeunes filles nous paraissent vouloir protéger leurs parents ou, du moins, justifier les gestes de violence qu'ils ont commis envers elle. Ce

constat nous paraît aller dans le même sens que les propos tenus par Lancup et Vaillant (1996) qui affirment que les jeunes victimes de violence familiale éprouvent le « besoin de trouver une signification acceptable à des événements si dramatiques ». Il est sans doute plus facile et moins blessant d'accepter la violence d'une personne qui est censée prendre soin de soi lorsque l'on se convainc que cette violence est fondée et justifiée.

2.1.1.3 Le sentiment d'être mal-aimée ou abandonnée

Certaines des adolescentes que nous avons interviewées ont soulevé un autre type de difficulté concernant leur famille, soit le sentiment d'avoir été mal-aimées ou encore d'avoir été abandonnée par un des deux parents. À cet égard, il semble que les liens familiaux positifs aient parfois été plutôt faibles, voire inexistantes entre certaines jeunes filles et leurs parents.

Pour Nancy, l'impression d'avoir manqué d'amour et d'affection de la part de ses parents l'a amenée à poser des gestes répréhensibles afin, selon elle, d'attirer leur attention :

Moi dans toute mon enfance, je me suis jamais vraiment sentie aimée de mes parents [...]. Je me sentais pas aimée. Il y a mon père qui était parti quand j'avais quatre ans, je me sentais pas bien. Mon père, il a toujours aimé plus ma sœur que moi. Sauf que maintenant je m'en fous, je pense plus à moi que d'autre chose. Que mes parents m'aiment pas ou m'aiment pas assez... Ils m'ont donné l'amour qu'ils pouvaient me donner sauf que j'avais besoin de plus que ça. Sinon, c'est sûr que si je pense plus à mes parents, je me cale plus et je retombe dans mes problèmes, je fais des conneries pour qu'eux autres sachent que « you-hou, je suis là ». C'est pour ça qu'avant, je faisais beaucoup de conneries aussi, pour dire à mes parents que j'étais là... [Nancy, 15 ans]

Cassandra, qui a été abusée sexuellement par son père, affirme également avoir souffert d'un manque d'amour dans sa famille :

Et c'est ça que j'aurais aimé avoir de mon père [l'amour], mais je peux pas l'avoir de lui [...]. J'aime ça en recevoir beaucoup parce que j'en ai pas eu assez. [Cassandra, 17 ans]

Outre cette impression d'avoir été mal aimée, le fait de n'avoir vécu qu'avec un seul parent a aussi été soulevé par les adolescentes rencontrées. Bien que certaines d'entre elles élaborent peu sur le sujet, dévoilant seulement qu'elles n'ont pas de contact avec un de leurs parents, d'autres semblent avoir

développé une certaine hargne envers le parent absent, comme en témoigne Clara, en parlant de sa mère :

C'est une danseuse, et elle partait sur le party tout le temps [...]. De toute façon, ça m'intéresse pas de lui parler. Elle est stupide, je veux rien savoir d'elle. [Clara, 15 ans].

Quant à Marie-Pierre, elle parle de son père en des termes peu élogieux, affirmant qu'il n'a jamais été présent dans sa vie et que lorsqu'il est revenu, il l'a considérée comme une droguée. Elle n'accepte pas que son père ait porté un tel jugement sur elle car, estime-t-elle, celui-ci n'a jamais été là pour elle lorsqu'elle était plus jeune. Bien qu'elle ne l'affirme pas aussi clairement, l'absence de son père a sans doute contribué au sentiment d'isolement familial qu'elle a ressenti pendant son adolescence, sa mère étant malade, sa sœur ne lui ressemblant aucunement et le reste de sa famille la traitant de mouton noir, selon ses dires.

Cassandra a quant à elle grandi sans la présence de ses parents. Elle a été élevée par un oncle avec ses frères biologiques, alors que ses sœurs sont demeurées dans leur pays d'origine jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de douze ans. À ce moment, son père est revenu et a demandé sa garde légale, ce qu'elle a accepté. Elle regrette d'avoir choisi d'aller vivre avec lui, puisqu'il a par la suite abusé d'elle sexuellement. Elle éprouve également le sentiment d'avoir trahi ceux qu'elle considère comme étant sa véritable famille, soit son oncle, sa tante et ses cousins. Selon elle, elle aurait pu éviter d'être aussi impliquée dans les gangs si elle était restée avec son oncle, estimant que le fait d'avoir vécu des abus de la part de son père l'a amenée à se tourner vers ce type de regroupement.

Ajoutons également que d'autres jeunes filles ont évoqué le fait qu'elles n'ont vécu qu'avec un seul parent sans mentionner qu'elles en avaient été marquées ou sans élaborer davantage sur le sujet. Le fait que dix des treize adolescentes aient vécu la séparation ou le divorce de leurs parents laisse tout de même supposer qu'elles ont peut-être eu moins de contacts avec l'une des deux figures parentales. Cet état de fait rejoint les conclusions de l'étude de Walker (2000), voulant que la majorité des filles fréquentant des gangs de rue soient issues de familles monoparentales.

2.1.1.4 La sévérité et le manque de liberté

La dernière catégorie dans laquelle nous pouvons classer les relations familiales plus négatives vécues par les jeunes filles tient compte de la sévérité des parents et du manque de liberté accordée aux adolescentes. Deux d'entre elles estiment avoir eu des difficultés sur ce plan, que ce soit avec la mère, dans le cas de Marjorie, ou avec le père, dans le cas de Rubis. Ces jeunes filles soutiennent que le contrôle excessif exercé par le parent en question les a amenées à vouloir quitter le domicile familial. Marjorie raconte que suite à une fugue de sa sœur aînée, elle a dû assumer la responsabilité de ses frères cadets pendant que sa mère travaillait à l'extérieur, ce qui l'empêchait de sortir. Elle avait l'impression de ne pouvoir rien faire, sauf assister à ses cours puisque, dès la fin des classes, elle devait rentrer pour s'occuper des jeunes enfants et de la maison. De plus, elle confie que sa mère ne lui laissait aucune intimité :

Et si genre, je parlais au téléphone, elle restait sur la ligne à écouter. Ou une fois, elle avait mis quelque chose qui enregistre quand tu parles au téléphone. Elle avait mis ça pour entendre tout ce qu'on dit. Alors, à chaque fois qu'elle sortait, j'allais parler dans une cabine téléphonique. Et après, j'ai fugué de chez nous, j'étais plus capable, j'étais tannée. [Marjorie, 16 ans]

Cette impression d'être encadrée de façon excessive est aussi présente chez Rubis, qui explique que son père faisait preuve d'une grande sévérité à son égard :

Mon père veut tout le temps que je rentre à cinq heures, mais à cinq heures, personne est dehors. Mes amis sortent après cinq heures. Surtout le vendredi soir, tout le monde va danser et tout ça et moi, il faut que je rentre à cinq heures. Mais moi, je trouvais que ça se faisait pas, tous mes amis s'en allaient et ils m'appelaient et moi, tout ce que je disais pendant deux ans c'est : « non, je peux pas, mon père veut pas ». Et le téléphone, il fallait pas que je parle tout le temps, quand je recevais un appel, j'entendais mon père gueuler et tout ça... Là, à un moment donné, j'étais écœurée, j'ai vécu ça pendant deux ans, j'étais écœurée. Je sortais, j'arrivais cinq minutes en retard, je sors pas de la fin de semaine. Deux heures, je comprends, il va être inquiet mais cinq minutes, c'est pas la fin du monde! Mais non, il a décidé de me couper la fin de semaine alors, moi j'étais vraiment écœurée, je suis sortie de chez nous. [Rubis, 15 ans]

Les extraits que nous venons de présenter montrent que le climat familial jugé contrôlant par les jeunes filles poussent celles-ci à vouloir fuir cette surveillance constante en fuguant de chez elles. Toutefois, comme nous le verrons plus loin, le contrôle au sein de la famille est souvent reproduit, quoique différemment, dans le gang auquel elles s'affilieront plus tard.

2.1.2 Un climat familial neutre ou positif

Les jeunes filles qui ont affirmé avoir vécu dans un milieu familial neutre ou positif avant qu'elles ne commencent à fréquenter les gangs ont très peu élaboré sur le sujet, ce qui vient encore une fois appuyer l'idée selon laquelle les gens ont tendance à parler davantage des relations difficiles qu'ils vivent que de celles qui sont plus harmonieuses. Ainsi, seulement trois des adolescentes interrogées ont laissé entendre qu'elles avaient des rapports cordiaux ou neutres avec leurs parents avant leur adhésion au gang (puisque pendant la période passée avec le gang, les relations auront tendance à se détériorer). Lorsque nous abordons avec Sarah la question des rapports avec ses parents avant qu'elle rencontre les membres du gang qu'elle a fréquenté, elle répond en souriant: « bien, très bien », sans élaborer davantage. Quant à Véronique, elle soutient que les relations avec ses parents, qu'elles soient passées ou présentes, se sont toujours bien déroulées mais qu'elle leur cache maintenant beaucoup de choses quant aux rapports qu'elle entretient avec les gangs, afin de ne pas leur causer de chagrin. En ce qui concerne Sophie, elle affirme que sa mère fait preuve de beaucoup de compréhension à son égard, ayant elle-même eu des problèmes de toxicomanie et ayant travaillé comme danseuse nue. Elle n'a toutefois aucun contact avec son père et se montre très peu volubile à son sujet. Nous ne possédons donc pas suffisamment d'informations pour qualifier cette relation.

En définitive, nous constatons que pour la majorité des jeunes filles interviewées, les relations familiales étaient déjà difficiles ou négatives avant les premiers contacts avec les gangs. Seulement trois des treize adolescentes affirment avoir entretenu des relations plutôt bonnes avec leurs parents pendant leur enfance et/ou leur adolescence. Ce constat rejoint celui de plusieurs études, selon lesquelles les adolescentes membres de gang rapportent que les difficultés familiales sont bien présentes dans leur vie (Moore, 1991; Spergel, 1995; Moore et Hagedorn, 1996). Ainsi, à ce chapitre, les filles de notre étude ressemblent à celles qui ont été étudiées dans d'autres recherches et ont vécu des difficultés relationnelles dans leur milieu familial, suite à la maladie d'un parent, à des abus, au sentiment d'avoir été mal-aimée ou délaissée, ou encore à la sévérité et au contrôle parental perçu comme étant démesuré. Par ailleurs, une minorité affirment n'avoir vécu aucun problème particulier avec les membres de leur famille.

2.2 L'école : de la réussite aux troubles de comportement

Nous abordons maintenant un thème qui a été peu abordé par les jeunes filles, du moins lorsqu'elles parlaient de la vie qu'elles menaient avant d'entrer en contact avec une bande de rue. En effet, lorsqu'elles nous ont entretenu de leur vécu scolaire, elles nous ont surtout fait part de ce qui se passait à l'école suite à la rencontre et à la fréquentation de membres de gang. Toutefois, les propos qu'elles ont tenus nous laissent penser que l'opinion des adolescentes quant à l'école n'est pas uniformément positive ou négative. En effet, deux d'entre elles soutiennent qu'elles aimaient bien l'école et qu'elles y réussissaient plutôt bien, alors que les trois autres ayant abordé ce sujet estiment qu'elles y vivaient des difficultés comportementales ou qu'elles éprouvaient une véritable aversion envers le milieu scolaire.

Pour Eva, les relations entretenues avec l'établissement d'enseignement qu'elle fréquentait avant de se joindre à un gang étaient plutôt positives. Bien qu'elle ait été peu explicite sur le sujet, son discours laisse entendre qu'elle était studieuse, qu'elle réussissait bien ses cours et qu'elle prenait ses études au sérieux, comme en témoigne l'extrait suivant :

Avant, j'étais le genre de fille qui étudiait tout le temps [...]. J'étais quand même assez bonne à l'école. [Eva, 16 ans]

Sarah, quant à elle, affirme qu'elle avait un certain intérêt pour l'école, notamment pour le volet social qu'elle y retrouvait :

J'allais tout le temps à l'école et je m'en allais avec ma meilleure amie qui venait me rejoindre au métro. Parce qu'on allait tout le temps à l'école ensemble, j'aime l'école. Mais j'ai laissé l'école... J'aime l'école, mais une fois que je suis rendue dedans. Le fait de me rendre, de me lever tôt pour aller à l'école, ça j'aime pas ça. Mais j'allais à l'école, j'avais du fun. Je revenais le soir et je faisais mes études. [Sarah, 14 ans]

Il semble donc que ces deux adolescentes assumaient bien leur statut d'élève et qu'elles prenaient même un certain plaisir à fréquenter le milieu scolaire. Bien que ces conditions aient changé suite à la rencontre d'un gang, comme nous le verrons plus tard, il n'en demeure pas moins que ces jeunes filles ont vécu certaines réussites sur le plan académique. Toutefois, cette situation ne semble pas avoir été le lot de toutes les interviewées puisque, pour trois d'entre elles, l'école posait déjà problème avant même qu'elles n'en viennent à fréquenter des gangs.

Dans le cas de Marie-Pierre et de Sophie, les difficultés vécues à l'école se sont manifestées en lien avec des problèmes de comportement, qui ont eu comme conséquence le transfert des jeunes filles dans de nouvelles écoles :

L'année précise quand je suis arrivée en secondaire trois, je venais d'avoir mes quinze ans, je me suis fait crisser en secondaire deux à la fin, j'ai manqué un couple d'années. Je suis retournée au privé, ils ont essayé de me remettre dans un chemin sauf que ça a pas marché, ils m'ont crissé dehors au début de l'année. J'ai fait quatre écoles, j'ai été à XXX, je connaissais trop de monde, ils m'ont mise dehors. Après, j'ai été dans une école de style réadaptation. Ce style-là, ça a pas duré une journée. Après, j'ai été à XXX sauf que j'avais pas le droit de côtoyer cette école-là à cause que j'avais pas le droit d'être en contact avec certaines personnes, donc ils m'ont transférée à XXX. C'est là que tout a commencé.
[Marie-Pierre, 24 ans]

J'étais à une école primaire et là, j'avais trop de problèmes de comportement pour cette école-là alors ils m'ont envoyée à une école de comportement et ça a commencé là [...]. Genre un prof me demandait quelque chose, je l'envoyais chier carré, et j'étais super agressive. Je claquais la porte ou je prenais des chaises et je voulais lui lancer dans la face. Je cherchais tout le temps des problèmes et ça marchait vraiment pas. À chaque fois que quelqu'un m'écoeurait, je lui donnais tout le temps une tape dans la face et en plus, j'étais jeune. C'est inacceptable pour une école régulière où il y a personne qui est comme ça, c'est inacceptable.
[Sophie, 14 ans]

Ainsi, les difficultés comportementales de ces jeunes filles semblent avoir eu des impacts négatifs sur leur vécu scolaire. Elles n'ont pu trouver leur place au sein des institutions scolaires dites « régulières », et ont été dirigées vers d'autres établissements. De tels événements ne sont sans doute pas sans avoir de conséquences sur la perception que ces adolescentes ont de ce qu'elles sont. En effet, ces interviewées se décrivent toutes deux comme étant des *moutons noirs*, et nous émettons l'hypothèse que le fait d'avoir été renvoyées de l'école et placées dans des classes dites « spéciales » peut sans doute avoir contribué à forger cette image qu'elles se font d'elles-mêmes.

Par ailleurs, les troubles de comportement ne sont pas les seuls responsables des difficultés vécues à l'école. Il apparaît, en effet, que certaines adolescentes peuvent ne pas réussir sur le plan académique simplement parce qu'elles éprouvent une vive aversion envers l'école et tout ce qui s'y rapporte. C'est le cas de Yanie, qui confie ne jamais avoir aimé l'école :

J'ai jamais vraiment fréquenté l'école, j'ai fréquenté l'école en troisième, quatrième et cinquième année du primaire, mais sixième, je n'ai pas fréquenté. J'allais rarement à l'école et cette année, j'ai même pas fréquenté l'école, je suis allée trois fois. J'aime pas les professeurs, j'aime pas comment ils me parlent. Je peux tout apprendre sur la rue. Les mathématiques, tu comptes ça à tous les jours, tu as de l'argent à tous les jours. Le français, tu as juste à parler, il y a des livres que tu lis. [Yanie, 14 ans]

Ainsi, le fait que cette jeune fille croit fermement à l'inutilité de l'école l'amène à y accorder une très faible importance. Bien qu'elle n'ait pas élaboré davantage sur le sujet, il semble que Yanie éprouve de la difficulté à accepter l'autorité et l'encadrement imposés par le milieu académique. Pour elle, et contrairement à la majorité des adolescentes interrogées, le fait de côtoyer un gang n'a pas influencé sa fréquentation scolaire puisque celle-ci était déjà quasi nulle.

En somme, peu de jeunes filles nous ont parlé de leurs relations avec l'école avant de rejoindre le gang et celles qui l'ont fait semblent y avoir vécu des expériences fort différentes, allant de la satisfaction à l'aversion, en passant par l'expression de troubles de comportement. Par ailleurs, le fait que la majorité des adolescentes interrogées enregistrent des retards scolaires se situant entre un et quatre ans nous amène à penser que ce thème est d'une importance non négligeable dans l'expérience de celles-ci. Nous y reviendrons d'ailleurs plus loin, lorsque nous analyserons les rapports entretenus avec le milieu scolaire pendant la fréquentation d'un gang. Les jeunes interviewées se sont alors montrées beaucoup plus volubiles.

3- Le processus d'affiliation au gang

Nous entrons ici dans le vif du sujet avec l'analyse du vécu des filles lorsqu'elles commencent à fréquenter le milieu des gangs de rue. Dans cette section, nous discutons des raisons qui amènent les adolescentes à se joindre à un gang ainsi que de la façon dont se déroule cette affiliation.

3.1 Le pourquoi

Essentiellement, deux types de motifs pouvant mener les jeunes filles à côtoyer des bandes de jeunes s'imposent. La première catégorie comprend des raisons que l'on pourrait qualifier « d'internes », ayant un rapport direct avec les adolescentes elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles sont reliées à des besoins intimes et personnels. Quant à la seconde catégorie, elle inclut des mobiles pouvant être qualifiés « d'externes », étant liés au gang en tant que tel, soit aux contraintes qu'il impose ou aux

idéaux qu'il promet. Il est toutefois important de garder à l'esprit que les catégories décrites dans cette section ne sont pas mutuellement exclusives, ce qui signifie qu'une fille peut être amenée à fréquenter un gang pour plus d'une raison.

3.1.1 Le gang pour soi

Nous regroupons ici les motivations personnelles des adolescentes qui les amènent à rejoindre un gang. Nous en avons relevé quatre, qui peuvent être décrites et analysées de la façon suivante.

3.1.1.1 Le gang : une porte de sortie

Pour certaines adolescentes, le gang constitue une porte de sortie qui leur permet de s'évader et de fuir les situations difficiles qu'elles vivent dans leur vie quotidienne, notamment en ce qui concerne la famille. Pour Laurie, la rencontre d'un amoureux faisant partie d'un gang est perçue comme un moyen d'éviter de faire face au cancer de sa mère. En effet, elle a beaucoup de mal à voir sa mère malade et comme son amoureux dispose d'un appartement en colocation, Laurie y voit une façon de s'éloigner de sa mère et de la maladie de celle-ci :

Et moi j'étais vraiment pas capable de la voir de même [...]. Comme je te dis, en même temps quand j'ai rencontré ce gars-là, c'était comme des portes qui s'ouvraient pour moi dans ma tête. Alors moi, je me suis dit : « je vais aller là en attendant ». Au début, c'était juste le vendredi, je revenais le samedi. Mais après, c'était vendredi, samedi, dimanche, lundi... [Laurie, 15 ans]

C'est donc la relation amoureuse qui permet, au départ, de fuir la réalité familiale. Toutefois, c'est par le biais du gang que Laurie subviendra par la suite à ses besoins, comme nous le verrons plus loin.

Laurie n'est pas la seule à percevoir le gang comme une façon d'évacuer les tensions de la vie familiale. D'autres jeunes filles affirment également avoir l'impression que le gang leur permet d'oublier les problèmes vécus à la maison et d'évacuer les frustrations qui y sont associées. Alors qu'Helen va retrouver celui-ci chaque fois qu'elle se sent contrariée par ses parents, Marjorie a le sentiment que les membres du gang sont toujours présents lorsqu'elle ressent le besoin de fuir ses ennuis, comme elle l'explique ici :

C'est plus souvent les gens qui sont négatifs qui sont toujours là quand tu as un problème. Les gens qui sont corrects pour toi, des fois tu vas avoir besoin d'eux autres, mais ils vont pas être là. Mais les personnes qui sont négatives pour toi, on dirait qu'elles sont toujours là. Alors tu es plus poussée vers eux autres, parce qu'elles sont toujours là pour toi[...]. Comme chez nous c'était pas vraiment le bonheur, j'ai souvent été attirée vers ces gens-là parce que c'est avec eux autres que je m'amusais le plus. Je pouvais les trouver n'importe quand ou sinon ils avaient des cellulaires ou des pagettes. [Marjorie, 16 ans]

Marjorie nous apprend également que les gangs visent particulièrement à recruter des jeunes filles vivant des problèmes au sein de leur famille parce qu'ils estiment qu'elles ont de plus fortes probabilités de vouloir faire une fugue. Ainsi, ils espèrent par la suite être en mesure d'exercer un certain pouvoir sur elles puisqu'ils lui fourniront le gîte et la nourriture en échange de services, notamment de nature sexuelle.

L'histoire de Cassandre est quelque peu différente, dans le sens où le gang représente pour elle une façon de fuir sa famille, mais après avoir déjà fréquenté celui-ci une première fois. En effet, elle se joint à un gang une première fois et coupe ensuite les ponts, après un séjour en centre de réadaptation. Toutefois, lorsque son père abuse d'elle sexuellement, elle décide de retourner vers les membres de ce gang non seulement pour fuir son père, mais aussi parce que ceux-ci sont les seuls à croire son histoire. Elle considère alors le gang comme une opportunité de quitter le domicile familial, où la vie lui est pénible :

Et je pense que j'étais plus en sécurité où je restais que chez nous. Et j'avais moins de choses à me soucier. Mon père quand j'étais chez nous, je le fuyais tout le temps, tandis que quand j'étais dehors, j'avais personne à fuir, je faisais ce que je voulais. À part mon chum après ça qui a commencé à me mettre du contrôle dans ma vie. Je trouvais ça vraiment rough, mais comparé à mon père, c'était rien. [Cassandre, 17 ans]

La jeune fille ajoute que le gang demeure pour elle une porte de sortie dans la mesure où si elle décide de faire une fugue avant d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, le gang lui permettra alors de subvenir à ses besoins avant de pouvoir travailler dans la légalité, sans être recherchée par les autorités.

Nous constatons ainsi que, bien que les filles ne l'expriment pas nécessairement en ces termes, le gang constitue pour certaines d'entre elles une porte de sortie, une manière de fuir les problèmes qu'elles

rencontrent dans leur milieu familial. Il semble qu'elles perçoivent celui-ci comme une sorte d'échappatoire qui leur permet de s'évader des tensions familiales quotidiennes et qui leur donne accès à des moyens de subvenir à leurs besoins sans avoir recours à une aide parentale. Ce motif ressort de la littérature que nous avons consultée puisque Joe et Chesney-Lind (1995) soutiennent que le gang permet aux adolescentes qui y adhèrent d'acquérir des compétences leur permettant de survivre hors des milieux difficiles d'où elles proviennent trop souvent. Toutefois, cette façon de voir le gang comme une opportunité de s'échapper des difficultés sera généralement de courte durée puisque, sur les quatre jeunes filles ayant eu cette perception, une seule continue de le fréquenter. Reste que notre recherche montre que, pour un temps au moins, le gang semble réellement constituer une porte de sortie pour certaines adolescentes.

3.1.1.2 Le désir d'être acceptée et d'être populaire

Parmi les motivations à rejoindre un gang que nous avons relevées dans le récit des jeunes filles interrogées, se trouve la volonté d'être acceptée par un groupe et le désir d'acquérir une certaine réputation. Pour ces adolescentes, le gang semble venir combler des besoins de valorisation et d'estime de soi qui n'ont pu être satisfaits dans les autres sphères de leur vie, ce qui ressort également de la recherche effectuée par Hamel et coll. (1998). D'ailleurs, Nancy confie qu'elle a toujours eu le sentiment d'avoir été rejetée et mal-aimée par ses parents et qu'elle a commencé à fréquenter un gang dont les membres l'ont influencée négativement afin d'obtenir une forme d'acceptation et de support de ces derniers :

Moi j'ai déjà été dans un gang qui a essayé de me recruter pour faire de la prostitution. Et c'est ça. Parce que je fumais du pot, parce que je voulais être acceptée par les autres, je faisais ce qu'ils me disaient. Alors ça m'a amenée à faire des affaires pas correctes. [Nancy, 15 ans]

Le vécu familial aurait donc, dans le cas de Nancy, eu un impact important sur les motifs d'affiliation à un gang. La jeune fille a toujours eu le sentiment d'être mal-aimée par ses parents, et a voulu combler dans le gang ce besoin d'être acceptée.

Cette volonté d'être accueillie, d'être aimée et de se sentir valorisée ressort également des propos tenus par Cassandre et Marie-Pierre, qui ont également vécu des difficultés au sein de leur famille :

Mais quand je rechute, c'est la seule place que je sais que je suis vraiment bien dans ma peau [...]. Et c'est ce que j'aurais aimé avoir de mon père [l'amour], mais je peux pas l'avoir de lui. Alors c'est ça qui m'attire là-dedans, il y a de la souffrance, il y a plein de choses mais il y a aussi beaucoup d'amour et moi, j'aime ça en recevoir beaucoup parce que j'en ai pas eu assez. [Cassandre, 17 ans]

C'est venu combler un manque que j'avais, manque d'amour, manque d'attention. Quand tu as pas d'attention et que tu es adolescente, tu veux parler, tu veux faire ci, tu veux faire ça et qu'il y a personne qui a le temps de t'écouter et tout le monde te crie des bêtises et mange donc de la merde. Tu vas voir eux autres : « criss t'es cool, t'es hot, t'es super comique » et ci et ça, tabarnane, ça fait changement ça là. Ça me valorisait dans un sens là. [Marie-Pierre, 24 ans]

Ces extraits résument bien le propos qui est tenu par d'autres adolescentes, indiquant qu'elles auraient tendance à s'affilier à un gang pour venir combler des manques d'amour et de valorisation. D'ailleurs, ces motivations ont également été relevées par plusieurs chercheurs, notamment Brown (1977), Arpin et coll. (1994), Cunningham (1994), Joe et Chesney-Lind (1995), Klein (1995) et Spergel (1995). Les résultats que nous obtenons ici semblent donc aller de pair avec les études réalisées au Québec et à l'étranger.

Le désir de popularité ressort beaucoup des propos tenus par Eva, qui confie que son affiliation à un gang est due en grande partie à un désir d'acquérir une certaine réputation et à la volonté d'être populaire auprès des garçons et des filles qu'elle fréquente :

J'étais rendue à 15 ans et je voulais être populaire [...]. Je voulais être... Je sais pas, le genre de personne en qui tout le monde a confiance, qui disent quand ils la voient dans le corridor : « cette fille-là est fresh », et que les gars disent : « je veux sortir avec cette fille-là », que les filles disent « je veux être l'amie de cette fille-là ». Ils te voient et ils se disent : « j'aimerais ça être comme elle ». [Eva, 16 ans]

Helen et Clara affirment pour leur part que le fait de joindre un gang a contribué à accroître leur célébrité et leur notoriété auprès de leurs copains. Helen ajoute même qu'elle a eu de la difficulté à couper les ponts avec les membres du gang qu'elle fréquentait parce qu'elle craignait de perdre cette popularité.

Cette recherche de popularité n'a été discutée que dans peu d'études, bien que Brown (1977) l'ait soulevée dans sa recherche. Toutefois, ce motif ressort des propos tenus par certaines des jeunes filles que nous avons interrogées, et il apparaît important de considérer ce dernier au même titre que les autres raisons pour lesquelles les adolescentes affirment s'être jointes à un gang.

3.1.1.3 La protection

Selon les confidences que nous avons recueillies, il semble que le fait de se joindre à un gang procure aux adolescentes le sentiment d'être protégées et d'être à l'abri des situations à risque auxquelles elles pourraient éventuellement être confrontées. En effet, plus de la moitié des jeunes filles que nous avons rencontrées mentionnent avoir l'impression que les membres du gang sont là pour les défendre en cas de besoin. À ce chapitre, nos données correspondent encore une fois aux autres études qui se sont intéressées aux filles et aux gangs (Harris, 1988 et 1994; Covey, Menard et Franzese, 1997; Hamel et coll., 1998). Les extraits suivants permettent de mieux comprendre ce que les interviewées entendent par « sentiment de protection » :

Moi, j'aime ça de même, je me sens protégée parce que je le sais qu'avec eux autres, il peut rien m'arriver de mal. Il peut m'arriver quelque chose de mal, genre prendre de la drogue ou n'importe quoi mais si j'ai un problème avec genre un gars qui veut me casser les deux jambes, j'appelle mes amis et ils vont venir à mon secours. [Sophie, 14 ans]

Admettons si j'avais des problèmes tu sais, toujours en me tapant dans le dos, ils disaient : « tu sais qu'on va être là pour toi, on a pas de problème. S'il t'arrive quelque chose, tu as juste à nous le dire ». Puis ça m'est arrivée une fois, il y a un gars qui m'avait appelée et il connaissait ma vie de A à Z, mais je savais pas c'était qui. J'ai appelé mon chum et il a parlé à d'autres personnes. Pas longtemps après, trois ou quatre jours, j'ai appris que cette personne-là était rentrée à l'hôpital et qu'elle avait huit balles. Ça s'est fait tellement vite, ils ont trouvé c'était qui. Ils savent tout, on dirait qu'ils sont partout. [Eva, 16 ans]

Ils me traitaient comme la fille qui pouvait pas avoir de blessures eux autres. Je sais pas comment le dire mais si quelque chose m'arrivait, je devais leur parler et ils me protégeaient. Ils disaient : « tel gars, il pourra jamais te toucher ». [Helen, 16 ans]

Si Moody pouvait pas venir me reconduire chez nous le soir, il y avait quelqu'un qui venait pour moi et ils s'assuraient tout le temps que j'allais bien et tout ça, que j'avais des smokes et que je sois toute correcte . [Sarah, 14 ans]

Ces témoignages montrent à quel point les membres du gang sont perçus par les jeunes filles comme des protecteurs, voire des sauveurs qui peuvent venir à leur secours en cas de besoin et les défendre contre des agresseurs extérieurs au gang. Toutefois, Marie-Pierre nous apprend que cette image de protecteur peut parfois être créée de toutes pièces, dans le seul but de recruter des adolescentes dans le gang. En effet, elle explique que les membres masculins peuvent demander aux filles qui sont déjà affiliées au gang d'aller battre d'autres jeunes filles, afin de jouer les héros et de convaincre celles-ci qu'elles ont besoin de protection et qu'elles doivent se joindre à leur gang :

Souvent les filles faisaient ça, elles allaient crisser des volées à d'autres filles pour que les gars aillent ensuite sauver la fille : « viens avec moi, je vais te protéger » [...]. Ça marche encore aujourd'hui comme ça, souvent. Moi j'ai vu ça souvent. Envoyer des filles taper la gueule et la fille elle avait tellement peur qu'après elle sortait avec le gars. [Marie-Pierre, 24 ans].

Ainsi, nous constatons que la fonction de protection attribuée au gang peut parfois constituer une simple stratégie de recrutement. Et bien que le gang puisse parfois défendre ses membres, il contribue également à accroître l'exposition aux risques et aux situations dangereuses que les jeunes filles doivent affronter par la suite. Certaines filles ont également réalisé que ce type de protection n'était pas essentiel à leur bien-être :

C'est maintenant que je me rends compte que j'ai pas besoin de cette protection-là. Si je sais que je me mets pas dans la merde, j'aurai pas besoin d'eux autres. [Eva, 16 ans]

Paradoxalement donc, il semble que plusieurs jeunes filles se joignent à un gang pour être protégées, mais que si elles s'abstenaient de s'affilier à un tel regroupement, leur besoin de protection serait bien moindre. Étrangement, les filles qui ont subi des abus dans la famille n'affirment pas explicitement qu'elles recherchent dans le gang une protection contre le parent abuseur. Elles parlent plutôt d'une protection plus générale, contre des attaques extérieures au gang (contre des gangs rivaux ou toute autre personne qui pourrait leur faire du mal). Nous ne pouvons donc pas établir de lien direct entre le besoin de protection et la victimisation subie dans la famille.

3.1.1.4 Le sentiment d'avoir trouvé de vrais amis

Il semble que certaines jeunes filles s'associent à un gang parce qu'elles ont l'impression d'y développer de véritables amitiés, franches et sincères. Elles affirment que les membres du gang sont

toujours présents lorsqu'elles ont besoin d'eux et estiment trouver en eux réconfort et attention, comme en font foi les propos de Marie-Pierre et de Cassandre:

Ça paraît pas mais à un moment donné tu es écoeurée, tu as le goût de varger et tu brailles, le monde sont là : « Voyons, ça va s'arranger, t'en fais pas, qui t'as fait de la peine? On va lui casser la gueule ». Tu voyais que quelqu'un était en arrière de toi, qui disait pas tout le temps que tu étais un trou de cul. [Marie-Pierre, 24 ans]

Et ces gens-là, tu le sais, quand tu es dans un gang, tu as des amies de filles, tu as des amis de gars mais pas des fakes, des reals. Vraiment des vrais amis, tu te dis que cette personne-là elle t'aime pour ce que tu es, et non pour ce que tu as. [Cassandre, 17 ans]

De tels propos sont également tenus par d'autres jeunes filles, qui ont l'impression d'avoir trouvé, parmi les membres du gang, des amis qui se préoccupent d'elles et qui leur sont loyaux. Toutefois, leur discours semble parfois contradictoire, dans la mesure où elles estiment avoir développé de vraies amitiés, mais qu'en même temps ces amis peuvent en venir à les frapper, à les plier à l'obéissance et à leur faire effectuer des « travaux » pour eux alors qu'elles ne le désirent pas toujours, comme nous le verrons plus loin. Il n'en reste pas moins que certaines des adolescentes interviewées nous confient que l'une des raisons les amenant à rejoindre un gang est la solide amitié qu'elles ont l'impression d'y trouver. Les interventions menées auprès de ces jeunes filles doivent, encore une fois, tenir compte de cet élément, qu'on juge qu'il correspond à la réalité ou non, et ne pas oublier qu'à l'adolescence, les amis prennent une place extrêmement importante dans la vie des jeunes, qu'ils soient positifs ou non.

3.1.2 Le gang pour le gang

Dans cette section, nous faisons ressortir les motifs reliés directement au gang lui-même qui peuvent amener les adolescentes à s'y joindre. Nous les avons regroupés en trois grandes catégories, que nous analyserons maintenant.

3.1.2.1 Les lois de la nature : le gang vu comme une finalité

Lorsque nous parlons du gang comme d'une finalité, nous faisons référence aux jeunes filles qui affirment s'être affiliées à un gang sans avoir consciemment choisi de le faire. En effet, trois jeunes filles nous ont confié avoir joint un gang parce qu'elles ont grandi avec les membres qui le composent, que ceux-ci soient des amis ou des membres de la famille. Ces adolescentes estiment qu'il était

normal pour elles de s'associer au milieu des gangs puisqu'elles ont toujours été en contact avec celui-ci. Elles ne se sont donc jamais posé de questions quant à leur affiliation. Les propos de Cassandra, dont les frères aînés occupaient une position importante dans un gang de rue montréalais, sont particulièrement éloquentes à ce chapitre :

Moi, j'ai grandi avec les gangs de rue, c'est plus pour ça que j'ai intégré là-dedans, parce que je voyais comment ça se passait et mes frères étaient intégrés là-dedans, et mes cousins [...]. Un jour ou l'autre, il y en avait beaucoup là-dedans qui savaient que j'allais rentrer là-dedans, mais ça les faisait chier parce qu'il y en a, quand ils me frappent, après ça ils regrettent et ils pleurent parce qu'ils disent : « tu étais comme notre petite sœur et maintenant regarde dans quoi tu es rendue » [...]. Mais il y a pas une fille qui peut me dire qu'elle a grandi avec ces gars-là et qui est pas comme eux. Si cette fille-là me dit ça, cette fille-là je la respecte parce que wow! Vivre avec eux, c'est grave, ils sont en dedans de toi, tout ce que tu fais et tu dis, c'est quasiment eux. C'est quasiment eux autres qui t'ont donné ton éducation sans que tu le saches. [Cassandra, 17 ans]

Ainsi, le fait d'avoir vécu dès son jeunes âge dans une famille où les gangs étaient très présents a amené Cassandra à fréquenter les gangs de rue et à percevoir cette affiliation comme *allant de soi*. Pour d'autres adolescentes, le gang a constitué une finalité parce qu'elles ont été élevées, dès leur tendre enfance, dans le même milieu que des garçons qui sont par la suite devenus membres de gang. Elles ont fréquenté la même école qu'eux, ont grandi avec eux et ont développé une amitié qu'elles ont poursuivie pendant toutes ces années. Elles se sont donc affiliées à un gang parce qu'elles ont continué de fréquenter leurs amis d'enfance, comme l'explique Marjorie :

C'est quand j'étais au primaire, mais ils étaient plus petits dans ce temps-là alors ils faisaient pas encore des choses graves, à part voler dans les dépanneurs. Moi, j'ai plus été vraie amie avec eux autres parce qu'on se connaît depuis qu'on est tout petits à l'école [...]. C'est difficile de pas les fréquenter, ceux que je connais depuis que je suis toute petite parce qu'ils habitent dans le même bloc que moi. Je les voyais tous les jours. Et même quand je sors de chez nous, je reste dans la cour avec les petits, ils sont là. Alors c'est eux autres que je pouvais fréquenter à chaque jour même si je sortais pas. Alors j'avais pas vraiment de choix. [Marjorie, 16 ans].

Les propos de Marjorie rendent bien compte du même coup de la situation vécue par Yanie [14 ans], qui a également grandi avec des membres de gang qu'elle a continué de fréquenter rendue une fois adolescente. Surtout, les extraits que nous avons présentés témoignent de l'importance qui doit être accordée au milieu dans lequel évoluent certaines adolescentes puisque celui-ci semble avoir un

impact important dans l'affiliation à un gang, du moins pour quelques-unes. Comme l'ont démontré plusieurs chercheurs, certains milieux de vie contribuent à mettre les jeunes en contact avec des gangs (Hamel et coll., 1998). Ainsi, les adolescentes qui évoluent dans un environnement où la présence des bandes est importante sont plus susceptibles de rejoindre ces regroupements (Harris, 1988; Joe et Chesney-Lind, 1995).

3.1.2.2 Le goût du risque et l'attrait de l'inconnu

Bien que le goût du risque puisse être considéré comme une caractéristique de l'adolescence, il semble qu'il soit plus fort chez certaines jeunes filles qui se joignent à un gang de rue notamment parce qu'elles sont attirées par le danger et par l'inconnu. L'attraction exercée par ce type de regroupement résiderait alors dans le caractère périlleux et obscur qui lui est attribué :

Parce que moi j'aime le danger, j'aime la peur. N'importe quand tu vas me dire : « non, va pas là », je vais y aller. C'est le danger et tu viens de me dire de pas y aller : « c'est pas bon, tu vas te faire pogner ». Je vais y aller pour te prouver que non, je vais pas me faire pogner et que je suis capable de le faire [...]. J'aime le danger peut-être, ou n'importe quoi, je sais pas... [Sophie, 14 ans]

Marie-Pierre abonde dans le même sens :

C'était pas mal d'action, ça m'intéressait, ça m'intriguait. J'ai commencé à fréquenter du monde, surtout les gangs espagnols [...]. J'étais un petit peu fo-folle, je voulais de l'aventure. [Marie-Pierre, 24 ans]

Il semble ici que la recherche de sensations fortes constitue l'une des raisons pour lesquelles le gang exerce un attrait pour les adolescentes. Le goût de l'inconnu, voire de l'interdit est recherché par certaines d'entre elles, ce qui contribue à rendre le gang fort attirant. Il devient alors pertinent de se questionner quant aux solutions de rechange pouvant être offertes à ces jeunes filles afin qu'elles puissent vivre de telles émotions et ainsi satisfaire leur goût du risque et de l'inconnu autrement qu'en joignant un gang.

3.1.2.3 L'attrait de l'argent gagné facilement

Finalement, la dernière motivation incluse dans cette seconde catégorie est purement d'ordre économique. Le gang a la réputation de fournir des moyens qui permettent à ses membres de se

procurer de l'argent rapidement et sans grands efforts, ce qui attire certaines de nos interviewées comme Marie-Pierre, qui trouvait difficile de vivre avec le faible revenu de sa mère :

Ma mère avait pas d'argent, essaye de prendre des cours de ci, essaye de prendre des cours de ça, ça coûte tout le temps de l'argent faire ça. Tu fais quoi dans ce temps-là? [...] Tout le monde s'habille en Polo quand c'est la mode du Polo, et tout le monde s'habille en ci et ça et toi, tu es habillée en Croteau. C'est chiant pareil là. Ou tout le monde se promène avec cinq cents dans les poches et toi tu as un trois piastres. L'argent, ça a aidé disons. Tu vois tout le monde en gros char, et tout le monde avec la palette et les bijoux, à un moment donné ça fait chier sérieux. [Marie-Pierre, 24 ans]

Les raisons monétaires sont également citées par Cassandre, qui affirme avoir été attirée par les gangs dès son jeune âge, lorsqu'elle voyait ses frères et ses cousins faire des transactions au profit du gang et s'enrichir :

Je trouvais ça attirant, le fait qu'ils faisaient beaucoup d'argent, et facilement. C'était de l'argent sale mais ça se faisait facilement pareil. [Cassandre, 17 ans]

Le gang permettrait aussi aux jeunes fugueuses de survivre jusqu'à ce qu'elles atteignent leur majorité, en les obligeant à travailler dans le domaine de la danse et de la prostitution, ou en leur donnant accès à ce marché, où elles peuvent gagner de l'argent à l'abri des autorités. Pour Clara, le fait d'être en fugue du centre de réadaptation l'a menée vers les gangs et la prostitution puisqu'elle y voyait un moyen de faire rapidement de l'argent :

C'est juste pour avoir de l'argent. Moi, je me disais dans ma tête : « je me cache jusqu'à dix-huit ans, il faut bien que je commence à avoir de l'argent » [...]. J'avais besoin d'argent parce que sinon je pouvais pas être en fugue. [Clara, 15 ans].

Toutefois, Clara n'a jamais vu la couleur de son argent puisqu'il allait directement dans les poches de son souteneur, membre d'un gang actif dans le marché du sexe. Celui-ci lui fournissait des vêtements, un gîte et la possibilité de sortir dans les fêtes, ce qu'elle acceptait.

À nos yeux, le fait que certaines adolescentes s'associent à un gang pour l'argent n'est pas surprenant puisque celui-ci semble mener le monde. Nous vivons dans une société de consommation et il est donc assez compréhensible que des jeunes filles veuillent faire facilement des profits monétaires et

qu'elles soient attirées par des gens qui peuvent les aider à atteindre cet idéal, comme l'ont déjà mentionné Hamel et coll. (1998). Il faudrait peut-être, en tant que société, s'interroger quant aux valeurs et aux modèles de réussite qui sont transmis aux jeunes. Peut-être y trouverait-on des réponses à certaines interrogations concernant les raisons motivant les jeunes à entrer dans les gangs.

Pour conclure cette section, et avant de passer à la façon dont se déroule l'affiliation au gang, notons que les interviewées qui nous font ces confidences quant aux raisons qui les ont amenées à rejoindre un gang nous paraissent avoir pris un certain recul et avoir fait une analyse de leur vécu au sein du gang. Plusieurs d'entre elles se sont questionnées et semblent avoir pris le temps de réfléchir à l'expérience qu'elles nous partagent. Les jeunes filles qui font encore partie d'un gang (une minorité de notre échantillon) ou qui n'ont pas pris de recul par rapport à celui-ci n'auraient peut-être pas été en mesure de discuter des motifs de leur affiliation et d'envisager cet aspect de façon critique. Nous avons évidemment tiré une analyse de leurs propos, mais il reste que plusieurs d'entre elles avaient elles-mêmes fait l'examen de leur expérience, du moins en partie.

Voyons maintenant ce qui concerne le déroulement de l'affiliation à un gang, ou le *comment*.

3.2 Le comment

Bien que toutes les jeunes filles que nous avons interrogées aient été affiliées à un gang à un moment ou l'autre de leur vie, la façon dont elles ont joint ce dernier peut différer de l'une à l'autre. Nous discutons ici des diverses manières dont peut se dérouler l'affiliation à un gang et des éléments qui y sont liés.

3.2.1 Le caractère graduel de l'affiliation

Le fait de s'associer à un gang ne semble généralement pas se faire du jour au lendemain. En effet, nous pouvons parler en termes de processus puisque les jeunes filles en viennent à rejoindre le gang non pas de façon subite mais plutôt de manière graduelle, après une suite d'événements ou de fréquentations qui peuvent avoir duré quelques mois ou même plusieurs années, comme dans le cas des jeunes filles qui ont grandi dans ce milieu. D'ailleurs, ce caractère graduel est confirmé par la littérature, notamment par Hamel et coll. (1998).

Avant de rencontrer son amoureux, Laurie ne savait rien des gangs. Au début de leurs fréquentations, ce dernier se montre très gentil avec elle : il agit de façon galante et prend bien soin d'elle. Après quelques semaines, Laurie réalise que des choses bizarres se passent lorsqu'elle est avec lui. Il est impliqué dans plusieurs bagarres, des filles ressortent de la chambre de son colocataire en pleurant, et il mentionne souvent des noms de gangs. Lorsqu'elle se met à le questionner à ce sujet, il finit par lui avouer qu'il fait partie d'un gang et que puisqu'elle est son amoureuse, elle est aussi considérée comme étant affiliée à ce gang. Elle confie ainsi qu'elle s'est engagée dans cette expérience sans trop savoir ce dans quoi elle s'impliquait réellement :

Moi, au début, je disais que j'étais pas dedans et tout mais vu que je sortais avec, j'étais considérée comme si j'étais dedans. Et là, ses amies de filles qu'il connaissait ont commencé à me prêter du linge, à me prêter des bandeaux, elles m'arrangeaient. Alors, c'est de même que je me suis embarquée dedans sans même le savoir. [Laurie, 15 ans]

Cette affiliation graduelle ressort également des propos d'une majorité d'interviewées. Le récit fait par Eva rend bien compte, à titre d'exemple, de ce que les autres jeunes filles confient :

J'ai commencé à avoir des amis qui faisaient des mauvais coups. Ça paraissait insignifiant, genre des vols et des affaires comme ça. Puis plus ça allait, plus je commençais par connaître les petits de la gang. Puis ça montait, là j'avais les quinze et seize ans, après ça montait dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt-cinq [...]. Plus ça allait, plus ils m'acceptaient avec eux autres. Ils disaient pas : « oui, Eva est dans une gang » tout ça. C'est juste, ils me prenaient sous leur aile. Puis, si j'avais des problèmes, ils étaient là pour moi [...]. Puis ça a commencé comme ça, des fréquentations. Puis il y avait ma sœur aussi. Ma sœur et moi, vu qu'on s'appuyait mutuellement, on entrait là-dedans les deux ensemble, sans s'en rendre compte... [Eva, 16 ans]

Nous constatons, à la lecture de ces extraits, qu'en plus du fait que l'affiliation à un gang adopte, dans bien des cas, un caractère graduel, ou peut-être même à cause de ce caractère graduel, les jeunes filles en viennent à s'engager dans cette expérience sans le faire de façon totalement consciente. Certaines d'entre elles savent très bien dans quoi elles s'impliquent, mais d'autres s'associeraient à un gang sans véritablement réaliser ce qui se passe. D'ailleurs, cet élément de méconnaissance a également été soulevé par Hamel et coll. (1998), qui ont démontré que plusieurs jeunes filles ne savent pas, au départ, qu'elles rejoignent un gang.

Ajoutons finalement que le fait que le processus d'engagement dans un gang soit graduel laisse supposer qu'il est possible de l'éviter avant qu'il ne se produise. Ainsi, en étant sensible à ce que vivent les adolescentes, peut-être serait-il possible de minimiser les influences et les effets négatifs que les gangs de rue pourraient avoir sur elles, en les équipant par exemple à résister à de telles influences et en leur fournissant des outils qui leur permettraient d'y penser à deux fois avant de « s'aventurer » sur ce terrain.

3.2.2 Le rôle de l'amoureux

Suite aux entrevues que nous avons réalisées dans le cadre de cette recherche, nous constatons que l'amoureux joue un rôle très important dans le processus d'affiliation à un gang. En effet, une grande partie des adolescentes que nous avons rencontrées indiquent s'être associées à un gang après être tombées amoureuses d'un garçon faisant partie de celui-ci. Elles ont commencé à fréquenter et à sortir avec cet individu, qui leur a par la suite présenté ses amis, les autres membres du gang. C'est ainsi qu'elles en viennent souvent à côtoyer le milieu des gangs et à s'associer particulièrement à l'un d'entre eux. D'ailleurs, la majorité des jeunes filles que nous avons interrogées affirment avoir joint un gang par l'entremise d'un amoureux (n'oublions pas que certaines d'entre elles ont fréquenté plus d'un gang et que, par conséquent, le déroulement de leur affiliation au gang a pu varier de l'un à l'autre). Il est frappant de constater que lorsque nous lançons aux jeunes filles la consigne de départ, elles en viennent rapidement à parler du rôle joué par leur amoureux dans leur affiliation au gang :

J'ai rencontré un garçon, et ce gars-là, je l'aimais. Ça faisait longtemps que je le connaissais. J'ai commencé à sortir avec lui. Je suis sortie avec lui cinq mois, ça a pas duré plus longtemps parce qu'après je suis rentrée ici au centre de réadaptation. Mais pendant ce temps-là, il était dans une gang de rue. [Sarah, 14 ans]

Le copain de Sarah lui a ensuite présenté les autres membres du gang, qu'elle a fréquentés pendant cinq mois, soit jusqu'à son placement en centre de réadaptation. Les propos qu'elle tient ressemblent beaucoup à ceux des autres jeunes filles qui ont joint le gang suite à la rencontre d'un amoureux. Toutefois, certaines adolescentes peuvent se sentir obligées de rejoindre le gang pour conserver l'amour de ce garçon, comme le raconte Véronique :

C'est parce qu'il me dit : « ça peut pas marcher moi et toi si tu es pas vraiment là-dedans, tu comprends? » [Véronique, 16 ans]

Il semble donc qu'une forme de pression puisse être exercée par certains garçons, afin que leur amoureuse en vienne à se joindre au gang auquel ils appartiennent. Par ailleurs, d'autres jeunes filles s'y affilieront naturellement, sans se sentir forcées, parce que leur copain en fait partie.

Puisque l'amour occupe une place importante dans la vie des adolescentes, il n'est pas surprenant de constater que l'amoureux puisse jouer un rôle primordial dans le processus d'affiliation à un gang. Si cet amoureux avait, par exemple, fait partie d'un groupe de plein-air ou d'une équipe de football, il y a fort à parier que les jeunes filles auraient joint l'un de ces groupes ou, du moins, qu'elles se seraient grandement intéressées aux activités qui y sont pratiquées. Nous pourrions alors être tentée de considérer ce phénomène comme étant normal et propice à l'adolescence. Toutefois, lorsqu'il s'agit de gangs de rue, il ne faut pas perdre de vue que ces derniers peuvent impliquer des risques parfois importants pour les jeunes filles qui s'y associent. Il faut donc se questionner quant à la limite qui existe entre ce qui est acceptable pour un comportement adolescent et ce qui ne doit pas être toléré étant donné les risques qui sont impliqués.

3.2.3 Le processus de séduction

Bien que cette situation ne semble pas véritablement être arrivée aux jeunes filles que nous avons interviewées, celles-ci ont tout de même rapporté que, pour certaines adolescentes, l'affiliation à un gang n'est pas libre et volontaire, mais plutôt forcée par l'utilisation de la séduction, puis de la violence ou des menaces non précisément par l'amoureux, mais par des membres du gang. Il semble en effet que, lorsque les membres masculins sont à la recherche de jeunes filles pour danser nue, battre d'autres filles, faire de la prostitution ou servir d'escorte, ils peuvent recruter celles-ci en les séduisant et en leur promettant mer et monde. Ils leur offrent des tonnes de cadeaux, leur payent des sorties coûteuses et, lorsqu'elles sont véritablement *en amour*, ils leur affirment qu'elles doivent maintenant, en retour, payer pour ce qu'elles ont reçu. C'est alors qu'ils leur demandent de rapporter de l'argent au gang, sans quoi elles risquent d'être battues, volées, violées, ou de voir leur famille être la cible d'attaques plus ou moins graves. Bien que ces menaces ne se réalisent pas nécessairement, il reste que les adolescentes qui les subissent ont véritablement peur et acceptent alors de rejoindre le gang et de

vendre leur corps afin d'éviter les sévices physiques qu'elles craignent. Yanie explique en quelques mots ce qui se passe pour certaines adolescentes, dont l'affiliation devient obligée :

Alors à chaque fille qui passait, ils la séduisaient d'une façon, la séduction des gangs, ils la séduisaient : « je te trouve belle, veux-tu mon numéro je vais t'appeler, embrasse-moi ». Là, la fille elle le trouve beau, super beau : « il est tellement beau, il est tellement gentil, je veux être avec ». Là elle lui donne son numéro, il l'appelle, ils sortent ensemble deux ou trois semaines. Après ça, il va commencer à lui donner, à lui acheter des affaires. Après ça, elle est obligée de le repayer alors là il dit : « tu as les moyens de me payer par argent, ou tu devras travailler pour moi ». Alors là, elle est toute : « travailler pour toi? ». Tu sais, elle trouve ça bizarre. Alors là soit qu'elle fait de la prostitution, soit qu'elle va coucher avec tous ses amis ou soit qu'elle fait partie de la gang, de l'organisation de filles et elle va battre d'autres filles. [Yanie, 14 ans]

Marjorie vient corroborer les propos de Yanie :

Dans cette gang-là, ça commence toujours comme ça. Et ils ont une voiture alors là, les filles sont intéressées. Mais ils ont plusieurs blondes dans l'école et les filles le savent pas. Il y en a qui le savent, mais les filles s'en foutent à cause que le gars est beau et il a une voiture et tout. Lui, au fond, il s'en fout de la fille. C'est juste pour coucher avec elle ou pour qu'elle fasse des choses pour lui, voir si elle est niaiseuse et si elle va pagner dedans. Alors si la fille l'aime, il va jouer du violon et après, il va commencer à dire qu'il a pas d'argent ou dire : « je voulais t'acheter telle affaire, mais je peux pas, j'ai pas d'argent, j'ai besoin d'argent ». Souvent, les jeunes Haïtiens ils disent : « ma mère est en Haïti et elle a pas d'argent ». J'en ai vu des comme ça. Et à la fin ils en viennent à dire à leur fille « est-ce que tu as déjà dansé? » et des choses du genre. Mais il dit pas « si tu veux » il dit « est-ce que tu as déjà ». Pour voir si la fille va dire « je peux faire telle chose pour toi ». Alors ça vient toujours de même. [Marjorie, 16 ans]

Ces deux extraits nous apprennent la façon dont certains membres masculins s'y prennent pour recruter des filles au sein de leur gang, en utilisant leur côté séducteur, voire manipulateur. Ils utilisent de tels procédés pour arriver à leurs fins, soit amener les adolescentes à se joindre au gang et s'arranger pour que, par la suite, elles leur rapportent de l'argent ou qu'elles leur rendent des services. Elles sont alors, comme le mentionnent Arpin et coll. (1994) considérées comme des accessoires et sont exploitées par la bande, bien que la plupart d'entre elles se gardent de l'avouer.

Ce processus de séduction peut également être employé à des fins sexuelles, comme l'a vécu Nancy. Celle-ci a été violée par un membre de gang lors d'une soirée où elle se trouvait pour la première fois en présence de celui-ci. Un jeune homme s'est montré très gentil avec elle, la faisant danser et lui faisant des compliments tout au long de la soirée. Il lui a même mentionné qu'il voulait la revoir et qu'il désirait que leur relation se poursuive suite à cette soirée. Comme elle avait beaucoup de plaisir, elle l'a suivie dans une chambre, mais lorsqu'elle lui a affirmé ne pas vouloir aller plus loin que les baisers, ce dernier l'a violée et l'a laissée partir tout de suite après, alors que les autres membres du gang qui étaient sur place n'ont rien fait pour empêcher que ce viol ne se produise. Il l'a donc séduite en l'espace de quelques heures, pour ensuite abuser d'elle sexuellement. Les adolescentes interviewées mentionnent que ce type d'agression sexuelle se produit fréquemment au sein de certains gangs.

Nous pourrions soulever le préjugé, parfois même évoqué par nos interviewées, selon lequel les jeunes filles qui se laissent prendre dans cette entreprise de séduction sont crédules et naïves. Toutefois, on doit aussi considérer que les membres masculins peuvent agir très habilement et très subtilement, sans même que les adolescentes ne réalisent ce qui leur arrive. De plus, comme nous l'avons mentionné, l'adolescence est une période où les jeunes filles cherchent l'amour, elles veulent sentir qu'elles sont jolies et qu'elles peuvent plaire. Lorsqu'un garçon populaire et attirant leur fait la cour, il arrive qu'elles se laissent séduire et peut-être même qu'elles y prennent goût. Cela ne fait pas d'elles des personnes moins intelligentes ou moins brillantes pour autant. Elles en sont peut-être tout simplement à une période de leur vie où elles ont besoin de croire aux belles paroles des garçons, où elles ont besoin de se sentir désirées.

3.2.4 Le recrutement des filles par des filles

Il n'y a pas que les garçons qui s'occupent de recruter des adolescentes au sein des gangs. Selon nos interviewées, des filles exercent également cette fonction. Elles-mêmes se sont vues demander à quelques reprises, par des membres masculins du gang, de leur présenter des filles afin qu'ils puissent par la suite les faire travailler pour eux, comme l'expliquent Marjorie, Laurie et Cassandre:

Ils vont te demander si tu connais pas des filles qui font telle affaire. Ceux qui me connaissent, ils vont me demander si je connais pas des filles qui dansent, des affaires comme ça. Ou connaître d'autres filles qui pourraient faire telle affaire. [Marjorie, 16 ans]

Souvent aussi, il me demandait : « amène de tes amies, amène de tes amies de filles ». Je les amenais et ça s'adonnait que ces filles-là après ça, elles me parlaient plus et j'ai jamais eu de nouvelles, je comprenais pas. C'est juste après que j'ai su justement qu'il essayait de lui faire faire du recrutement. Ces filles-là m'en voulaient parce que ces gars-là ils disaient : « c'est Laurie qui nous a donné ton nom, elle nous a dit que tu serais bonne là-dedans ». Mais moi, je savais rien de ça. [Laurie, 15 ans]

Il y avait plus de filles que d'habitude, et ils me disaient de recruter plus de filles, parce que moi j'en savais plus que les autres filles. J'avais grandi là-dedans alors j'avais quasiment la même mentalité que les gars de gang. Alors, ils m'ont dit de recruter des filles et qu'on allait séparer l'argent ensemble. [Cassandre, 17 ans]

Ainsi, comme l'ont fait certaines de nos interviewées, nous constatons que les filles peuvent recruter d'autres filles, bien qu'elles le fassent parfois de manière plus ou moins consciente et volontaire. Toutefois, il semble qu'elles le fassent davantage à la demande des garçons que de leur propre initiative. Une exception vient cependant confirmer la règle puisqu'il existe, comme nous le verrons plus loin, des gangs de filles. Bien qu'elles dépendent tout de même des bandes masculines auxquelles elles sont affiliées, les filles qui en font partie vont elles-mêmes à la recherche de nouvelles recrues. Nos interviewées n'ont que très peu abordé ce sujet, mais nous avons quand même appris que dans les gangs de filles qui se forment, ce sont les filles qui voient au recrutement de leurs membres. Reste que ces groupes se révèlent liés d'une façon ou d'une autre à leurs homologues masculins.

3.2.5 Le recrutement au sein des centres jeunesse

Depuis quelques années, nous entendons que les centres jeunesse sont aux prises avec un problème de recrutement effectué par les gangs, au sein même des établissements. Selon les entrevues que nous avons réalisées, il semble que ce problème existe encore puisque certaines des jeunes filles interviewées confient avoir elles-mêmes fait du recrutement de filles en centre de réadaptation ou avoir été recrutées par des filles pendant leur séjour :

J'ai rencontré une fille justement au XXX (nom du centre de réadaptation) et, elle, elle faisait partie d'un gang de Noirs et de Blancs ensemble, je sais pas trop. Et à un moment donné, je suis allée dans un party avec elle, je suis allée la rejoindre

dans un party [...]. Et là, elle, ce qu'elle m'a dit, c'est que je pouvais pas coucher chez nous parce que j'allais me faire battre par mon père et tout, alors là elle m'a dit : « reste ici pour coucher ». Mais elle, ce qu'elle faisait tout le long, je l'ai su après parce qu'elle l'a avoué à mon éduc et mon éduc me l'a dit, elle faisait du recrutement et elle cherchait des filles. Et elle est arrivée le lendemain et elle m'a dit « Clara, tu auras pas le choix de travailler pour eux autres parce qu'eux autres, ils t'hébergeront pas pour rien ». [Clara, 15 ans]

Il semble ainsi que le recrutement fait par les filles au sein des centres de réadaptation se veut une réalité à considérer et à prendre au sérieux. Toutefois, parmi les douze jeunes filles que nous avons interrogées pendant leur séjour en centre de réadaptation, seulement deux ont mentionné avoir été recrutées au cours d'un placement, alors qu'une seule a avoué y faire du recrutement pour un gang. Il est par ailleurs possible de penser que les autres adolescentes ont volontairement omis d'en parler, par crainte d'être dénoncées à leurs éducateurs. Nous ne pouvons toutefois tirer de conclusions sur ce qui n'a pas été explicitement mentionné par les jeunes filles, et nous ne faisons ici que soulever une hypothèse qui devrait sans doute être discutée. Le problème de recrutement aux centres jeunesse ne semble donc pas être généralisé, mais il est tout de même présent et mérite sans doute qu'une attention particulière continue de lui être portée.

3.2.6 Le bon samaritain

Les jeunes filles interviewées rapportent aussi que les adolescentes peuvent être amenées à rejoindre un gang par le biais d'un « bon samaritain ». Ce dernier, contrairement à d'autres membres de gang, s'intéresse particulièrement aux jeunes filles mineures qui sont en fugue et qui se retrouvent sans le sou, cherchant à se loger et à se nourrir. Ce bon samaritain aborde alors une adolescente qui semble un peu égarée ou désorientée, en lui offrant un endroit où dormir, de la nourriture, des vêtements et de la drogue. Il omet évidemment de préciser qu'il est relié à un gang ou qu'il en fait partie. Lorsqu'elle accepte l'offre, la jeune fille en bénéficie quelques jours, jusqu'à ce que le bon samaritain annonce qu'elle doit payer pour ce qui lui a été offert. Ce dernier lui indique alors qu'elle devra travailler pour lui et pour le gang auquel il appartient, en dansant nue, en faisant de l'escorte ou, encore, en se prostituant sur la rue. C'est ainsi que la jeune fille se retrouve, un peu malgré elle, affiliée à un gang, sans quoi elle a le sentiment qu'elle peut être battue, menacée ou dénoncée aux autorités. Sophie explique ici que cette situation a été vécue par l'une de ses copines qui a fugué du centre de réadaptation où elle était hébergée:

Là, elle était dans le bus et il y a un gars qui lui dit : « salut, qu'est-ce que tu fais? ». Là, elle dit : « rien, je suis en fugue » et tout, elle capotait. Là, le gars, il lui a dit : « viens chez nous, viens prendre ta douche, tu vas être à l'aise ». Alors elle a dit O.K. mais elle, c'est une pelote à cash, alors elle est allée chez- eux, elle a pris sa douche et tout. Là, elle avait faim, alors elle a mangé, il lui a commandé à manger. Le gars est allé lui acheter un manteau, il est allé lui acheter plein de maquillage et là, elle capotait [...]. Et là, à un moment donné, il a commencé à prendre de la drogue avec elle et là, il la droguait, il la droguait jusqu'à un moment donné il a dit : « O.K., tu vas aller danser pour moi »[...]. C'est ça bref, la fille était là-dedans et tout, et elle dansait pour lui. Elle avait plein de cash et, à la fin, c'était rendu qu'il la battait parce qu'elle, ça lui tentait plus de faire ça, ça lui tentait plus parce que, dans le fond, tout le cash qu'elle faisait, elle lui donnait tout. Dans le fond, ça lui servait à rien de faire ça, et elle voulait plus. Alors le gars la battait, elle pleurait. Et à un moment donné, elle s'est arrangée pour se faire pogner par les cochons, par les policiers, et là, ils l'ont ramenée ici. [Sophie, 14 ans].

Cet extrait exprime bien ce que d'autres jeunes filles nous rapportent. Il semble que les membres de gang soient prêts à fournir, que ce soit un logis, de la drogue ou des vêtements, mais qu'ils ne le font pas de façon gratuite. Les adolescentes qui reçoivent doivent rembourser leur dette en s'affiliant au gang, parfois malgré elles. Toutefois, comme le mentionne Sanchez-Jankowski (1991), certaines semblent accepter ce marché de leur plein gré. Les propos de Marie-Pierre abondent dans le même sens :

C'est dégradant à ce point-là. Des filles qui sont en fugue, qui se sont sauvées de leur foyer, qu'est-ce que tu penses qui arrive? Tu veux un logis, tu veux ci, tu veux ça, et bien tu as ça, ça et ça à faire. La fille fermait sa gueule et elle le faisait. Il y a des filles que j'ai vraiment vues de moi-même de leur plein gré vouloir le faire. [Marie-Pierre, 24 ans]

Nous constatons ici que les jeunes fugueuses constituent des cibles de choix pour les membres de gang qui recherchent des filles qui travailleront pour eux. Cette manière de se joindre à un gang, bien qu'elle puisse être plus ou moins volontaire, serait principalement utilisée par les gangs qui tirent leurs revenus de la prostitution, de l'escorte et de la danse.

3.2.7 Les amis

Certaines de nos interviewées racontent s'être jointes à un gang suite à la rencontre de membres de celui-ci, généralement à l'école ou aux portes de celle-ci. C'est notamment le cas de Marie-Pierre et d'Helen, qui ont fréquenté ces individus quelques mois avant de se joindre au gang de façon plus

assidue, ou plus officielle. Helen a fait la rencontre de membres du gang à la sortie de l'école secondaire qu'elle fréquentait. Ils l'ont invitée à venir les rejoindre dans un parc où ils faisaient la fête, ce qu'elle a fait. Suite à quelques rendez-vous à cet endroit, elle s'est mise à s'y rendre de plus en plus fréquemment et à s'associer au gang de façon plus formelle, les membres lui affirmant qu'elle était la bienvenue parmi eux. Dans le cas de Marie-Pierre, la première rencontre a également eu lieu à l'école, bien qu'elle ait auparavant fréquenté d'autres gangs, mais de façon peu assidue. Elle a donc rencontré les membres du gang dont elle a fait officiellement partie à l'école où elle venait d'être transférée. Elle les a côtoyés pendant plusieurs mois, dans des sorties et dans des fêtes, avant de se joindre formellement au groupe. Il est donc possible de s'affilier à un gang en réponse à une invitation des membres eux-mêmes, qui deviennent auparavant des copains. Toutefois, rappelons que, dans le cas de nos interviewées, la rencontre d'un amoureux faisant partie du gang s'avère la façon la plus fréquente de se joindre à celui-ci.

3.2.8 L'initiation

Parmi toutes les jeunes filles que nous avons interrogées, une seule affirme avoir été *initiée*, l'initiation consacrant son entrée dans le gang. Comme elle a choisi de faire partie du gang au même titre qu'un garçon, Marie-Pierre a dû vivre l'initiation réservée aux membres masculins, c'est-à-dire être battue et frappée par les garçons du gang pendant une période de temps fixe :

Alors, j'ai passé le test. Ils étaient vingt-quatre et c'était des gars assez corpulents, c'était pas tous des tout maigres. Déjà, les tout maigres c'était à coups de ceinture et les plus corpulents, c'est à coups de poings ou à coups de claques, tu sais des claques à l'italienne, à l'envers. Je vais te dire de quoi, des pinces et des kicks à plein élan des fois, ça fait pas du bien. Alors, j'ai passé le test, mais après vingt minutes, j'ai commencé à perdre la tête un peu. C'est sûr que tu te ramasses avec des bleus, tu saignes, tu te tapes trois ou quatre coups de pieds à un moment donné, ça coupe. Je sais pas, j'ai eu des éraflures et tout, j'ai commencé à perdre la tête, à les kicker un peu toute la gang parce que j'étais en train de virer folle. Ils ont arrêté ça là et ils ont fait : « tabarnac, tu as passé, je sais même pas comment tu as fait ». [Marie-Pierre, 24 ans]

Les autres interviewées affirment ne pas avoir été elles-mêmes initiées. Elles racontent cependant que certaines adolescentes, différemment de Marie-Pierre, vivent une initiation à connotation sexuelle lorsqu'elles veulent se joindre au gang. Elles doivent alors avoir des relations sexuelles avec un ou

plusieurs membres du gang, ou encore rapporter de l'argent après avoir dansé nues, comme en témoigne Cassandre :

... tandis que les filles, ils vont plus demander de faire au moins une semaine en dehors dans un bar et le nombre d'argent que tu apportes, ça prouve que tu es une fille all-that. Pas une fille qui se vante « je vais faire tel montant, tel montant » mais que tu le fais et que tu ramènes l'argent. [Cassandre, 17 ans]

Bien que l'existence d'une initiation pour les filles souhaitant se joindre à un gang ne puisse être totalement niée, elle semble constituer plutôt l'exception que la règle puisque la majorité de nos interviewées affirment ne pas avoir vécu cette situation. Toutefois, nous pouvons conclure sur le thème de l'initiation en disant que celle qui est réservée aux filles semble généralement différer de celle vécue par les garçons puisqu'elle prend une connotation sexuelle que l'on ne retrouve pas chez les membres masculins. Peut-être aussi que les gangs de filles ont une façon différente d'initier leurs membres féminins, mais cette dimension n'a pas été abordée par les adolescentes que nous avons interrogées.

Nous venons d'aborder les diverses façons dont les jeunes filles peuvent être amenées à se joindre à un gang. Nos interviewées nous ont évidemment parlé de leurs propres expériences, mais également de celles qui ont été vécues par d'autres jeunes filles qu'elles connaissent, ce qui vient enrichir nos données. Maintenant que nous connaissons mieux les motivations menant à l'affiliation à un gang ainsi que les manières d'y arriver, spécifiquement pour ce qui est des filles, il s'agit de voir ce qui se passe pour ces jeunes filles une fois qu'elles font partie de la bande ou qu'elles y sont associées.

4- L'expérience du gang

4.1 Le rôle secondaire des filles

Plusieurs chercheurs s'entendent pour dire que les filles qui font partie des gangs y occupent généralement des positions de subalternes, qu'elles ne prennent pas part aux décisions importantes (Joe Laidler et Hunt, 1997; Miller, 1998) et qu'elles se soumettent aux membres masculins (Arpin et coll., 1994). D'autres soutiennent pourtant que le rôle d'exécutantes des filles est révolu et que celles-ci veulent maintenant assumer des responsabilités et acquérir leur autonomie face aux garçons (Kitchen, 1995; Huff, 1996; Molidor, 1996). Dans le cadre de notre étude, et suite aux entrevues que nous avons réalisées, nous constatons que le changement annoncé par certains chercheurs n'a pas

encore eu lieu, du moins au sein des gangs fréquentés par les adolescentes interrogées dans le cadre de cette étude. En effet, il semble que les jeunes filles qui s'affilient à un gang soient encore très souvent confinées à des postes de subalternes et qu'elles ne soient pas impliquées dans les affaires importantes, puisqu'une seule des interviewées, Marie-Pierre, a confié avoir joué un rôle de premier plan au sein du gang auquel elle appartenait. Puisqu'elle est plus âgée que les autres interviewées, nous pourrions émettre l'hypothèse que sa forte implication est due au fait qu'elle a été membre d'un gang pendant une plus longue période, et qu'elle a ainsi eu le temps de grimper les échelons lui permettant de faire partie du noyau dur. Toutefois, cette hypothèse ne tient pas la route puisque Marie-Pierre a rapidement assumé un rôle important dans le gang, sans avoir eu à attendre des années, ce qui n'est pas le cas des douze autres interviewées. Celles-ci semblent davantage graviter autour de la bande et, si elles en font partie, elles ne sont pas au centre des décisions importantes et des activités sérieuses et ce, même après plusieurs mois ou années de fréquentation. Elles disparaissent lorsque les garçons font des délits importants et sont parfois même considérées comme des objets décoratifs et exclues des opérations plus risquées, comme le montrent les extraits suivants :

J'ai jamais fait de coups avec eux autres. Quand c'était l'heure de faire un coup pour eux autres, je parlais, je m'en allais. À cause que j'étais une fille dans le fond et eux autres voulaient pas avoir de filles dans leur gang. [Sophie, 14 ans]

C'est : « tu es ma blonde, tu es ma femme, sois belle et tais-toi. Tu es avec moi pendant les breaks, tu fumes ta cigarette, tu me colles, tu m'embrasses et après tu t'en vas ». Ça marchait vraiment de même : « tu restes à la maison, tu sors pas ». Il y en a qui sortaient pas du tout, les gars sortaient la fin de semaine, les filles restaient à la maison [...]. Les filles étaient là par parure [...]. C'était plutôt filles de gang, des gang-bangs, elles étaient bonnes à baiser, à fermer leur gueule et à être belles, sois belle et tais-toi. [Marie-Pierre, 24 ans]

Il faut que tu sois plus bas qu'eux autres [...]. Il y a des fois aussi, il y a des gars dans les gangs ils vont dire : « toi, tu es ma blonde, les business que je règle ça te concerne pas, c'est mes affaires, ma shit à moi, ma vie et ça te concerne pas toi ». [Cassandre, 17 ans]

Ces propos et d'autres encore nous apprennent que, pour la plupart, les filles sont loin d'occuper des positions importantes au sein des gangs qu'elles fréquentent. Il semble également que la confiance accordée aux filles soit beaucoup moindre que celle que l'on accorde généralement aux garçons, notamment parce que les membres masculins craindraient qu'elles ne les trahissent en se faisant un amoureux associé à une bande adverse.

Selon d'autres interviewées, il arrive que les filles ne soient pas admises au sein du gang. Elles peuvent graviter autour de celui-ci, mais ne sont jamais considérées comme de véritables membres, ce statut étant réservé aux garçons. D'un autre côté, même si certains gangs refusent les membres féminins, les filles peuvent parfois prendre une place plus importante au sein de la bande. C'est entre autres le cas de Marie-Pierre, qui est la seule jeune fille rencontrée à avoir assumé, au sein de son gang, les mêmes fonctions que les garçons. Elle raconte qu'elle prenait part aux décisions importantes, s'occupait du trafic de drogue et participait aux mêmes bagarres que les garçons. Elle était totalement au courant des activités du gang et participait à toutes les réunions planifiées par les membres du noyau dur, dont elle faisait partie. Toutefois, cette position *privilegiée* semble rendre les autres filles jalouses, ce qui crée des tensions au sein de la bande :

Moi, j'avais droit aux réunions, j'avais le droit de savoir les coups préparés, j'avais le droit... je savais bien des affaires à l'avance [...]. Moi, j'étais plus là-dedans et ça faisait de la jalousie, elles me parlaient pas beaucoup. [Marie-Pierre, 24 ans]

Bien que les filles puissent parfois occuper des positions plus importantes, elles ne peuvent espérer accéder à des postes de leader et demeurent, dans la hiérarchie du gang, à un échelon inférieur à celui des garçons. Comme nous l'a expliqué Cassandre, les filles peuvent être supérieures aux autres filles, mais ne peuvent jamais passer par-dessus les leaders masculins. Quelques adolescentes estiment néanmoins avoir été placées sur un pied d'égalité avec les garçons et affirment qu'il n'y avait pas de véritable leader au sein de leur gang. Toutefois, l'analyse de leur récit montre qu'elles ne participaient pas à l'ensemble des activités de la bande et qu'elles étaient écartées des prises de décisions et des activités considérées plus sérieuses, ou plus graves.

Suite à ces témoignages, nous constatons que sur bien des plans, les filles jouent encore un rôle secondaire au sein des gangs, comme plusieurs chercheurs l'ont déjà montré (Jackson et McBride, 1986; Covey, Menard et Franzese, 1997; Lanctôt et LeBlanc, 1997). Elles agissent en tant que subalternes et ne peuvent que très rarement espérer accéder à des statuts plus élevés. Elles sont moins impliquées et leur niveau de participation au sein des gangs est moindre que celui des garçons (Hamel et coll., 1998). Le milieu des gangs continue donc d'être dominé par des membres masculins et les filles demeurent sous les ordres de ceux-ci. Bien que certaines d'entre elles commenceraient à accéder

à des échelons supérieurs, celles-ci ne constituent qu'une minorité de jeunes filles. Le changement annoncé par certains chercheurs quant au rôle des filles dans les gangs ne peut donc être confirmé par notre recherche. Certains diront qu'avec l'arrivée des gangs de filles, des modifications plus importantes sont à prévoir. Toutefois, comme nous le verrons plus loin, il semble que les garçons soient encore à la tête de ces nouveaux types de bandes. Nous devons donc en arriver à la conclusion que, dans la très grande majorité des gangs de rue, les filles jouent encore un rôle secondaire alors que les garçons continuent de se retrouver au sommet de la hiérarchie des gangs.

On peut par ailleurs penser que la participation des filles dans les gangs de rue n'est que le reflet de la société dans laquelle nous vivons. En effet, bien que les femmes prennent de plus en plus de place sur le marché du travail, notamment depuis l'avènement du mouvement féministe, les postes de direction sont, encore aujourd'hui, majoritairement occupés par des hommes. Les femmes ont tout de même parcouru un grand bout de chemin, mais elles ne reçoivent pas encore le même traitement que les hommes, que ce soit du côté du salaire ou de l'accès aux échelons supérieurs. Il est alors vraisemblable que le même phénomène se produise au sein des gangs, et que les filles qui fréquentent ce milieu se retrouvent dans la même position que celle qu'occupaient les femmes il y a quelques années.

Il est également possible d'émettre l'hypothèse formulée par Fredette (2001), criminologue et agente de formation aux Centres jeunesse de Montréal¹, selon laquelle si les filles accèdent beaucoup moins aux postes de leader que les garçons, c'est peut-être parce qu'elles délaissent plus rapidement ce milieu que ne le font les garçons, ce qui fait en sorte qu'elles ne demeurent pas assez longtemps pour gravir les échelons qui pourraient éventuellement les mener à des statuts plus élevés. Toutefois, le cas de Marie-Pierre ne permet pas de confirmer cette hypothèse puisque, comme nous l'avons déjà mentionné, elle a accédé à un poste important dans le gang et ce, assez rapidement.

4.2 Deux fonctions distinctes mais parfois conjointes

Bien que les filles ne puissent que rarement accéder à des postes élevés au sein du gang dont elles disent faire partie, elles assument tout de même certaines fonctions qui viennent enrichir le gang et ce, sur divers plans. Nous avons choisi de diviser ces fonctions en deux catégories, soient celles

¹ Communication personnelle

d'acolytes et celles d'objets sexuels, mais nous insistons sur le fait que les filles peuvent très bien jouer les deux types de rôles. Ainsi, les catégories ne sont pas mutuellement exclusives et il semble que les adolescentes puissent, au cours de leur affiliation à la bande, passer de l'une à l'autre, les vivre simultanément ou, encore, demeurer dans la même. Cette distinction des fonctions a déjà été soulevée et même critiquée par divers chercheurs (Campbell, 1984; Joe et Chesney-Lind, 1995; Archer, 1998), mais elle nous est apparue très clairement dans le discours des interviewées, et c'est pour cette raison que nous avons choisi de retenir ces deux types de fonctions pour la construction de ces catégories.

4.2.1 Les filles en tant qu'acolytes

Dans la catégorie de filles en tant qu'acolytes, nous avons inclus les fonctions ressemblant à celles qui peuvent être assumées par les garçons, soit les bagarres et les menaces, ainsi que les autres activités illicites.

4.2.1.1 Les bagarres et les menaces

Environ la moitié de nos interviewées ont confié s'être battues fréquemment et avoir proféré des menaces pendant leur affiliation au gang. Le plus souvent, ces bagarres et ces avertissements impliquent d'autres jeunes filles, bien qu'il puisse arriver à l'occasion que l'adversaire soit un garçon. Cette dernière situation semble toutefois se produire très rarement puisque les lois du milieu interdiraient aux garçons de s'en prendre à des filles, du moins pour les bagarres. Ce règlement, plus ou moins formel, fait en sorte que les filles du gang sont généralement responsables de battre et de menacer les adolescentes qui causent des ennuis à la bande ou qui n'agissent pas comme on le voudrait. Ainsi, ce serait principalement à la demande des membres masculins que les jeunes filles passeraient à l'attaque et tabasseraient ou intimideraient celles qui sont perçues comme une menace :

Il y avait des filles qui faisaient des problèmes alors à la place que ce soit des gars qui battent des filles, ils (les garçons) disaient : « franchement, on peut pas faire ça ». Ils disaient : « peux-tu battre telle personne, peux-tu laisser des menaces sur tel numéro de téléphone? » [...]. Ou quand mes amis venaient me dire : « cette fille-là me fait des problèmes », j'allais parler à la personne et si la personne était pas contente bien là, c'était la bataille. [Eva, 16 ans]

Ce que raconte Eva ne constitue pas un cas isolé puisque d'autres jeunes filles ont rapporté des faits similaires. Par ailleurs, il semble que les menaces et l'intimidation jouent un rôle très important pour

éviter que les membres du gang ne soient envoyés en prison ou qu'ils soient condamnés à toute autre peine. En effet, les interviewées rapportent avoir menacé des jeunes filles afin d'éviter qu'elles ne portent plainte pour des abus qu'elles ont subis alors que leur agresseur faisait partie du gang :

Il est arrivé quelque chose avec une fille de l'école, il faut pas qu'elle ouvre sa gueule, il faut pas qu'il y ait de plaintes d'agression alors il fallait lui crisser une volée. [Marie-Pierre, 24 ans]

Elles disent que les gars les ont volées, que les gars les ont violées. Alors, nous autres ce genre de filles-là qui veulent foutre les beefs aux gars on va les voir, on leur donne deux ou trois coups de poing, coups de pied, on leur dit de fermer leur gueule, que si elles ferment pas leur gueule ça va être pire. Et si elles étaient supposées de porter plainte, des fois elles arrêtent leur plainte et des fois elles la continuent pire, et nous autres on embarque là-dedans. [Cassandre, 17 ans]

Ainsi, certaines filles assument au sein des gangs une fonction liée à leur robustesse et à leurs habiletés physiques. Elles ne seraient pas simplement passives mais pourraient également se montrer agressives et combatives, même si elles le font surtout à la demande des garçons. Nous croyons qu'il est important de noter que lorsqu'elles nous racontent qu'elles battaient ou menaçaient des filles, nos interviewées le font de façon très factuelle, très descriptive, sans vraiment manifester d'émotions. Elles en parlent de manière assez détachée, ce qui laisse supposer qu'elles perçoivent ces activités comme étant normales et convenables dans le cadre d'un gang. Autrement dit, le fait de battre des filles et de les menacer semble faire partie du jeu et être vu par celles qui le font comme une formalité, contrairement à ce qui peut être perçu à première vue par les observateurs extérieurs.

4.2.1.2 Les autres activités illicites

Outre le fait de se battre et de se montrer menaçantes, les jeunes filles qui font partie d'un gang peuvent aussi participer aux activités illicites pratiquées par celui-ci, en tant que complices ou tant qu'actrices principales. Comme nous l'avons déjà vu, certaines filles sont écartées des activités délictueuses commises par les garçons alors que d'autres y participent davantage. Lorsqu'elles se font complices, les filles peuvent surveiller les lieux du crime ou encore détourner l'attention des commis pendant les vols à l'étalage. Elles peuvent également transporter la drogue ou les armes qui seront par la suite utilisées par les garçons parce que leur statut de filles les rend moins suspectes, ce qui fait en sorte qu'elles font peu l'objet d'arrestations et de fouilles de la part des policiers et des agents de sécurité :

J'ai commencé à me tenir dans les clubs, c'est là qu'on faisait des échanges, moi je rentrais souvent les armes. Une fille, ça paraissait vraiment moins pire [...]. Mais dans le fond, comment ça peut être aussi cave que ça, comment une fille ça peut passer. Rentrer des armes au début là, le détecteur de métal ils passaient ça rien qu'aux gars, ils le passaient pas aux filles. La fille avec la jupe longue, qui aurait pensé qu'elle aurait un gun de coller après la cuisse? [Marie-Pierre, 24 ans]

Oui, il vendait de la coke et à un moment donné, il y avait les policiers dans le building, des policiers en civil, et là il me disait de le mettre sur moi, dans ma brassière, dans mes bas. Il sait que les policiers iraient pas là. [Cassandre, 17 ans]

Ces deux extraits montrent que les filles semblent bénéficier d'un traitement particulier de la part des agents répressifs, c'est-à-dire, qu'encore aujourd'hui, elles sont beaucoup moins soupçonnées que les garçons, ce qui fait d'elles des alliées idéales pour camoufler des objets ou des substances interdites. Brown (1977) avait également soulevé, il y a plus de vingt ans, que les filles sont moins sujettes aux interceptions et à aux fouilles effectuées par les policiers. Nos résultats nous amènent d'ailleurs à émettre l'hypothèse selon laquelle les modes de prise en charge des filles sont, encore aujourd'hui, plutôt « paternalistes » puisque malgré le fait que certaines interviewées aient commis divers délits, aucune d'entre elles n'est placée en vertu de la *Loi sur les jeunes contrevenants* (LJC). Cet état de fait ferait donc d'elles des complices idéales.

Les adolescentes affiliées à un gang peuvent par ailleurs être plus que des complices, elles peuvent également jouer un rôle plus actif dans la commission des délits. En effet, certaines d'entre elles avouent commettre elles-mêmes certains délits et même être impliquées dans une criminalité plus sérieuse, bien que généralement planifiée et dirigée par les membres masculins de la bande. Parmi ces délits, se trouvent le taxage, le vol, la fraude par cartes de crédit et de débit, ainsi que le trafic de drogue et les voies de faits graves, comme l'expliquent Eva, Véronique et Cassandre :

C'est pour ça que je te dis que j'étais habituée, je pouvais voler quasiment n'importe quoi. Je pouvais voler des vêtements, je pouvais voler de la bouffe, de la bière, ça c'était une chose courante de voler de la bière. Taxer du monde aussi, c'était facile. La seule chose qui me restait à apprendre, c'était les vols d'autos. [Eva, 16 ans]

J'avais des cartes de crédit volées, tu voles une carte de crédit à quelqu'un et tu prends son numéro. C'est pas des cartes à NIP mais c'est juste ta signature, tu

imites la signature qui a sur la carte. Tu changes l'âge sur la carte. [Véronique, 16 ans]

J'ai commencé à danser et mon chum avec qui j'étais, il vendait de la coke et lui aussi était dans une gang. Des fois quand je partais en-dehors travailler, j'en amenais avec moi, pour en donner aux filles dans les bars parce qu'il y a beaucoup de filles qui en prennent [...]. Et quand lui était pas là, j'en vendais à ses clients qui venaient. Parce que des clients de coke, ça vient à n'importe quelle heure. Alors là, j'étais pognée pour en vendre mais moi je trouvais ça rough [...]. J'en ai fait beaucoup de délits et je suis sûre et certaine que si ça avait été reconnu par la loi, les travaux communautaires j'en aurais et j'en aurais encore eus et maintenant, je serais pas sur la *Loi sur la protection de la jeunesse* mais sur la LJC, ça c'est sûr et certain. J'ai fait des vols, séquestration, j'ai fait voies de faits, des genres de délits comme ça. [Cassandre, 17 ans]

Nous réalisons, par ces propos, que certaines filles sont prêtes à commettre elles-mêmes des délits pour le bénéfice du gang et pour les avantages qu'elles peuvent en retirer. Aussi, il faut éviter de croire que ces adolescentes sont de simples victimes qui se voient dans l'obligation d'obéir aux membres masculins sans obtenir d'avantages en retour. Il ne faut pas sous-estimer leur capacité à se montrer agressives, voire violentes. Toutefois, il est important de ne pas perdre de vue le fait que les activités délinquantes demeurent ordinairement planifiées, dirigées et gérées par les garçons et que ce sont eux qui bénéficient, en premier lieu, des gains financiers que rapportent les délits commis par les filles. Seule une interviewée, au cours de son affiliation à un gang, a obtenu les mêmes avantages financiers tirés des activités illicites parce qu'elle faisait partie de la bande au même titre que les membres masculins. Ce cas semble cependant représenter une exception puisque, de leur propres aveux, les autres filles commettent leurs délits à la demande du gang, même si elles peuvent obtenir en retour une partie des profits.

4.2.2 Les filles en tant qu'objets sexuels

Dans cette catégorie, se retrouvent les fonctions assumées par les filles parce qu'elles sont des filles, c'est-à-dire celles directement liées à la sexualité de celles-ci. Nos interviewées se sont montrées très volubiles sur ce thème. Elles l'ont toutes abordé, parlant néanmoins souvent davantage des autres filles que d'elles-mêmes. Ce faisant, elles nous ont paru très au courant de ce qui est vécu par les jeunes filles qui assument, au sein du gang, des fonctions sexuelles. Par fonctions sexuelles, nous entendons non seulement la danse nue, la prostitution et l'escorte, mais également le fait d'avoir des relations sexuelles sur demande avec les membres masculins ou d'être violées par ces derniers,

notamment lors de ce que les interviewées nomment gang-bangs (viols collectifs commis par des membres de gang). De telles activités semblent, selon les adolescentes interrogées, être pratiquées par bon nombre de gangs de rue.

Cinq des jeunes filles que nous avons interrogées nous ont confié avoir servi d'objets sexuels, ayant subi des abus sexuels ou encore des viols par les membres d'un gang auquel elles étaient affiliées ou auquel elles allaient s'affilier. C'est notamment le cas de Helen et de Laurie :

Des fois, il me forçait à faire des affaires que je voulais pas faire, comme avec moi et d'autres gars ou moi et d'autres filles. J'avais beau dire non, c'était : « tu le fais et ça finit là, tu restes chez nous ». [Laurie, 15 ans]

Eux autres, ils disaient : « cette fille-là elle est intéressée à être avec nous » et ils m'ont tout fait, ils m'ont violée et moi, j'étais traumatisée mais moi, je me tenais encore avec eux parce que j'avais nulle part d'autre à partir [...]. Des fois, je sais même pas si ça m'est arrivé plusieurs fois, je sais que ça m'est arrivé deux fois mais il y a d'autres fois que je me rappelle pas et peut-être que ça m'est arrivé dans un autre endroit quand j'étais perdue, tellement qu'ils m'avaient donné de la bière, je vomissais. [Helen, 16 ans]

Outre les viols et les agressions, les adolescentes peuvent aussi faire l'objet d'un certain trafic qui a lieu entre les membres du gang, c'est-à-dire que ceux-ci s'échangent les faveurs sexuelles des filles qui doivent alors avoir des relations sexuelles sur commande avec un ou plusieurs garçons :

C'était réseau d'escortes mais plus entre eux autres tu sais, du monde qu'ils connaissaient. C'était pas des gros dealers de femmes, c'était plutôt gang-bangs, initiation de filles, c'était plus rentable pour eux autres. Les filles entre eux autres, c'était plus... Elles restaient dans leur secteur, dans leur gang, ça se passait les filles. [Marie-Pierre, 24 ans]

Et c'était ça : « lui, c'est mon meilleur ami et là ce soir ça lui tente alors va donc dans la chambre avec ». Moi, j'ai jamais été... Je suis une fille bien gênée sur ce point-là, j'ai même de la misère à me déshabiller toute nue devant mon propre chum. C'était vraiment là : « tu y vas » et là je disais non et c'était : « tu veux-tu y aller ou tu veux une claque sur la gueule? ». [Laurie, 15 ans].

Les agressions et les activités à connotation sexuelle que nous venons de décrire se font à l'intérieur du gang et n'impliquent pas d'acteurs extérieurs à celui-ci. Les membres qui s'adonnent à ce type de

pratiques n'en retirent pas de profits monétaires et les raisons pour lesquelles ils le font ne sauraient être analysées dans le cadre de cette recherche. Nous nous contenterons d'émettre l'hypothèse voulant que ce type de fonction permet peut-être aux garçons de se « prouver » vis-à-vis de leurs pairs? Les données que nous avons recueillies ne nous permettent toutefois pas de confirmer ou d'infirmer celle-ci.

Les propos tenus par nos interviewées nous apprennent que les gangs de rue impliquent également les filles dans un commerce plus lucratif visant vraisemblablement les gains financiers. En effet, la danse nue, ainsi que les réseaux d'escortes et de prostitution semblent occuper une place importante dans les activités de certaines bandes de rue, qui vont y chercher des profits monétaires.

La façon d'amener les jeunes filles vers ce type d'occupation peut varier, allant de la coercition au consentement libre et volontaire, en passant par la persuasion. Certaines adolescentes choisissent même de se joindre à un gang dans le but de danser nue ou de se prostituer parce qu'elles estiment qu'elles y recevront une forme de protection des membres du gang :

C'est admettons qu'elles vont avoir un pimp puis elles vont être protégées grâce à ce gars-là. Donc, eux autres, pour arriver au même chemin que j'ai voulu prendre, être populaire, elles veulent avoir de l'argent, être bien habillées alors elles vont commencer à danser, elles vont commencer à faire de l'escorte [...]. Puis, elles savent qu'en même temps, en ayant un pimp, contrairement aux personnes qui dansent pour elles-mêmes, bien elles vont être protégées. Elles savent que si elles ont des problèmes, il va toujours y avoir des personnes derrière elles pour les protéger. [Eva, 16 ans]

Cet extrait nous apprend que pour certaines filles, le gang constitue un moyen de se protéger d'un milieu parfois violent. Elles auraient dansé ou fait de la prostitution de toute façon, qu'elles aient rencontré un gang ou non, et celui-ci n'a pas influencé leur choix de pratiquer un tel métier. La prostitution ou la danse nue semble donc, selon les propos d'Eva, être venue avant la rencontre d'un gang. Toutefois, pour d'autres adolescentes, c'est suite à la rencontre d'un gang que l'idée de se diriger vers ce type d'activités fait son chemin. Parmi les jeunes filles que nous avons interrogées, deux confient avoir pratiqué les métiers du sexe au profit d'un gang, de manière plus ou moins intentionnelle. Dans le cas de Cassandra, l'idée de devenir danseuse nue lui a été vendue par les membres masculins du gang dont elle faisait partie, qui l'ont convaincue qu'elle pourrait faire

beaucoup d'argent. Elle a donc dansé dans divers bars jusqu'à ce qu'elle se retrouve placée en centre de réadaptation. Clara, quant à elle, s'est prostituée au profit d'un gang, alors qu'elle était en fugue du centre de réadaptation où elle était placée. Le premier soir de cette fugue, elle a rencontré des membres de ce gang qui l'ont hébergée pour la nuit. Le lendemain, elle a appris qu'elle devrait se prostituer pour eux afin de rapporter de l'argent, alors qu'elle, elle leur offrait de devenir danseuse nue:

Moi, j'avais dit que je voulais danser mais ce qu'il m'a proposé c'est pas de danser, c'est de faire de la prostitution parce que pour le temps que je restais à Montréal, ça valait mieux de faire de la prostitution, j'allais moins me faire pogner et rendue à Toronto, j'aurais dansé [...]. C'est juste pour avoir de l'argent. Moi je me disais dans ma tête : « je me cache jusqu'à dix-huit ans, il faut bien que je commence à avoir de l'argent ». [Clara, 15 ans]

Clara a donc fait de la prostitution pendant une semaine, jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par les policiers. Plusieurs adolescentes affirment avoir dansé nue ou s'être prostituée pour avoir de l'argent. Toutefois, il semble que les jeunes filles qui pratiquent de tels métiers au profit d'un gang ne voient pratiquement pas la couleur de l'argent. Elles sont logées, nourries et vêtues, mais le reste des profits va directement dans les poches des dirigeants de la bande :

Moi, l'argent que je faisais, je l'ai jamais eu. Mais j'avais du linge, j'avais un endroit où coucher, je pouvais aller dans les partys. [Clara, 15 ans]

Parce que le gars est assis là et c'est la fille qui fait toute la job. Lui, il reçoit juste l'argent dans sa poche. Quand il reçoit l'argent dans sa poche, il s'en fout de la femme. [Yanie, 14 ans]

Comme l'ont démontré Hamel et coll. (1998), nos interviewées rapportent qu'outre les filles qui choisissent ou qui acceptent de danser et de se prostituer pour le gang, il y a également des adolescentes qui se voient dans l'obligation de pratiquer de telles activités, sous prétexte qu'elles ont bénéficié des largesses du gang et qu'elles ont maintenant une dette envers celui-ci. Dans le cas d'un refus, elles sont alors battues ou menacées de l'être:

Si elle veut pas faire de la prostitution, elle va se faire battre par d'autres filles ou par lui (l'amoureux du gang). Alors, la fille, elle a tellement peur qu'elle va aller vendre son corps pour lui, pour qu'elle lui remette le soixante piastres. Mais quand elle lui a remis le soixante piastres, elle veut lâcher : « je te l'ai remis ton soixante piastres alors je peux arrêter ». Il va dire : « non, tu continues ». [Yanie, 14 ans]

Avec eux autres, ils donnent de la drogue, ils t'embarquent dans une drogue forte que tu vas continuer à prendre, et tu vas être accroc là-dessus. Là, tu vas vouloir leur en demander, ils vont être fins, ils vont tout te donner. Eux autres, ils donnent tout mais après ils disent : « paye ». Là, tu as un choix, faire de la prostitution. Là, tu fais de la prostitution [...]. C'est juste une question de peur parce que si c'était pas de la peur, je suis sûre qu'elles retourneraient pas. [Nancy, 15 ans]

Ces extraits nous apprennent que le choix de danser ou de se prostituer n'en est pas toujours un qui soit fait de façon libre et volontaire. Certaines adolescentes se voient contraintes de le faire afin de rembourser au gang ce qu'il leur a donné dans un premier temps. C'est alors la peur qui les amène à s'engager dans de telles activités. Toutefois, contrairement à ces jeunes filles qui sont conscientes de ce qui leur arrive, il y aurait des situations où la prostitution serait pratiquée à l'insu des principales intéressées, qui peuvent plus ou moins consentir à avoir des relations sexuelles, sans toutefois être au courant que les membres du gang reçoivent de l'argent lorsqu'elles le font :

Il faisait fumer des filles et après, il amenait ses amis et ses amis passaient dessus et après, il récoltait l'argent. [Sarah, 14 ans]

Ils vont demander à une fille d'amener une amie ou des amies. Là, il va aller dans la chambre en lui disant qu'il a des affaires à lui montrer ou il va parler de quelque chose qu'il sait que la fille va être intéressée. Là, il va dans la chambre avec la fille et il couche avec et là, il y en a un autre qui va rentrer. Là, il trouve une raison pour sortir et un autre va rentrer. Et des fois quand ça va plus loin, il y a d'autres personnes qui vont rentrer genre que tu connais pas, des vieux. Alors là, le gars est payé mais la fille le sait pas. C'est comme si elle était en train de se prostituer mais elle le sait pas. Ils font ça souvent avec les filles. [Marjorie, 16 ans]

Ainsi, l'industrie du sexe paraît être assez importante au sein de certains gangs de rue. Les filles qui la font fonctionner peuvent le faire de façon libre et volontaire mais elles peuvent également y être forcées ou le faire sans même le savoir. Peut-on alors parler d'exploitation des adolescentes par les gangs? Selon Clara, qui s'est prostituée pour une bande, il semble que oui :

Il profitait de moi parce que j'étais en fugue, j'étais tout le temps gelée, j'avais besoin d'argent alors, dans le fond, il profitait de moi. C'est là que je m'en rends compte que je suis mieux en centre de réadaptation que dans la rue. [Clara, 15 ans]

Nous ne pouvons nier le fait que certains groupes organisés utilisent les adolescentes afin de tirer profit de leur corps. Mentionnons tout de même que ce ne sont pas tous les gangs de rue qui agissent de cette façon puisque certains d'entre eux n'exploitent pas ce créneau d'activités. Toutefois, étant donné les conséquences que peuvent avoir de telles expériences sur la vie des jeunes filles qui les vivent, cet aspect revêt une importance particulière et ne doit pas être négligé, d'autant plus que la majorité des jeunes filles qui sont exploitées sexuellement sont mineures.

Cette section concernant les fonctions assumées par les jeunes filles affiliées à un gang montre que leur contribution à la survie du gang est loin d'être négligeable. Elles s'impliquent dans des bagarres pour défendre la bande, menacent les autres filles afin d'éviter les dénonciations et les poursuites judiciaires impliquant des membres de leur gang et rapportent des sommes importantes d'argent en commettant des délits, mais surtout en exerçant des métiers liés à leur sexualité. Les diverses tâches que les filles doivent accomplir permettent au gang de conserver ses acquis et de demeurer fort et puissant. Il semble ainsi que les fonctions attribuées aux filles revêtent une importance beaucoup plus grande que ce à quoi nous pouvions nous attendre, étant donné la place secondaire qu'elles y occupent. Ces dernières joueraient donc un rôle important dans le maintien et la survie du gang.

4.3 L'importance de faire ses preuves

Lorsqu'elles en viennent à rejoindre un gang, les filles doivent démontrer aux autres membres qu'elles sont dignes de confiance et qu'elles sont prêtes à agir pour le bien du groupe. Même si l'initiation des filles semble plus ou moins pratiquée, comme nous l'avons déjà vu, celles-ci doivent tout de même faire leurs preuves en posant des gestes qui montrent qu'elles méritent de fréquenter le gang et qu'elles ont l'intention de travailler pour que le gang demeure actif et puissant :

Mettons que tu viens d'embarquer dans une gang et ils le savent tous, c'est sûr qu'ils vont être un peu méfiants envers toi et ils vont pas te demander : « va faire une banque ». C'est sûr qu'ils vont commencer par des petites choses mais pas une gomme! Comme mettons « taxe lui » pour voir si tu es pas trop... gênée.
[Véronique, 16 ans]

Par ailleurs, l'importance de faire ses preuves ne se limite pas à la période d'affiliation. Il semble en effet qu'une fois qu'elles fréquentent le gang de façon plus assidue, ou plus officielle, les filles aient encore des choses à prouver. Elles font donc constamment l'objet de divers tests et épreuves où elles

doivent démontrer qu'elles sont toujours dignes de confiance et qu'elles font partie des meilleures dans leur domaine, comme l'explique Eva:

Alors, il fallait que je prouve que j'étais forte, que j'étais capable de me défendre, qu'il y avait personne qui était capable de me battre. C'était toujours leur prouver, leur prouver... Leur prouver que j'étais capable de battre n'importe qui, leur prouver que je m'habille bien, leur prouver que je suis capable de faire plein d'affaires, que je suis la meilleure. Tu veux toujours te surpasser, faire plus de mauvais coups sans te faire prendre, plus, plus, plus, plus. [Eva, 16 ans].

Véronique abonde dans le même sens et raconte que son amoureux, membre du gang qu'elle fréquente, a tenté de la tester et lui a tendu des pièges, afin de s'assurer qu'elle ne révélerait pas les secrets de la bande :

Bien au début, ils te testent sur n'importe quoi [...]. Tu te fais tout le temps checker. Mettons un gars vient te cruiser, là tu penses qu'il te cruise mais dans le fond il te cruise juste pour t'écouter parler, des affaires de même. Mais moi, je parlais pas beaucoup parce que j'avais pas de sorties tout le temps. Et après ça mon chum, il me l'a dit, il m'a dit : « c'est vrai que j'ai envoyé des gars te cruiser, pour voir si tu allais parler ». Je l'ai pas fait. [Véronique, 16 ans]

Les membres du gang veulent donc s'assurer que les filles qui s'associent à eux sont fiables et/ou fidèles, et qu'elles sont capables de taire ce qui leur est confié ou ce qu'elles ont vu. Ainsi, dans certaines bandes, les filles doivent montrer leur fidélité et leurs capacités non pas en étant initiées, mais en posant des gestes concrets ou en faisant l'objet de tests « surprise ». De plus, elles doivent faire leurs preuves tout au long de leur affiliation au gang et non seulement au début, comme si la confiance n'était jamais véritablement gagnée. Selon les propos d'Eva, cette situation est due au fait que les membres masculins font beaucoup moins confiance aux filles :

Je peux jamais dire qu'ils vont me faire confiance à 100% parce que, pour eux, je suis une fille et tu ne peux pas lui faire confiance. Ils ont toujours peur que tu sortes avec un autre gars. Dès que tu laisses ton chum, tu peux facilement aller n'importe où et tout raconter. Pour eux autres, ils font confiance juste aux gars. [Eva, 16 ans]

Ainsi, les filles doivent constamment prouver que l'on peut se fier à elles et qu'elles méritent leur place dans le gang.

4.4 L'isolement, le contrôle et la violence exercés par les membres masculins

L'isolement, le contrôle et la violence exercés par les membres masculins sont autant de thèmes ressortis de façon très importante lors des entretiens, étant abordés par toutes les interviewées, de façon généralement très explicite et spontanée. Il est étonnant de constater à quel point les membres masculins exercent un contrôle et une violence importante envers les filles du gang, tout en visant à les isoler de leur entourage et, par le fait même, des influences extérieures à la bande.

Le contrôle semble s'exercer de deux façons distinctes : par l'amoureux qui fait partie du gang, ainsi que par l'ensemble des membres de celui-ci. Selon les propos des adolescentes que nous avons rencontrées, les amoureux que fréquentent les adolescentes affiliées à un gang se montrent très souvent jaloux et possessifs, contrôlant la vie de leur copine d'une façon excessive :

Je voulais pas que Moody apprenne que je parle avec un gars parce que sinon, le gars aurait passé au cash. Il était jaloux ce gars-là, c'était fou. N'importe qui me regardait sur la rue et il capotait [...]. Et je rencontrais du monde et c'était fou, je leur disais : « appelle-moi pas parce que Moody, il est jaloux, mon chum est jaloux ». [Sarah, 14 ans]

Il est jaloux [mon chum], possessif au bout et c'est grave. Moi, j'aime ça aller chez mes amis, et c'est ses amis à lui aussi mais il aime pas ça. C'est : « va travailler, rentre à la maison, fais ci, fais ça ». Et à un moment donné, on était en appartement ensemble et là j'étais contrôlée plus que tout au monde. C'était un contrôle que j'ai jamais eu de ma vie, c'était pire qu'en centre de réadaptation. J'étais tellement contrôlée et chronométrée, minute par minute. [Cassandra, 17 ans]

Nous constatons que la jalousie des garçons, et sans doute aussi leur manque de confiance à l'endroit des filles, les amènent à exercer un contrôle important sur les faits et gestes de leurs amoureuses. Afin d'y parvenir, certains moyens technologiques sont utilisés, notamment le tété-avertisseur et le téléphone cellulaire. Ces appareils permettent en effet à l'amoureux de joindre sa compagne à tout moment et, ainsi, de savoir ce qu'elle fait et où elle se trouve. Toutefois, ces types de contrôle semblent parfois ne pas suffire et c'est alors que la violence s'élève et que l'on en vient aux coups, comme le raconte Laurie:

Je pouvais quasiment pas sortir de chez eux parce que sinon je mangeais une volée ou des affaires de même, et c'était vraiment rendu fou. [Laurie, 15 ans]

Ainsi, les filles affiliées à un gang peuvent à l'occasion être frappées et battues par leur amoureux, qui désire exercer un contrôle sur leur vie par souci d'exclusivité. Par ailleurs, cette jalousie n'explique pas à elle seule la violence physique et psychologique faite aux jeunes filles. La volonté de voir celles-ci obéissantes semble également présente chez le conjoint :

Dès que tu fais partie de l'organisation de filles et que ton chum fait partie de la gang, c'est sûr que tu vas te faire dominer pas par pas, chaque pas que tu fais. Tu dois le respecter à tout mot que tu dis, tu dois pas manquer de respect envers lui en disant un mot, tout le temps surveiller comment tu fais ta face, si tu regardes croche, tu dois surveiller chaque mot [...]. Il y en a beaucoup qui se font battre parce qu'elles refusent un ordre ou parce qu'elles veulent pas faire quelque chose que le gars veut. [Yanie, 14 ans]

Les propos tenus par nos interviewées montrent à quel point les notions de jalousie, de possessivité, de contrôle et d'obéissance occupent une place importante dans les relations amoureuses qui se déroulent dans le cadre d'un gang. Par ailleurs, la violence et le contrôle exercés par les garçons sur les filles ne semblent pas uniquement se produire au sein des bandes de rue puisqu'on entend de plus en plus parler de violence dans les relations amoureuses chez les couples adolescents. D'ailleurs, les notions de jalousie, de possessivité et de contrôle sont aussi des thèmes qui ressortent abondamment des études portant sur la violence conjugale (MacLeod, 1987). Il est donc difficile de relier ce phénomène aux gangs de façon exclusive et il faut plutôt le considérer comme un problème lié aux jeunes, et non spécifiquement aux bandes de rue, lorsqu'il s'agit de violence exercée par « l'amoureux ». Toutefois, les amoureux ne sont pas les seuls membres du gang à exercer une forme de contrôle et de surveillance sur les jeunes filles qui en font partie. En effet, les autres garçons peuvent se montrer tout aussi dominants afin de s'assurer que les adolescentes demeurent soumises, obéissantes, dignes de confiance et qu'elles ne fréquentent pas de bandes adverses. Ils se mettent donc à les suivre, à les épier et à gérer leur vie afin qu'elles se plient à leurs désirs, qu'elles demeurent affiliées à leur gang et qu'elles continuent de contribuer aux profits de celui-ci :

Ils surveillent tout le temps, ils sont tout le temps là, ils sont partout. Je vais être à quelque part, ils vont être là. Il y en a tout le temps un quelque part, tout le temps. Ils sont partout et ils sont nul part en même temps. Ils sont incognitos, ils peuvent tout savoir sur moi. Je peux avoir été dans une fête et le lendemain, ils vont m'appeler, ils vont avoir su. J'ai intérêt à pas faire de niaiseries, c'est ça qu'ils me

disent [...]. Il faut que je fasse attention à ce que je dis, à ce que je fais. C'est ça qu'ils veulent dire par là, j'ai intérêt à pas faire de niaiseries. Il faut que je leur prouve ma fidélité. [Eva, 16 ans]

N'importe quoi que je fais, ces gars-là ils savent tout. N'importe où je vais, ils le savent [...]. N'importe quoi que je fais, je sais qu'ils savent. À un moment donné, j'avais tellement peur de parler avec du monde. Le monde venait me parler et je disais : « parle-moi pas ». Je savais que si je parlais avec la personne, les gars allaient venir sur moi « tu as fais ci, tu as fait ça avec telle personne ». [Cassandre, 17 ans]

L'omniprésence du gang que perçoivent les adolescentes contribue à mettre celles-ci sur leurs gardes, en leur laissant savoir qu'elles n'ont qu'à bien se tenir. De fait, lorsque ce type de moyens ne fonctionnent pas et que les filles « trahissent » le gang ou qu'elles agissent de façon contraire à ce qui est attendu d'elles, elles peuvent s'attendre à être battues et frappées par les autres membres du gang. C'est ce qu'a vécu Cassandre lorsqu'elle a eu un amoureux faisant partie d'une bande ennemie :

Je me suis fait battre parce que j'ai sorti avec un gars de gang adverse [...]. Ça s'accepte pas parce qu'ils disent que je peux les trahir, donner leur adresse et leur numéro de téléphone aux autres gars alors ils ont pas accepté et ils m'ont frappée pour ça. Et j'ai continué à sortir avec le gars pareil, je suis sortie avec deux mois mais j'ai eu deux mois de calvaire dans ma vie, ils me laissaient pas vivre. Dès qu'ils me voyaient dans la rue, c'était : « qu'est-ce que tu fais? », ils allaient me frapper, ils allaient me voler des choses. Alors, j'ai été obligée de le quitter pour ça. [Cassandre, 17 ans]

Nous constatons, face à ces témoignages, que le contrôle n'est pas seulement exercé par l'amoureux que les filles fréquentent mais également par le gang lui-même. Il vise essentiellement à rendre les filles obéissantes et à s'assurer que leurs faits et gestes sont toujours posés pour le bien du groupe. La surveillance et les menaces permettent aux membres d'exercer leur pouvoir et d'être certains que les adolescentes se montrent loyales et soumises, et qu'elles ne les trahiront pas en mettant les gangs adverses au courant de leurs activités. Harris (1988) abonde dans le même sens, en faisant ressortir le fait que le gang a tendance à régir les agissements des jeunes filles qui en font partie.

Nous avons également mentionné que les gangs de rue cherchent à isoler les jeunes filles des influences extérieures, sans doute pour exercer un meilleur contrôle sur elles. Les membres du gang

s'arrangent ainsi pour qu'elles coupent les ponts avec leur famille et avec les amis qu'elles avaient avant de se joindre à la bande :

J'avais pas le droit de parler quasiment à personne d'autre, c'était juste eux autres et c'était avec eux autres, personne d'autre [...]. Chaque fois que ma mère appelait, il (l'amoureux) donnait toujours un prétexte pour pas qu'elle me parle. « Elle est dans la douche, elle est partie chercher du pain », mais dans le fond, j'étais là. Et j'étais là : « de qui tu parles? » quand il raccrochait, et il disait : « c'est une de mes amies qui a appelé pour parler à son chum et je lui ai dit qu'il était pas là ». [Laurie, 15 ans]

Souvent ces gars-là, ils veulent pas que leurs filles parlent avec des filles, ses amies ou d'autres gars parce qu'il y a d'autres gars qui pourraient essayer de la prendre. Souvent c'est comme ça. À part les gars que le gars connaît, genre ses amis qu'eux autres aussi vont coucher avec. [Marjorie, 16 ans]

Lorsque les filles se retrouvent isolées du monde extérieur, celles qui désirent avoir un amoureux doivent nécessairement en avoir un qui fait partie du gang. Les relations amoureuses se passent donc, dans bien des cas, au sein du groupe, même s'il y a parfois changement de partenaire :

Tu es une fille, une fille de la gang, tu restes dans la gang et tu t'en vas pas ailleurs. C'est dans leur mentalité. « Tu sors plus avec lui, il va falloir que tu sortes avec un de nous autres » [...]. Tu peux pas choisir en-dehors de la gang. [Marie-Pierre, 24 ans]

Ajoutons que le gang utilise également des techniques assez drastiques afin d'isoler complètement les jeunes filles. En effet, certaines de nos interviewées ont raconté qu'elles pouvaient être envoyées dans des villes où elles ne connaissent personne, afin d'y faire de la prostitution et rapporter de l'argent, comme en témoigne ici Marjorie :

Ils les amènent à quelque part d'autre et après, elles savent pas comment s'en retourner, elles connaissent personne là-bas [...]. Elles parlent pas anglais. Dès qu'ils se déplacent avec la fille à un endroit qu'elle ne connaît pas, c'est la meilleure solution pour eux autres parce que la fille peut pas retourner, elle peut rien faire, elle connaît pas ça. Il y en a qui font ça très souvent. Et quand la fille commence à se débrouiller toute seule, ils aiment pas ça [...]. Quand ils sont ici et que la fille est capable de se débrouiller, ils vont partir à quelque part d'autre avec elle, où elle connaît personne. [Marjorie, 16 ans]

Ainsi, les jeunes filles se voient parfois dans l'obligation de ne fréquenter que les membres du gang et se voient couper des autres relations qu'elles avaient avec ceux ne faisant pas partie de ce dernier. Cependant, il arrive également qu'elles décident par elles-mêmes de ne fréquenter que les membres du gang, sans se sentir obligées de le faire. C'est un choix qu'elles font ou plutôt une voie qu'elles prennent sans se poser de questions puisque cela se fait naturellement:

Je les fréquentais plus. J'étais tout le temps avec la gang, tout le temps, tout le temps. À un moment donné, ça devient une routine, ça se fait tout seul, le déclic se fait tout seul. [Marie-Pierre, 24 ans]

Seulement deux des interviewées ont indiqué que, pendant leur affiliation au gang, elles continuaient de fréquenter des amis extérieurs à celui-ci. Les autres ont graduellement cessé de les contacter et de les voir, ce qui, selon nous, a comme conséquence de les rendre dépendantes du gang puisque les membres de la bande sont les seuls amis qu'il leur reste. Lorsqu'elles désirent quitter le gang, elles ont davantage de difficulté à le faire puisqu'elles se retrouvent seules. Nous discuterons d'ailleurs plus loin de l'importance des amis extérieurs au gang lors du processus de désaffiliation. En attendant, mentionnons tout de même que cet isolement permet à la bande d'exercer un meilleur contrôle sur les jeunes filles étant donné qu'elles ne subissent aucune influence extérieure. Violence, contrôle et isolement sont des réalités qui semblent aller de pair au sein de certains gangs.

4.5 Le gang de filles

Depuis quelques années, on entend vaguement parler d'un nouveau phénomène, soit celui des gangs de filles. À Montréal, l'existence d'un gang entièrement féminin spécialisé dans le vol, soit le gang des *Voleuses professionnelles*, a déjà été démontrée, bien que cette bande soit aujourd'hui démantelée. Peu des interviewées ont abordé ce thème, mais les deux adolescentes qui ont fait état de leur expérience en regard des bandes de filles ont fait référence à ce que Miller (1983) et Joe Laidler et Hunt (1997) nomment les gangs auxiliaires, c'est-à-dire des gangs formés des amies de cœur ou des sœurs des membres du gang masculin et affiliés à celui-ci. Les garçons seraient donc, en fin de ligne, ceux qui mettent sur pied, qui dirigent et qui sont placés à la tête de ces bandes :

Ils ont formé une organisation de filles de gang, qu'eux autres ils utilisaient quand ils voulaient aller battre d'autres filles, ou de faire travailler d'autres filles, de recruter d'autres filles pour faire de la prostitution ou vendre de la drogue, des choses comme ça [...]. C'est la fille qui mène mais le gars donne l'ordre à la fille,

pour qu'elle donne l'ordre aux autres filles qui vont faire des délits et ce qu'on a besoin de faire [...]. Ça a commencé par leurs blondes, c'était leurs vraies blondes qui étaient là. C'est eux autres qui dominent ça. Mais la plupart des organisations de gangs, c'est leurs blondes qui sont là ou c'est leurs sœurs, c'est quelqu'un de la famille qui fait ça. C'est jamais une fille de l'extérieur. [Yanie, 14 ans]

Ainsi, le gang de filles dont parle Yanie demeure très dépendant du gang masculin auquel il est affilié. Puisqu'il est, à la demande des membres masculins, formé des sœurs et des amoureuses de ceux-ci, sa survie dépend directement des garçons et ce sont ces derniers qui prennent les décisions et qui commandent les opérations. Nous parlons donc de gangs de filles, mais ceux-ci demeurent en majeure partie gérés par les garçons.

Une autre interviewée parle d'un gang de filles, que nous pouvons également qualifier de gang auxiliaire mais dont l'autonomie serait beaucoup plus grande. En fait, au moment de l'entrevue, ce gang n'était pas encore véritablement formé mais les préparatifs allaient bon train et les idées étaient bien en place. Ce sont les garçons du gang fréquenté par Cassandra qui ont eu l'idée de démarrer un gang de filles, lorsqu'ils ont réalisé que le pouvoir de leur bande avait diminué, suite à des meurtres et à des attentats sérieux dont ils ont été victimes. Cassandra a donc été chargée de former un gang de filles, affilié au gang de garçons, mais dont le mandat aurait été de pratiquer les mêmes activités que celui-ci : vente de drogue, taxage, danse nue ou encore attaques de bandes rivales. Cassandra avait d'ailleurs déjà commencé à recruter des jeunes filles intéressées à faire partie de ce gang au moment où nous la rencontrons :

On a commencé à recruter des filles qu'on savait qu'elles étaient folles dans la tête et qu'elles auraient jamais peur d'arriver dans tel secteur, elle shoot. On savait que la fille va jamais nous trahir, ce qui se passe entre nous c'est entre nous, elle va pas arriver devant un policier et dire : « j'ai fait ci, j'ai fait ça », elle va pas commencer à parler. Elle est prête à faire du temps pour son amie. On cherchait des filles comme ça, et c'est pas facile à trouver. [Cassandra, 17 ans]

Le but poursuivi par ce gang de filles aurait en fait servi les garçons, puisqu'il devait viser à donner le temps à ceux-ci de reprendre le contrôle de leur territoire et de renforcer leur pouvoir. Les filles auraient ainsi été jusqu'au meurtre de membres ennemis, afin d'affaiblir les bandes adverses. Selon Cassandra, les filles courent beaucoup moins de risques d'être soupçonnées pour de tels crimes, ce qui leur permet plus facilement de passer à l'acte sans se faire prendre :

Parce que tu sais, quand on arrive dans leur quartier et qu'on tue quelqu'un, ils vont jamais dire que c'est des filles, ils vont dire que c'est des gars. On aurait pu en tuer au moins cinq ou six et personne n'aurait jamais su que c'était nous autres. Ils auraient pu dire que c'était les motards, que c'est ci, c'est ça mais les gars dans notre quartier, ils auraient arrêté de tomber. Ils auraient eu le temps de se préparer et de reprendre le contrôle de leurs affaires, alors c'est ça qu'on voulait plus faire.
[Cassandre, 17 ans]

Le témoignage de Cassandre montre que certaines filles sont prêtes à former leurs propres gangs et à gérer leurs propres secteurs d'activités, qui peuvent être les mêmes que ceux des garçons. Toutefois, cette bande féminine dont elle parle reste liée au gang de garçons et n'est pas totalement indépendante et autonome, c'est pourquoi il nous paraît plus juste, encore ici, de parler plutôt de gang auxiliaire.

En somme, les gangs de filles qui se forment semblent demeurer liées aux bandes formées par les garçons et être plus ou moins dépendantes de celles-ci. Nous ne pouvons donc affirmer, comme Archer (1998) l'a fait, que les bandes de filles ne se définissent pas en fonction des garçons. Elles semblent plutôt exister comme des annexes aux gangs masculins, quoiqu'elles tiennent tout de même leurs propres réunions et qu'elles peuvent se voir confier des responsabilités assez importantes. Toutefois, il reste que les obligations qu'elles ont et les possibilités qui leur sont offertes sont encore dictées et contrôlées par des garçons. Notons par ailleurs que selon Fredette (2001), plusieurs gangs de rue, qu'ils soient masculins ou mixtes, dépendent également d'autres gangs, qui dictent leurs comportements et qui imposent leurs règles². Les gangs de filles ne feraient donc pas exception à cette règle, et relèveraient de gangs plus hauts placés, dirigés par des garçons ou des hommes. Un changement est-il à prévoir? Verrons-nous des gangs féminins entièrement autonomes, ou dépendants d'autres gangs de filles? Nous ne pouvons en être assurées mais on peut croire qu'avec les années, les jeunes filles prendront davantage leur place et seront en mesure de former des gangs féminins indépendants, elles qui contribuent déjà à la survie des gangs.

4.6 Le gang : élément central de la vie des jeunes filles impliquées

Il ressort du discours des interviewées que, pendant la période où elles sont affiliées à un gang, celui-ci occupe une place extrêmement importante dans leur vie. Nous savons qu'à l'adolescence, les amis

² Communication personnelle

jouent un rôle capital dans la vie des jeunes et que ce phénomène est tout à fait normal et sain. Toutefois, en ce qui concerne les jeunes filles que nous avons interrogées, il semble que le gang soit devenu l'élément central de leur vie, le reste n'ayant que peu d'intérêt pour elles. Toutes leurs énergies sont dirigées vers la bande, peut-être parce qu'elles subissent l'isolement et le contrôle qu'elle leur impose, et elles agissent en fonction de celle-ci, comme le rapporte Helen :

J'étais juste concentrée « gang, gang, il faut que j'aille au parc, après l'école, il faut que j'aille direct là » [...]. Quand j'allais pas au parc une journée, je disais « Mon Dieu, je suis pas allée, il faut que j'y aille, si j'y vais pas, ils vont être fâchés, ils vont dire que je les ai oubliés ». Je pensais juste à eux, ma vie, c'était eux. [Helen, 16 ans]

Le gang constituait donc une priorité dans la vie d'Helen, particularité que nous retrouvons également chez d'autres jeunes filles. Le fait que le gang prenne pratiquement toute la place dans l'existence de jeunes filles les amène par ailleurs à négliger les autres sphères de leur vie, ce qui rend parfois difficile les relations avec les personnes et avec les institutions qui se trouvent en-dehors de la bande, que l'on pense à la famille, à l'école ou encore aux amis qui n'en font pas partie.

4.6.1 La famille : détérioration des relations

Nous en avons déjà discuté dans une section précédente, une grande partie des jeunes filles que nous avons interrogées vivaient déjà des rapports familiaux difficiles avant même de se joindre à un gang. Il semble toutefois que lorsqu'elles s'associent à un gang, les relations qu'elles entretenaient avec leurs parents se détériorent rapidement, ceux-ci n'étant pas en accord avec le fait que leur fille entretienne de telles fréquentations, du moins lorsqu'ils sont au courant de l'identité des nouveaux copains :

Je rentrais chez nous et ma mère braillait, et elle était frustrée, elle disait : « qu'est-ce qui t'arrive, pourquoi tu as changé tout à coup, tu étais pas de même ». Moi j'envoyais chier mes parents à cause que j'étais habituée d'être avec eux, je leur disais : « vous être des criss de racistes et moi j'aime pas ça, vous êtes mieux de pas m'empêcher de les voir sinon je vais dire à ces gars-là de vous frapper ». J'ai menacé mes parents à cause d'eux, j'étais rendue vraiment pas correcte avec mes parents, je frappais ma mère pour voir mon ex, je frappais ma mère pour aller au parc. [Helen, 16 ans]

Pour Sarah, l'arrivée du gang dans sa vie est venue envenimer une situation familiale qui était plutôt satisfaisante. Suite à la rencontre des membres de la bande, son comportement se met à changer, elle

ne respecte plus ni les couvre-feux, ni l'autorité parentale. Ses parents font le choix de faire appel à une travailleuse sociale, qui décide qu'elle doit être placée en centre de réadaptation. À ce moment, Sarah vit beaucoup de rage envers eux et estime qu'ils sont responsables de tous ses problèmes :

Et je suis rentrée là et j'avais renié mes parents, ma famille. Pour moi, c'étaient les pires des trous de cul [...]. Mes parents, je les ai tellement traités de noms, c'était fou. Mon père pleurait sur moi et je disais : « qu'est-ce que tu as à pleurer? C'est toi qui pleures et c'est moi qui serais supposée pleurer ». Je mettais tout sur le dos de mes parents : « c'est de votre faute si je suis ici, c'est de votre faute ». [Sarah, 14 ans]

Pour d'autres jeunes filles, ce sont les parents qui ont voulu couper les ponts ou du moins, prendre leurs distances à l'égard de leur fille. En effet, deux des interviewées confient qu'à une certaine période où elles fréquentaient les gangs, leur famille en était venue à redouter leurs réactions et même à les craindre, comme le racontent Laurie et Cassandre :

Et même ma mère restait encore avec son chum qu'elle a encore là, et il mettait une chaise devant la porte. Comme ça, il disait : « si Laurie elle rentre ou elle débarre la porte, la chaise va tomber et on va l'entendre ». Ils étaient rendus qu'ils avaient vraiment peur de moi. Justement, ils savaient avec qui je me tenais et ils savaient que c'était pas catholique trop trop là-dedans. Et ils avaient peur, comme je te dis, j'étais violente avec ma mère, et ils avaient peur qu'à un moment donné je sois trop gelée et qu'il me pogne un trip de venir la tuer. Moi, j'ai jamais pensé à ça comme je t'ai dit, mais ils avaient vraiment peur. [Laurie, 15 ans]

Ils ont peur un peu dans ma famille de moi et mes frères. Ils savent que si on est dans le secteur, beaucoup de choses peuvent disparaître premièrement et deuxièmement, ils ont peur de se faire battre. Si ma mère me dit : « fous-toi dehors », ou bien si je suis chez elle, elle a peur parce que moi, j'ai des problèmes avec des gars de gangs adverses, ou des filles de gangs adverses, qu'ils viennent chez elle et qu'ils la frappent et qu'ils foutent le bordel. [Cassandre, 17 ans]

Les relations familiales peuvent donc se dégrader de façon importante, au point où les jeunes filles en viennent à être perçues, par leurs parents, comme des menaces et des dangers potentiels. Du moins est-ce là ce qu'elles ressentent. Le gang fait peur et les jeunes filles qui y sont associées peuvent également effrayer leurs proches, sans le vouloir. Afin de repousser cette peur et d'éviter que la famille ne se sente menacée ou intimidée, certaines en viennent à mener ce que nous appellerons une double-vie, c'est-à-dire qu'elles dissimulent à leurs parents tout ce qui a trait au gang. Bien que la

plupart des parents ne savent pas spécifiquement que leur fille est liée à un gang de rue, ils s'inquiètent tout de même de leurs fréquentations. Cette façon de taire ou de cacher ce qui touche le gang leur permet de ne pas alerter les personnes qui s'occupent d'elles en camouflant ce qui pourrait être suspect :

Quand tu commences à avoir des problèmes avec la DPJ ou que tu commences à être suivie, pour pas te faire placer, il faut que tu marches drette. C'est un double-jeu ça, c'était soit que je marchais drette ou je me faisais placer, j'avais le choix. J'ai dit : « on va s'amuser ». C'est ça que j'ai fait. Rendue à mes dix-huit ans : « O.K., il est temps qu'on vous explique ce que j'ai fait »[...]. Là je disais ça, et ça, ils s'arrachaient les cheveux de la tête ». [Marie-Pierre, 24 ans]

Contrairement aux autres jeunes filles, Véronique n'avait pas vu les relations familiales se détériorer d'une façon importante suite à son affiliation à un gang. En effet, elle a plutôt fait attention de ne pas blesser ses parents, en leur cachant son implication dans un gang, et en évitant de leur parler des gens qu'elle fréquente. Suite à son placement en centre de réadaptation et à son passage devant le Tribunal de la jeunesse, ces derniers ont appris certaines choses, mais elle a toujours essayé de ne pas trop les blesser en dissimulant les faits les plus inquiétants (gang, drogue, armes...). Elle affirme d'ailleurs que ce sont eux qui la retiennent de ne pas fuguer et d'aller vivre avec les membres du gang :

Mes parents savent pas que je suis dans tout, j'essaie de leur faire le moins de peine possible [...]. C'est sûr que si j'avais pas mes parents, si j'étais juste en centre de réadaptation et tout ça... Là, c'est juste mes parents qui me retiennent parce que sinon, je serais déjà avec eux, j'habiterais avec eux genre. C'est mes parents qui me retiennent. [Véronique, 16 ans]

Ainsi, suite à leur affiliation au gang, plusieurs filles verraient leurs relations familiales se détériorer. Ces relations s'amélioreraient à nouveau suite au placement en centre de réadaptation et à l'amorce du processus de désaffiliation, du moins lorsqu'elles n'étaient pas trop détériorées au départ. Il n'en demeure pas moins que pendant la période où elles font partie d'un gang, les rapports entretenus avec les parents deviennent encore plus difficiles qu'ils ne l'étaient auparavant pour bon nombre d'interviewées.

4.6.2 L'école : l'indifférence et le désintéret

Presque toutes les interviewées (onze sur treize) accusent un retard scolaire variant entre un et quatre ans. Évidemment, nous ne pouvons faire de lien direct entre l'appartenance à un gang et le retard scolaire, mais il semble que pendant la période où elles sont affiliées à un gang, les jeunes filles relèguent l'école au dernier rang de leurs priorités. En effet, elles se désintéressent de leurs cours et font souvent l'école buissonnière, ce qui a pour conséquence de compromettre la réussite de leur année scolaire. Bien que certaines jeunes filles affichaient déjà un manque d'intérêt pour l'école avant leur affiliation au gang, d'autres affirment plutôt qu'elles s'y plaisaient bien ou, du moins, s'y présentaient-elles assidûment. Il semble toutefois que du moment qu'elles fréquentent une bande de rue, l'école devienne secondaire :

J'allais plus à l'école [...]. Ça se passait mal, je me foutais des études, j'en avais rien à foutre. [Clara, 15 ans]

Quand j'ai commencé à me tenir avec les gangs, je foxais beaucoup. Quand j'étais avec eux, j'allais à l'école mais pas beaucoup. Sur cinq cours, j'allais à deux cours [...]. J'ai redoublé mon année à cause d'eux autres. [Helen, 16 ans]

Ces deux témoignages montrent que pendant l'affiliation à un gang, les aspects académiques semblent être très peu populaires pour plusieurs interviewées. Non seulement celles-ci voient leur intérêt pour l'école diminuer de façon marquée, mais quelques-unes cessent complètement d'y aller, comme c'est le cas pour Nancy et Sarah :

J'allais plus jamais à l'école. Je me levais le matin à la même heure, comme d'habitude, je préparais mon sac et tout sauf que j'y allais jamais. Je passais devant mon école, mais j'allais à l'école de gars chercher mes amis. [Nancy, 15 ans]

J'ai arrêté d'y aller, vraiment arrêté. J'ai commencé à sortir avec le 24 décembre, c'était pendant les vacances de Noël, et quand le congé a fini, je suis pas retournée, je suis plus allée du tout [...]. Genre, j'y allais une fois par semaine et je me trouvais tout le temps un bobo genre, j'ai mal à la cheville, j'ai mal aux dents, j'ai mal partout. [Sarah, 14 ans]

Dans les cas que nous venons d'exposer, la décision de ne plus aller à l'école est prise par les jeunes filles elles-mêmes. Toutefois, ce choix semble parfois être influencé par les membres du gang qui

valorisent très peu l'importance des études. Laurie a vécu cette situation lorsqu'elle est allée habitée avec un amoureux faisant partie d'un gang et qu'elle s'est mise à fréquenter celui-ci :

J'allais même plus à l'école : « tu as pas besoin d'aller à l'école toi, tu sais compter, tu es bien correcte. Nous autres, on est capable de t'en trouver des jobs, on peut te faire travailler dans un resto, on peut te faire danser ». Alors c'est ça, j'allais plus à l'école. [Laurie, 15 ans]

Toutefois, les propos tenus par Laurie sont contredits par Véronique, selon laquelle les membres d'un gang accorderaient de l'importance à l'éducation et motiveraient leurs confrères et consœurs à poursuivre leurs études :

Eux autres, ils sont contents pour toi si tu es capable d'avancer. Parce qu'eux autres justement s'ils sont dans des gangs, ils font plein d'affaires de même, c'est parce qu'ils ont plus rien à faire. Ils sont contents parce qu'ils te voient toi avancer, ils vont jamais te dire : « va pas à l'université », ils vont être contents pour toi. N'importe lequel gang va être content pour toi, ils vont dire : « bravo, toi tu es capable d'avancer, mais moi ma vie est finie, c'est pour ça que je fais ça ». [Véronique, 16 ans]

Malgré cette affirmation, il semble que ce ne soient pas tous les gangs qui aient la même vision de l'école et de son importance. Reste que, pendant leur affiliation à une bande, plusieurs jeunes filles en viennent à considérer l'école comme ayant de moins en moins d'intérêt, certaines cessant même de la fréquenter, du moins pour un temps. Encore une fois, nous constatons que le gang semble devenir l'élément central de leur vie, le reste étant perçu comme accessoire, voire insignifiant.

4.6.3 La rupture ou l'affaiblissement des liens avec les amis hors du gang

Nous avons déjà discuté de l'isolement vécu par les jeunes filles une fois qu'elles ont joint le gang. Elles auraient en effet tendance à délaisser les personnes extérieures à celui-ci, qu'elles soient ou non contraintes de le faire. C'est entre autres le cas des amis qu'elles fréquentaient auparavant. Nos interviewées rapportent en effet que, suite à la rencontre d'une bande, elles ont vu se rompre ou s'affaiblir les liens qui les unissaient avec leurs amis habituels.

Généralement, ce sont les jeunes filles elles-mêmes qui coupent les ponts ou qui décident de diminuer leurs contacts avec les vieux amis, comme l'a vécu Eva :

Même mes amis qui étaient restés tranquilles, mes anciens amis. Ça s'est détérioré avec eux. De moins en moins je leur parlais, j'étais de moins en moins avec eux. C'était même rendu qu'à un moment donné, je disais qu'ils étaient cons, qu'ils avaient rien à faire, qu'ils avaient pas de vie. J'étais vraiment aveugle, je voyais rien. [Eva, 16 ans]

Toutefois, dans le cas de Laurie, ce sont ses anciens amis qui ont choisi de ne plus la fréquenter, jugeant que le fait de se tenir avec elle leur causait plus d'ennuis que de bons moments. En particulier, celle qui était auparavant sa meilleure amie a complètement cessé de lui adresser la parole :

C'était ma meilleure amie et elle s'en rendait compte, elle disait : « essaie donc de prendre tes distances avec eux autres », et moi, je disais : « non, il est correct » mais dans le fond, j'osais pas lui dire ce qui se passait et tout parce que j'avais peur. Elle a toujours été bien proche de ma mère, et elle lui disait tout pour mon bien dans le fond. Même elle, elle en revenait pas, ça venait qu'elle aussi avait des problèmes à cause de moi et moi, j'en avais à cause d'eux autres alors vu que j'étais avec elle, elle en avait et elle avait rien à voir là-dedans. C'est ça, alors à un moment donné, elle a lâché de me parler à cause de ça, parce qu'elle était écoeurée. [Laurie, 15 ans]

Ainsi, nous constatons que suite à l'affiliation à un gang, les relations autrefois entretenues avec les amis qui ne font pas partie du gang se détériorent, comme celles avec la famille ou l'école. Encore une fois, nous remarquons que le gang prend une telle importance dans la vie des jeunes filles que le reste devient secondaire.

4.7 La consommation d'alcool et/ou de drogue : de l'abstinence aux abus

La consommation d'alcool et/ou de drogue de nos interviewées au moment où elles font partie d'un gang semble très variable d'une jeune fille à l'autre. En effet, comme il est d'usage de l'imaginer, certaines d'entre elles affirment avoir connu l'expérience de la consommation abusive, voire de la dépendance tantôt à l'alcool surtout :

Moi, je suis plus forte sur l'alcool. L'alcool là, c'est ma vie. Mes amis ont tous dit : « tu es une malade ». Je vais arriver dans un bar et des shooters, je vais en prendre en quantité industrielle. Je vais prendre du grappa, je vais prendre du brandy, je vais tout mélanger ensemble. Et après des fois, je suis malade, des fois je suis pas malade, mais c'est des choses à attendre. Mais c'est de même que je me pète la tête pour me sortir... Si je suis pas pétée à un tel point que je suis pas malade ou

que je peux pas m'asseoir, ça veut dire qu'il faut que j'en boive encore. Et là, je vais en boire, je vais en boire. [Cassandre, 17 ans]

tantôt plutôt aux drogues :

J'étais plus dans la drogue que d'autre chose, je pensais juste à ma drogue et mon nécessaire, je pensais plus à rien, je me foutais de tout, je me pognais tout le temps avec mes parents, j'envoyais chier tout le monde. J'étais plus là, j'étais tout le temps saoule [...]. Moi, j'avais pas de limites, j'en prenais jusqu'à temps que je tombe à terre, que je sois plus capable de me relever. [Clara, 15 ans]

J'étais tout le temps droguée. J'étais rendue accroc dans le fond, alors je prenais tout le temps de la drogue. [Sophie, 14 ans]

C'était vraiment rendu fou, j'étais rendue dans la drogue par-dessus la tête [...]. J'étais devenue dépendante de la drogue. [Laurie, 15 ans]

L'utilisation abusive et la dépendance à l'alcool et/ou aux drogues sont des thèmes qui reviennent dans les propos de plusieurs des interviewées. Par ailleurs, les motivations menant à la consommation n'ont pas été beaucoup abordées par ces dernières. Elles nous ont confié avoir consommé des intoxicants, mais plusieurs semblent ne pas avoir réfléchi à ce qui les incitait à consommer. Toutefois, le récit de certaines d'entre elles nous permet de comprendre, du moins en partie, les raisons qui les amèneraient à consommer de la drogue et de l'alcool. La consommation abusive serait ainsi parfois motivée par le désir d'oublier ses problèmes, du moins pour un temps, comme le confie Cassandre :

Il y en a qui disent que je fais ça pour passer mes problèmes, parce que je bois plus quand j'ai des problèmes d'argent, quand j'ai des problèmes de contact, quand j'ai des problèmes de tout. Je bois. Quand j'ai pas de problèmes, je vais boire plus ou moins. [Cassandre, 17 ans]

Pour d'autres jeunes filles, la consommation semble avoir été plus ou moins réfléchie, dans la mesure où elles rapportent que les membres du gang les ont non pas forcées, mais fortement incitées à le faire. Les substances psychotropes étaient alors fournies gratuitement, de façon très abondante et le fait de prendre de l'alcool et de la drogue était valorisé, devenant pratiquement un mode de vie:

Tellement qu'ils m'avaient donné de la bière, je vomissais. Et ils me donnaient du pot, du hasch, en tout cas plein d'affaires et j'étais plus capable [...]. Mais j'arrêtais pas la drogue, c'était une habitude pour moi. [Helen, 16 ans]

Évidemment, nous ne pouvons accuser les membres du gang d'avoir forcé la consommation des jeunes filles puisqu'elles auraient pu refuser, et que certaines d'entre elles avaient déjà fait l'expérience des substances psycho-actives avant même de connaître ces individus. Toutefois, il reste que c'est souvent suite à la rencontre de la bande que la consommation de drogue et/ou d'alcool augmente considérablement et que la consommation abusive débute, comme l'indiquent Laurie et Marie-Pierre :

Ça m'arrivait dans les partys de boire un peu et tout, et ça ma mère était au courant. Elle disait : « tant que c'est pas à tous les jours, à toutes les semaines, à tous les mois, une fois de temps en temps, je t'arracherai pas la tête pour ça ». Mais à part ça, j'avais essayé de fumer une fois mais j'avais pas aimé le feeling. Mais quand je suis rentrée avec eux autres, c'était tout le temps ça. Il y en avait tellement là, c'était à tous les jours. Mon Dieu, c'était tout le temps, tout le temps, tout le temps un après l'autre. [Laurie, 15 ans]

J'ai consommé plus avec la gang. Quand tu sors d'une bataille, je prenais deux fois plus de drogue. Excessif là, c'était trop. Quand tu dis, je me tapais sept acides en ligne, c'était grave là. [Marie-Pierre, 24 ans]

Bien que l'expérience de la consommation abusive et de la dépendance à l'alcool et/ou aux drogues aient été vécues par certaines interviewées, d'autres confient avoir absorbé de telles substances simplement pour la recherche de plaisir. Elles ont pris, ou prennent encore de telles substances pour s'amuser, à la recherche de sensations fortes, disent-elles. Leur consommation demeure donc occasionnelle et reliée à des fêtes ou à la rencontre d'amis :

Pour avoir du fun, pour triper, j'ai pris ça [...]. Moi, une petite bouteille, ça me prend une heure à boire alors je suis jamais saoule. Là-bas j'en avais pris un peu, je suis une fille qui aime ça rire, et j'aime ça m'amuser. [Nancy, 15 ans]

Finalement, ajoutons que pour d'autres jeunes filles, la situation est totalement différente puisqu'elles affirment avoir été abstinentes pendant toute la durée de leur affiliation à la bande, essentiellement parce qu'elles n'aiment pas le goût et les effets des substances intoxicantes, comme l'expriment Sarah, Marjorie et Rubis :

Moi je buvais pas de bière et je prends pas de drogue [...]. J'ai essayé une fois O.K. Là, j'ai fait : « ouache, c'est dégueulasse, je préfère ma cigarette que ton pot. Je fume la cigarette mais ton pot, c'est dégueulasse sérieux, c'était dégueulasse ». Moi j'aime pas trop ça. Surtout qu'ils m'avaient fait fumer du pot jamaïcain là, du rouge là. Ouache. Moi je préfère ma cigarette que ça. C'est dégueulasse la drogue. Et juste l'odeur quand ça brûle, c'est dégueulasse. [Sarah, 14 ans]

Mais moi, ce que je trouve bon au moins, c'est que je me suis souvent tenue avec des personnes qui fument et des affaires comme ça, et même maintenant mon chum il fume mais moi je fume pas. Je trouve ça dégueulasse. Moi, je trouve que j'ai cette chance-là, pas fumer et pas boire. [Marjorie, 16 ans]

Ils ramenaient de la bière, ils fumaient des cigarettes. Mais moi, je bois pas, je suis vraiment de nature de même et je fume pas non plus. [Rubis, 15 ans]

Ainsi, nous constatons que les jeunes filles affiliées à un gang entretiennent des rapports divers à l'alcool et à la drogue. Ceux-ci vont de la consommation abusive et de la dépendance à l'abstinence, en passant par la consommation occasionnelle. Toutefois, il semble que le fait de commencer à fréquenter un gang entraîne pour plusieurs une augmentation de la fréquence de la consommation et de la quantité d'intoxiquants consommés.

4.8 La banalisation de la violence

Les propos tenus par nos interviewées laissent entendre que celles-ci, suite à leur affiliation à un gang, en viennent à banaliser la violence qu'elles subissent ou dont elles sont témoins. Elles semblent s'habituer à cette violence et à percevoir celle-ci comme étant normale. Véronique raconte n'avoir rien ressenti lorsqu'elle a vu un individu se faire pointer un fusil sur la tempe et affirme qu'elle accepterait de voir quelqu'un être assassiné s'il avait commis une faute grave pour le gang auquel elle appartient:

Je sais pas, ça m'a rien fait. On dirait que quand tu es avec eux autres, tu es habituée de voir ça, c'est comme si rien s'était passé. [...]. Si jamais c'était pour quelque chose de grave, je serais capable de voir quelqu'un se faire tuer. [Véronique, 16 ans]

Quant à Cassandre, qui a été battue après avoir trahi son gang, elle soutient que cette raclée était justifiée et qu'elle a été chanceuse de ne pas avoir été frappée davantage :

Tout ça, ça m'aurait mérité des coups de bâtons de même, ou n'importe quoi. Mais moi, c'était juste des petites claques, et je me disais : « une claque, c'est pas si pire que ça, comparé à d'autres ». Il y en a là-dedans, ils se font massacrés. [Cassandre, 17 ans]

Cette banalisation de la violence tient sans doute au fait que la brutalité et les atteintes à l'intégrité physique semblent être intrinsèques au gang et qu'elles doivent être, par le fait même, d'abord minimisées, puis tolérées par celles qui se joignent à de tels regroupements. Ceci constituerait implicitement une condition d'affiliation au gang, bien que les filles puissent également craindre les menaces de sévices proférées par les membres de la bande. La violence est donc banalisée mais, paradoxalement, elle est aussi fortement redoutée.

4.9 La loi du silence et le règne de la peur et des menaces

Nous avons discuté plus tôt du contrôle, de l'isolement et de la violence généralement exercés à l'endroit des jeunes filles affiliées à un gang. Nous verrons maintenant qu'au sein des bandes de rue, les filles doivent également se conformer à la loi du silence sans quoi elles sont menacées d'être la cible de diverses agressions. Les jeunes filles que nous avons interrogées expliquent ainsi toute l'importance que revêt la nécessité de se taire :

Il faut que tu fermes ta gueule parce que ça va pas aller bien pour ta peau après. Parce que dans les gangs, tu es en sécurité mais tu l'es pas. Mettons qu'il t'arrive quelque chose, c'est sûr qu'ils vont venir te défendre et tout. Mais si tu dis quelque chose, ils vont te tuer [...]. Je me suis jamais fait péter moi. Je suis une fille qui ferme sa gueule, je suis pas une fille qui ouvre tout à tout le monde. Mais si j'avais ouvert ma gueule, ils l'auraient su et ils seraient venus me voir, c'est sûr. Dans le fond, ils te pètent la gueule pour que tu aies peur et que la prochaine fois que tu sais quelque chose, tu fermes vraiment ta gueule. [Sophie, 14 ans]

[Si une fille parle et que ça se sait], ils vont la menacer, ils vont la battre. Et si elle va sortir et parler de son expérience, ils vont aller chez elle, brûler sa maison ou voler sa maison. [Yanie, 14 ans]

Ces deux extraits sont le fait de deux jeunes filles qui n'ont pas vécu ce qui peut arriver à celles qui ne respectent pas cette loi du silence. Par ailleurs, une autre interviewée qui a porté plainte contre un membre de gang, après avoir été violée par celui-ci, indique avoir ensuite subi des menaces, parce qu'elle a choisi de dénoncer ce viol:

Et finalement, on a porté plainte et ils ont su qu'on avait porté plainte. Ils appelaient ici (au centre de réadaptation), ils faisaient des menaces et ils ont dit qu'ils courraient pas après nous autres mais que s'ils nous voyaient, ça allait aller mal pour nous autres [...]. Ils savaient où on habitait et moi, dans ma chambre,

c'est arrivé deux fois qu'il y a du monde qui sont venus cogner à ma fenêtre et qui criaient mon nom, et ça fessait fort dans ma fenêtre. À cause de ça, j'ai été changée de chambre. Moi, je pleurais tout le temps à chaque fois, j'avais vraiment peur. Même le jour, j'ouvrais pas mes stores, j'étais tout le temps enfermée dans le noir. [Nancy, 15 ans]

Nancy poursuit en racontant comment les membres du gang dont faisait partie son agresseur abusait fréquemment des filles affiliées à cette bande et comment celles-ci se trouvaient incapables d'en parler, à cause de la peur :

Et ces personnes-là, elles abusaient du monde et elles frappaient les filles et tout. Sauf que chaque personne là-dedans était pas capable de parler de ça. Parce que c'est une grosse gang, on avait peur, tout le monde avait peur d'eux autres. Et les filles qui embarquaient là-dedans, elles parlaient pas parce qu'elles avaient peur de se faire tuer ou n'importe quoi parce qu'eux autres, ils tuent du monde. [Nancy, 15 ans]

C'est ainsi que s'établit et se vit le règne de la peur et des menaces, qui permet de faire respecter la loi du silence. C'est sans doute pour de telles raisons, du moins en partie, que les membres et ex-membres de gang se montrent souvent très réticents à raconter leur expérience. Par ailleurs, nous avons parlé du vécu des jeunes filles, mais l'Omerta est sans doute tout aussi valable pour les garçons qui font partie des bandes de rue. Ceux-ci doivent également garder le silence sur ce qui se passe au sein du gang et sur les activités illicites pratiquées par ses membres.

Devant un tel constat, nous pouvons nous questionner quant à ce que nos interviewées nous ont confié. En effet, peut-être que certaines d'entre elles ont eu peur de nous parler parce qu'elles craignaient que les membres du gang apprennent qu'elles n'ont pas respecté la loi du silence. Nous avons d'ailleurs dû, au début des entretiens, nous montrer particulièrement rassurante en promettant l'anonymat et la confidentialité des entrevues. Toutefois, malgré cette garantie, nous pouvons supposer que certaines jeunes filles ont censuré leur discours, l'une des raisons résidant sans doute dans la crainte que leurs propos viennent aux oreilles des membres du gang.

4.10 Les apports positifs du gang

D'aucuns pourraient être tentés de conclure que le gang, compte tenu des propos analysés et rapportés jusqu'ici, est un élément totalement négatif dans la vie des jeunes filles qui en font l'expérience.

Pourtant, il semble que bien qu'il entraîne presque à tout coup des conséquences néfastes, le gang amène des apports positifs à celles qui y sont affiliées. En effet, nos interviewées confient avoir trouvé, au sein du gang, de véritables amis qu'elles considèrent même comme une famille. Helen, qui a pourtant été victime d'abus commis par certains membres du gang, considère celui-ci comme une famille au sein de laquelle elle trouvait de la compréhension :

C'était comme une famille, une famille inséparable. C'était comme une famille là, comme une mère, un père et eux autres, c'était comme mes frères. Moi, j'étais leur sœur et eux autres, c'était mes frères. Et quand j'avais des problèmes, je leur disais tout et n'importe quoi que j'avais besoin, eux autres, ils essayaient de me le trouver. [Helen, 16 ans]

Cette jeune fille, qui perçoit les membres du gang comme ses frères, s'est pourtant vue abusée par certains d'entre eux et par les amis de ces derniers. Ses propos peuvent donc, à première vue, sembler incohérents dans la mesure où il paraît étrange de considérer ses abuseurs comme des membres de sa famille. Toutefois, au-delà de cette incohérence, il est possible de croire que malgré les abus dont elle a été victime, Helen préférait peut-être croire qu'elle était acceptée et appréciée par ces garçons (même si ça ne semble pas avoir été le cas), que de ne recevoir aucune attention. Autrement dit, elle aimait peut-être être mal entourée que de ne pas l'être du tout.

Helen n'est pourtant pas la seule à considérer le gang comme une famille. D'autres interviewées utilisent ces termes en parlant de leur bande. D'ailleurs, d'autres chercheurs ont fait un tel constat lors de leurs recherches, affirmant que, dans certains cas, le gang sert d'alternative à la cellule familiale (Hamel et coll., 1998; Joe et Chesney-Lind, 1995; Joe Laidler et Hunt, 1997).

La générosité et l'entraide semblent aussi être des éléments positifs trouvés dans le gang, comme en témoigne Marie-Pierre :

Les partys qu'on organisait quand c'était la fête de quelqu'un, Noël qui s'en venait. On se backait tous : ta famille est pauvre, besoin de ci, besoin de ça. Il y en a qui arrivaient et qui avaient rien du tout, on se backait, appartement, ça se meublait, il y avait des appartements pour tout le monde là-dedans aussi là. Il y a un appartement que si ça va mal chez vous, tu t'en viens ici, tu avais des places, c'était vraiment backé, c'était bon. [Marie-Pierre, 24 ans]

Les membres du gang peuvent donc se montrer généreux et compréhensifs, ce qui est fort apprécié par nos interviewées. Mentionnons toutefois que selon les propos tenus par les jeunes filles rencontrées, le gang place rapidement les filles face à un sentiment de redevance et que la majorité d'entre elles finissent par payer cette générosité.

La bande se révèle également un lieu de confidences où les jeunes filles trouvent des amis avec lesquels elles peuvent échanger et parler de ce qu'elles vivent :

On parlait, on parlait beaucoup. Et c'est comme ça que je suis devenue plus amie avec eux. Ils me parlaient de leurs expériences et je leur parlais de mes expériences. Pas les mauvais coups et tout ça, mais plus nos vies, qu'est-ce qui s'est passé depuis qu'on est jeunes, et tout ça. [Eva, 16 ans]

Les jeunes filles interrogées rapportent aussi avoir trouvé dans le gang de vrais amis qui leur ont offert de l'amour, du support et de la compréhension. Cassandre entre autres raconte comment les membres de sa bande ont été les seuls à la croire lorsqu'elle a affirmé être abusée par son père :

Les seules personnes à qui je savais que je pouvais faire confiance c'était les gars de gang et les filles de gang. Parce qu'eux autres, je leur ai dit ce que mon père me faisait et ils m'ont crue [...]. Et ils m'ont donné de l'amour et du temps, et ils m'ont crue dans tout ce que je leur ai dit. C'est pas comme si je parlais dans le vide. C'est pas comme si je disais que quelque chose m'est arrivé et qu'ils vont prendre ça à la légère. Ils le prenaient directement comme si c'est à eux qu'il l'avait fait aussi. [Cassandre, 17 ans]

Ajoutons enfin que la notion de plaisir semble faire partie de ce que les jeunes filles perçoivent comme une expérience positive vécue au sein du gang. Elles s'amusent beaucoup avec les membres et en retirent une certaine satisfaction :

C'était pas juste pour les coups, c'était une gang de chums ensemble. On prenait une brosse, on était avec des amis, on allait au cinéma toute une gang. C'était malade, on avait du fun. On jouait à des jeux stupides, on était super brûlés, kick-la-cacanne dans le parc, tous soûls, oublie ça. Les conneries qu'on a faites, on en a fait des niaiseries là (rires). [Marie-Pierre, 24 ans]

Ainsi, malgré les préjugés, ou malgré ce qui peut être véhiculé par les médias, le gang présente des aspects positifs pour les jeunes filles qui en font partie ou qui y sont affiliées. Elles y trouvent des amis,

de la compréhension, de l'amour et du plaisir. Évidemment, les aspects négatifs ne peuvent être négligés puisqu'ils sont bien réels. Toutefois, nous ne devons pas perdre de vue les bons côtés que peuvent présenter les bandes et tenter de voir s'il est possible, pour les jeunes filles, de retrouver ces aspects positifs ailleurs que dans un gang de rue. De plus, bien que cela ne s'applique qu'à une minorité des interviewées, certaines d'entre elles estiment que le fait de fréquenter un gang leur rapporte plus que ce qu'elles y perdent, comme le confie Cassandra qui continue de fréquenter le gang malgré un placement en centre de réadaptation:

Je le sais qu'au fond de moi, dans mon cœur à moi, tout ce qu'ils ont fait pour moi ça s'oublie pas du jour au lendemain là. Ils m'ont fait du mal oui, mais ils m'ont fait plus de bien que de mal. [Cassandra, 17 ans]

5- Le processus de désaffiliation

Nous verrons maintenant ce qui entre en jeu lorsque les jeunes filles en viennent à quitter le gang, ou ce qui fait qu'elles décident d'y rester.

5.1 Les éléments liés à la sortie du gang

Puisque la majorité de nos interviewées affirment avoir quitté le gang, nous avons pu explorer ce qui les a menées à le faire. Par quitter le gang, elles entendent le fait d'avoir coupé les ponts avec ses membres ou, du moins, le fait de ne les fréquenter que rarement, sans pour autant prendre part aux activités illicites commises par ses membres. De leur récit, nous relevons cinq éléments liés au processus de désaffiliation : l'impact du placement, le sentiment d'en avoir assez, l'importance des nouveaux amis, la facilitation de la sortie liée à une moindre implication dans le gang ainsi que le caractère graduel de la désaffiliation.

5.1.1 L'impact du placement

L'impact du placement revêt, dans le cadre de cette recherche, une importance particulière puisque douze des treize interviewées étaient, au moment de l'entrevue, placées dans un centre de réadaptation sous la Loi sur la protection de la jeunesse (LPJ). Il est donc important de mentionner que cet aspect de notre étude ne pourra être généralisé à l'ensemble des jeunes filles ayant vécu des expériences reliées aux gangs de rue, entre autres parce que certaines d'entre elles n'auront aucun contact avec les

services sociaux (comme ce fut le cas, par exemple, pour Marie-Pierre). Toutefois, dans le cadre de notre recherche, le placement en centre de réadaptation semble avoir un impact certain sur l'implication des jeunes filles en regard des gangs. Elles-mêmes indiquent que le séjour en centre de réadaptation a joué un rôle capital dans le processus de désaffiliation au gang.

5.1.1.1 Les interdits de contacts ou la distanciation physique

Les jeunes filles qui se voient imposer un placement en centre de réadaptation doivent parfois renoncer à côtoyer certaines personnes dont la fréquentation est jugée négative pour elles. Dans le cas de nos interviewées, les individus associés aux gangs font généralement partie des personnes avec lesquelles les contacts doivent cesser. Pour certaines des jeunes filles que nous avons interrogées, cet interdit de contact s'est avéré être l'élément déclencheur de la rupture des liens qu'elles avaient noués avec le gang et avec l'amoureux qu'elles y avaient. Celles-ci considèrent que ces interdictions ont été bénéfiques, comme le rapportent Eva et Sarah :

Surtout que je sors plus avec mon chum, je peux m'en aller plus facilement, ça va passer plus facilement inaperçu que si j'étais encore avec lui. Puis ils m'ont mis un interdit de contact avec lui et ça m'a beaucoup aidée. Vraiment beaucoup [...]. Ils m'ont mis un interdit de contact et j'ai décidé de le respecter. J'ai arrêté de lui parler et j'ai arrêté de le voir [...]. Je rencontrais moins de monde qui étaient dans des gangs, j'ai arrêté d'en entendre parler. C'est sûr que j'en entendais parler par d'autres personnes, mais beaucoup moins. J'étais plus avec lui donc j'étais beaucoup moins souvent avec eux autres aussi. Ça m'a beaucoup aidée. [Eva, 16 ans]

Je l'ai pas revu, je l'ai pas rappelé. Dans le fond, s'ils m'ont foutu interdiction de contact, c'est pas pour rien, c'est pour mon bien [...]. Et je l'ai pas revu, je l'ai pas appelé et j'ai pas écrit de lettre, j'ai rien fait. Depuis le 6 avril que je l'ai pas vu et je suis bien. [Sarah, 14 ans]

On constate que certaines jeunes filles perçoivent les interdits de contact comme des restrictions qui leur sont imposées pour leur bien, dans le but de les aider. Eva et Sarah affirment ainsi avoir cessé de fréquenter les gangs auxquels elles étaient affiliées suite à une interdiction de contacter leur amoureux, indiquant un impact certain sur leur désaffiliation au gang. Il semble donc que pour ces deux jeunes filles, l'amoureux constituait un lien important les unissant au gang puisque suite à la rupture, elles ont graduellement cessé leur affiliation. Cela confirme que l'amoureux constitue bien souvent la porte d'entrée au sein du gang, comme nous en avons déjà discuté. Cette situation fournit peut-être certaines

indications quant aux éléments qui doivent être « ciblés » lors d'interventions visant à éloigner les adolescentes de ce milieu. Toutefois, on peut se questionner quant à l'efficacité de cette façon d'agir auprès de tous les jeunes membres de gang puisque certaines jeunes filles confient que bien qu'elles disent aux intervenants ne plus avoir de contacts avec des membres de gang, elles continuent de le faire en catimini ou prévoient qu'en quittant le centre, elles retourneront vers la bande :

J'ai essayé et ça marchera pas. Et j'y ai pensé mille fois. Je vais le dire au centre ici, « quand je vais sortir, je vais plus leur parler, nanana » mais ça, c'est pour sortir sinon je sortirai jamais. Mais je le sais au fond de moi, dans mon cœur à moi, tout ce qu'ils ont fait pour moi ça s'oublie pas du jour au lendemain là. [Cassandre, 17 ans]

Ainsi, les interdits de communication ou de fréquentation, encadrés par des dispositions légales, tout comme la distanciation physique imposée par le centre de réadaptation pourraient avoir impact important sur le processus de désaffiliation, bien que ce ne soit pas toujours le cas. De plus, il est parfois difficile d'interdire formellement aux jeunes filles la fréquentation d'individus reliés aux gangs, comme l'explique Véronique :

J'ai le droit de lui parler parce qu'ils le savent pas. Ils s'en doutent, mais j'ai passé en cour et j'avais deux cent quinze interdits de contacts [...]. Ils ont fait des recherches, parce que c'est des genres de gars qui se font jamais pogner, ils ont pas de preuves. Ils ont pas de preuves, alors ils ont pas pu me mettre d'interdits de contacts. Le juge a dit : « on a pas de preuves, on a pas le droit dans la loi d'interdire de parler à eux, on a pas de preuves ». Là j'ai ri dans leur face, j'ai dit : « ah, vous voyez, vous avez pas de preuves, c'est pas vrai ». Mais mon éduc, elle le sait et elle essaie tout le temps de me faire parler, mais ça va jamais marcher parce que je vais jamais dire de noms. [Véronique, 16 ans]

On voit donc que le fait d'interdire à une jeune fille de fréquenter des personnes précisément affiliées à un gang n'est pas évident, bien que, contrairement à ce que raconte Véronique, les intervenants n'aient pas l'obligation de prouver l'appartenance à un gang pour interdire les contacts (Fredette, 2001)³. Cette stratégie ne fonctionne pas toujours et même si l'on arrive à le faire, il est possible que cette interdiction ne soit pas respectée par celles qui en sont l'objet. Toutefois, pour certaines de nos interviewées, les interdits de contact semblent avoir amené les jeunes filles à cesser de fréquenter les gangs de rue. Devant les résultats plutôt mitigés de ces interventions, nous ne pouvons conclure à leur

succès ou à leur échec. Tout au plus nous pouvons affirmer qu'elles semblent fonctionner avec certaines jeunes filles alors qu'avec d'autres, elles se révèlent moins efficaces. C'est donc une option que les intervenants doivent continuer d'envisager puisqu'elle s'est avérée positive dans certains cas.

Cependant, ce type de mesure peut se révéler très difficile à vivre, dans le sens où les membres du gang, au moment du placement, sont souvent les seuls amis qu'ont les jeunes filles. Le fait de devoir cesser de les voir, du jour au lendemain, peut donc constituer une épreuve douloureuse pour elles et c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles les filles demeurent liées au gang, comme nous le verrons plus loin. Nous pouvons peut-être suggérer aux intervenants d'accompagner les jeunes dans leurs démarches tout en acceptant que la désaffiliation soit graduelle, que la coupure ne soit pas trop abrupte et que les « rechutes » fassent partie du processus de désaffiliation. Cette ouverture d'esprit contribuera sans doute au développement du lien de confiance entre les jeunes filles et leur intervenant et encouragera celles-ci à se confier au lieu de vouloir cacher ce qu'elles vivent, par crainte de représailles ou de pertes de privilèges. Évidemment, les intervenants doivent respecter leur mandat de gestion des risques et devront tenter de trouver un juste milieu entre les comportements qui peuvent être tolérés, et ceux qu'ils se doivent de dénoncer, particulièrement lorsqu'on sait que les jeunes filles peuvent vivre divers types d'abus au sein des gangs de rue. Ils devront donc tenter de doser leurs interventions en acceptant que la désaffiliation se déroule graduellement et non abruptement, en évitant toutefois de tolérer des risques trop grands pour le bien-être physique et psychologique des jeunes filles auprès desquelles ils interviennent.

5.1.1.2 La prise de recul ou la prise de conscience des risques liés au gang

Suite à leur placement en centre de réadaptation, plusieurs des interviewées affirment avoir réalisé que le gang avait un impact négatif sur leur vie. Elles ne font pas immédiatement ce constat, mais le font plutôt suite à quelques semaines ou quelques mois de réflexion, où elles pensent à ce qu'elles veulent faire de leur vie :

En étant ici, ça m'a calmée et j'ai pu réfléchir. Tout ce qui est arrêté d'agir et tout ça, ils donnent des réflexions et là, tu réfléchis, tu réfléchis et tu te rends compte c'est quoi tes vrais besoins. Est-ce que tu as vraiment besoin des personnes qui te protègent de cette façon-là? Tu te dis non, ça prend du temps, mais tu finis par t'en

³ Communication personnelle

rendre compte. C'est pour ça que je dis qu'ils (les intervenants du centre) m'ont aidée. [Eva, 16 ans].

C'est quand je suis rentrée dans le centre intensif, dans l'unité d'attente. Là, je pensais à ça et je commençais à revoir ma mère. Et ma mère souvent quand elle venait, on se parlait et on pleurait toutes les deux. Et c'était plus cette vie-là que je voulais, c'était vraiment une vie avec ma mère, toute seule. Et j'avais une petite sœur de trois mois en plus, alors je voulais vraiment retourner avec eux autres et tout, alors je me suis décidée, ça va faire, là [...]. Et je me suis rendue compte que ça m'a vraiment manqué, c'était de ça que j'avais de besoin, de ma famille. Et c'est après, quand j'ai tout repensé que ça m'a rien apporté, j'ai dit : « non, je veux plus rien savoir ». [Laurie, 15 ans]

Le placement en centre de réadaptation semble avoir permis aux jeunes filles qui s'expriment plus haut de faire une certaine réflexion et de prendre du recul par rapport à ce qu'elles ont vécu avec les gangs de rue. Puisque la très grande majorité de nos interviewées (douze sur treize) étaient en centre de réadaptation lors de l'entrevue, nous ne pouvons savoir si cette prise de conscience sera faite par chacune d'entre elles, certaines étant au début de leur placement. Nous pouvons quand même convenir que le fait d'être placée semble amener les filles à questionner leur affiliation à un gang ainsi que les apports de celui-ci dans leur vie. Par ailleurs, le placement ne semble pas seulement permettre de prendre du recul, mais il semble aussi amener à prendre conscience des risques associés au gang, comme l'expliquent Clara et Eva :

Bien oui, mais à un moment donné, s'il a peur que tu t'ouvres la gueule, il est capable de te tirer, c'est pas pour rien qu'il a un gun, moi, je capotais. Quand j'étais rendue au Boréal [unité d'arrêt d'agir des Centres jeunesse de Montréal], j'ai dit : « ayoye, il aurait bien pu me tuer moi, ou me violer, me faire un gang-bang et me crisser une balle dans la tête après dans le fond. [Clara, 15 ans]

Et en même temps, je me suis dit : « c'est beau que je me tienne avec eux mais est-ce qu'un jour mon tour va venir? ». Avant, je m'étais jamais posé la question mais pendant un bout de temps, j'ai eu peur. C'est facile, tu finis par leur faire confiance et après ils décident de te prendre. Mais au fond, tu leur faisais confiance et tu pensais que c'était tes amis. Maintenant je me dis : « est-ce que je serais encore prête à me retrouver à chaque jour avec eux dans un appartement, quand ils sont quinze? » Je réponds non. Après que j'ai entendu certaines histoires (silence)... J'ai mûri aussi, je me suis rendue compte de plein d'affaires et je préfère laisser tomber ça [...]. Je veux pas retourner avec eux parce que j'ai peur. De un, je veux pas mourir prématurément. Je veux pas qu'ils me violent parce que ça me détruirait ça aussi. Je veux pas rien faire qui est risqué pour moi. [Eva, 16 ans]

Ainsi, le placement en centre de réadaptation semble permettre aux jeunes filles qui le vivent de prendre du recul par rapport à leur vécu au sein du gang et de prendre conscience des risques auxquels elles sont confrontées pendant leur affiliation à une bande. Elles ont le temps de réfléchir et semblent acquérir une certaine maturité, qui les amène par la suite à questionner leurs fréquentations. Le centre de réadaptation peut donc avoir un impact réel sur les jeunes filles qui y sont placées et ainsi les aider à quitter le gang. Toutefois, le centre de réadaptation n'est pas le seul élément qui joue un rôle dans le processus de désaffiliation, comme nous le verrons maintenant.

5.1.2 Trop c'est trop

Pour certaines jeunes filles, le processus de désaffiliation semble s'amorcer avant le placement en centre de réadaptation, lorsque des épisodes qu'elles jugent difficilement acceptables se produisent au sein du gang, ou encore lorsqu'elles décident qu'elles en ont assez de vivre dans le climat de violence et de délinquance relatif aux bandes de rue. Les propos de quelques interviewées laissent en effet entendre qu'elles ont songé à quitter le gang au moment où certains événements ont fait « déborder le vase », comme le confie Rubis :

Et ça aussi, je l'ai découvert juste par après comme quoi ils faisaient danser des filles et tout ça. Dans ce temps-là, quand j'ai su ça qu'ils faisaient danser des filles, j'ai coupé contact avec eux autres. [Rubis, 15 ans]

Ainsi, Rubis a définitivement cessé de fréquenter le gang lorsqu'elle a appris que les membres de celui-ci dirigeaient un réseau de danse nue et qu'ils recrutait des jeunes filles pour les faire danser. Elle a jugé ce type d'activité comme étant incompatible avec son échelle de valeurs et a alors décidé de quitter la bande qu'elle fréquentait depuis peu, sans éprouver de difficultés à le faire. Dans le cas de Marjorie, ce n'est pas la danse nue ou la prostitution qui l'ont amenée à réaliser qu'elle ne voulait pas poursuivre dans cette voie mais plutôt la crainte des armes à feu :

Parce qu'à Montréal-Nord, il y avait un gars que son ami, il l'avait tiré sans faire exprès parce qu'il jouait avec des armes à feu. Il voulait pas le tuer mais il a été en prison quand même pour ça. Moi, après avoir entendu cette histoire-là, j'ai jamais voulu vraiment aller... Et ça aussi ça m'a comme aidée à pas vouloir aller parce que moi et les armes à feu, j'ai peur de ça. Alors ça m'a comme aidée un peu

parce que je sais qu'eux autres, ils en ont et j'aime pas ça. J'imagine qu'un jour j'y vais et qu'ils jouent avec. Ça fait peur. [Marjorie, 16 ans]

Le fait de se voir offrir ou demander par le gang de commettre des délits plus graves que ceux qu'elle commettait auparavant a fait réfléchir Eva. Bien qu'elle estime que le centre de réadaptation a joué un grand rôle dans son processus de désaffiliation, c'est à partir de cet épisode vécu dans le gang qu'elle a réalisé qu'elle en avait assez et que trop, c'était trop :

À un moment donné, on avait besoin d'argent. Ils m'ont même proposé de faire un vol de dépanneur. « C'est pas compliqué », puis là, ils m'expliquent comment faire. Ils vont me trouver une arme, « tu vas voir, c'est facile ». Mais je l'ai jamais fait, j'avais pas le guts, je voulais pas le faire. Je trouvais que j'étais déjà assez dans la merde d'être en fugue. Et c'est surtout là que j'ai réalisé, je me suis dit : « est-ce que je suis prête à aller plus loin ? ». Et je me suis dit non, je me suis dit qu'il faudrait peut-être que je change d'amis. Je me suis dit, mais je savais pas comment. C'est en revenant ici qu'ils m'ont aidée et ça a été plus facile que si j'avais été toute seule. [Eva, 16 ans]

Pour Marie-Pierre, la violence vécue de façon quotidienne et le fait de voir ses amis prendre le chemin de la prison ou de l'hôpital lui ont fait réaliser qu'elle en avait assez de vivre en permanence dans ce milieu brutal :

Bien, à un moment donné, tu vis dans la violence, tu as du sang dans les mains tout le temps, c'est pas une vie [...]. Ça fait peur quand tu vois les autres rentrer en prison. Tu es à l'hôpital pendant trois mois, tu as une balle ou tu es dans le coma pendant deux semaines, ça me tentait pas que ça m'arrive à un moment donné. [Marie-Pierre, 24 ans]

Notons également que, pour Marie-Pierre, le fait de devenir majeure a joué un rôle important dans la décision de quitter l'univers des gangs. Elle raconte avoir réalisé qu'elle ne pouvait vivre le reste de sa vie dans cette violence, en commettant des délits. De plus, les conséquences légales des actes criminels sont beaucoup plus importantes lorsque les responsables sont majeurs ce qui, selon elle, rend les délits beaucoup moins attrayants et plus inquiétants.

Ainsi, les jeunes filles en arriveraient à quitter le gang, ou du moins à songer à cette éventualité, lorsque des événements qu'elles jugent intolérables se produisent, ou lorsqu'elles réalisent que ce mode de vie n'est pas ou n'est plus acceptable pour elles. Ce motif ressort également des propos tenus par les jeunes rencontrés par Hamel et coll. (1998), dans le cadre de leur étude. Toutefois, pour

faciliter le processus de désaffiliation, il semble que l'arrivée de nouveaux amis ou le retour des anciens soient d'une grande importance.

5.1.3 L'importance des nouveaux et des vieux amis

Les jeunes filles que nous avons interrogées et qui avaient rompu les liens les unissant au gang ont mentionné l'importance d'avoir des amis à l'extérieur du gang afin de pouvoir quitter celui-ci :

Au moins si j'avais eu d'autre monde, peut-être que ça m'aurait aidée mais j'avais vraiment plus personne, des amis corrects qui voulaient plus me parler à cause de ça, et à cause de plein d'affaires. [Laurie, 15 ans]

Quand tu dis que rendue à dix-huit ans tu commences à avoir peur, mais que tu t'es tenue quasiment tout le temps avec eux autres, qu'est-ce que tu fais? [...]. Tu fais quoi là, tu te ramasses toute seule, avec qui tu t'en vas, qui est-ce qui va te rester là? [Marie-Pierre, 24 ans]

Ces jeunes filles ont quitté leur gang, mais elles semblent avoir vécu difficilement cette période de leur vie, ayant l'impression de n'avoir personne vers qui se tourner. Pour Eva et Sarah, le fait d'avoir rencontré de nouveaux amis et d'avoir renoué avec ceux qu'elles avaient avant de se joindre à un gang semble avoir facilité le processus de détachement et avoir contribué à la reprise d'une vie moins « mouvementée » :

Je sais que quand je vais sortir d'ici, je retournerai plus avec eux. Je me suis fait des nouveaux amis et je fais des activités saines. Je veux pas retomber dans cette merde-là et je m'arrange pour essayer de pas faire des activités avec eux. [Eva, 16 ans]

Pour Sarah, le fait d'avoir repris contact avec ses anciens amis lui a permis d'éviter les problèmes liés à la fréquentation des gangs et de ne pas se retrouver seule une fois qu'elle a coupé les ponts avec son amoureux et les autres membres de la bande à laquelle elle était associée :

Je suis bien comme ça avec mes amis, mes petits amis straights, qui prennent pas de drogue, pas de bière et qui vont à l'école, je suis bien. Bien mieux comme ça. Moins de problèmes ici, moins de problèmes avec mes parents [...]. Comme ma best friend, une fille qui s'appelle Alexanne, je lui parle encore et on est encore meilleures amies, mais dans ce temps-là elle me disait : « c'est chien, tu étais tout le temps avec moi et depuis que tu es avec le gang, tu es plus avec moi ». Mais dans le fond, je suis sûre qu'elle a compris ce qui m'est arrivé parce qu'on est

encore meilleures amies. Quand je sors les fins de semaine, on va magasiner ensemble, on fait plein de choses ensemble. [Sarah, 14 ans]

Ainsi, les amis à l'extérieur du gang jouent un rôle important dans le processus de désaffiliation de plusieurs jeunes filles, en leur permettant de ne pas se sentir isolées lorsqu'elles délaissent les membres du gang, qui sont souvent les seuls amis qu'il leur restent. L'importance de l'aide offerte par des amis « positifs » qui ne font pas partie d'un gang est également mentionnée par les filles qui ont participé à la recherche menée par Hamel et coll. (1998). Le sentiment de solitude et d'abandon est un aspect qui effraie nos interviewées, qui craignent d'être délaissées et isolées. Ainsi, lorsqu'elles se voient dans l'obligation de ne plus fréquenter les membres du gang et qu'elles n'ont pu créer un réseau social autre que celui formé par la bande, la sortie du gang peut s'avérer d'autant plus pénible pour elles. D'ailleurs, à l'inverse, le refus de quitter et de perdre les amis de la bande est un motif qui peut les inciter à rester dans le gang, comme nous le verrons dans une section ultérieure.

5.1.4 Une sortie facilitée par une moindre implication dans le gang

Nous avons vu précédemment que les filles affiliées à un gang ne jouent, dans la très grande majorité des cas, qu'un rôle secondaire. Elles n'assistent pas aux réunions importantes, ne participent aux activités délictueuses les plus sérieuses et ne peuvent prendre des décisions qui auront un impact sur l'avenir de la bande. Ainsi, le fait d'être reléguées à des tâches jugées moins importantes et d'être moins impliquées dans les activités du gang semble en faciliter la sortie. En effet, certaines de nos interviewées estiment que, comme les filles ne font que très rarement partie du noyau dur de la bande, elles peuvent quitter celle-ci plus facilement puisqu'elles ne sont pas au courant de tous les délits commis et planifiés par le gang. Elles sont donc perçues comme étant moins menaçantes que les membres qui détiennent des informations importantes et qui pourraient, en quittant le gang, devenir délateurs et causer à celui-ci un tort considérable. Si les filles étaient impliquées davantage, elles auraient plus de difficulté à partir, comme l'explique Eva :

Moi, j'étais rendue aux petits vols encore, les affaires de taxage, des choses comme ça. Ils vont commencer par te demander des petites affaires, puis ça va monter, ça va monter jusqu'à temps que tu sois rendue au jacking, aux tueries puis tout ça. Et je suis pas encore rendue jusque là, et c'est pour ça que je peux m'en aller aussi facilement [...]. Si j'avais été considérée comme une fille de XXX (nom du gang) vraiment, puis que j'avais été dans les réunions, préparer un coup, faire un vol de banque et des choses comme ça, j'aurais pas aussi de facilité à partir [...]. Vu que j'étais pas dedans à 100%, je peux pas dire tout, et ce qui pourrait vraiment les mettre dans la merde, ou des preuves que j'ai. Oui je sais,

mais si je m'en vais au poste de police et que je dis ça, c'est pas vraiment une preuve. [Eva, 16 ans]

Le témoignage d'Eva rend compte du fait qu'une moindre implication dans le gang semble rendre la sortie plus simple puisqu'elle est perçue par les autres membres comme étant moins menaçante. Ce n'est pas tant le fait d'être une fille, mais plutôt le fait d'être moins au courant des activités criminelles et d'être moins engagée dans les opérations de la bande qui permet de faciliter le départ. Toutefois, comme les filles occupent généralement des fonctions secondaires et qu'elles sont exclues du noyau dur et du leadership, elles peuvent quitter plus facilement, comme ce fût le cas pour Sophie :

Parce que j'étais pas rentrée dans les gangs, alors c'était pas comme : « O.K., tu te sauves et on te fait quelque chose et tu fermes ta gueule et tu dis rien, même pas que tu as déjà été avec nous ». Mon ex, je l'ai crissé là et il m'a dit : « tout ce que je te demande de faire, c'est que tout ce que tu sais tu fermes ta gueule, c'est juste ce que je te demande ». [Sophie, 14 ans]

Les propos tenus par nos interviewées vont de pair avec ce que d'autres chercheurs ont décrit. En effet, Harris (1988 et 1994) rapporte que le départ du gang peut être plus aisé pour les filles parce que, souvent, elles ne font pas partie du noyau dur et qu'elles sont donc moins impliquées dans les activités du groupe. Toutefois, comme nous le verrons bientôt, la sortie peut tout de même être difficile pour certaines filles, particulièrement lorsqu'elle est associée à des menaces de toutes sortes.

5.1.5 Le caractère graduel de la désaffiliation

Tout comme le processus d'affiliation, le processus de désaffiliation paraît généralement se dérouler de façon graduelle et progressive. Bien que certaines de nos interviewées aient coupé les ponts de façon plus radicale, par exemple suite aux interdits de contact imposés par le juge, plusieurs expliquent qu'elles n'ont pas quitté le gang du jour au lendemain mais qu'elles l'ont plutôt fait sur une période un peu plus longue :

À un moment donné, je me suis écoeurée, je me suis éloignée tranquillement [...]. J'ai commencé à m'éloigner tranquillement pas vite. Ils m'appelaient pour sortir : « non, j'ai pas le temps », ils m'appelaient pour ci : « oh non, je travaille maintenant ». [Marie-Pierre, 24 ans]

Je peux pas les laisser comme ça parce qu'ils vont penser des affaires, mais je leur parle de moins en moins. Avant, je les voyais à toutes les fins de semaine, on

faisait un gros chip [fête]. Maintenant, c'est plus la même affaire. Je leur dis comme raison que je suis occupée, que j'ai des choses à faire. J'invente tout le temps des raisons. Là, ils se rendent compte que je suis occupée, que j'ai des choses à faire. J'invente tout le temps des raisons. Là, ils se rendent compte que je veux m'en aller [...]. Si je pars du jour au lendemain, ils vont poser des questions et ils vont me chercher et ils vont me trouver assez vite. Ils me laisseront pas partir comme ça. J'en sais quand même beaucoup alors ils me laisseront pas partir beaucoup [...]. C'est pour ça que je dis qu'il faut que je parte progressivement. Leur prouver que je suis encore là mais que je suis moins là qu'avant. Que j'ai décidé de rester tranquille. [Eva, 16 ans]

Ces deux jeunes filles nous expliquent qu'elles ont choisi de quitter le gang mais qu'elles l'ont fait petit à petit, de manière progressive. Comme le mentionne Eva, le fait de rompre les liens de manière abrupte risque d'éveiller des soupçons et de laisser croire aux membres du gang que la jeune fille veut quitter la bande pour en joindre une autre ou pour trahir ceux qui en font partie.

Pour deux autres interviewées, il existe des raisons de délaisser le gang qui sont acceptables pour les membres de celui-ci. Ces motifs possèdent également un caractère graduel et semblent tolérés parce qu'ils font partie du cours normal de la vie du gang :

De toute manière, à un moment donné dans ça, tu es un vétéran, tu deviens vieux. Quand tu vieillis, tu changes de vie. Tu peux pas être là-dedans jusqu'à trente-cinq ans, quarante ans, soixante ans. Soit que tu meures ou tu changes de vie. Et la plupart là-dedans, c'est ça qu'ils font, ils changent de vie. [Cassandre, 17 ans]

C'est sûr que si tu dis : « je pars parce que je suis tannée de vous autres, de cacher des affaires et je vais aller stoler ça », ils te laisseront pas partir comme ça. Tu sais pas ce qu'ils vont faire, peut-être qu'ils peuvent t'enfermer à quelque part, je sais pas ce qu'ils peuvent faire mais... Si quelqu'un dit : « je m'en vais parce que j'aime ma blonde et je veux habiter avec elle parce que je suis bien avec elle », ils vont te laisser. Ça dépend tout le temps c'est quoi. [Véronique, 16 ans]

Ainsi, nos interviewées nous apprennent que le processus de désaffiliation se déroule progressivement et que les jeunes filles ont plus de facilité à quitter le gang lorsqu'elles le font de façon graduelle. Lorsque les membres de la bande sont rassurés quant aux intentions de celles qui désirent s'en aller, ils semblent les laisser partir plus librement.

Maintenant que nous avons vu les divers éléments reliés au processus de désaffiliation, voyons à présent les motivations qui font en sorte que certaines jeunes filles demeurent affiliées à un gang.

5.2 Pourquoi rester ?

Quelles sont les raisons qui incitent les jeunes filles à rester au sein du gang une fois qu'elles y sont associées? Outre les motivations qui les encouragent à s'affilier à une bande, il semble que d'autres motifs font en sorte qu'elles y restent.

5.2.1 Le gang comme seule issue

Certaines jeunes filles perçoivent le gang comme étant la seule issue logique qu'elles ont au moment où elles en font partie et ce, pour diverses raisons :

Puis après ça leurs blondes, elles braillent, elles me voient et me disent : « ah, tu es chanceuse d'avoir un gars comme ça, j'ai regretté d'avoir connu ce gars-là », et tout. Et il y en a qui sont déjà enceintes et tu sais, c'est le papa de leur bébé, elles veulent pas le laisser. Elles sont obligées de fermer leur gueule et de faire tout ce que le gars demande. [Yanie, 14 ans]

Ou souvent elle est en fugue alors ils peuvent faire des menaces et dire qu'ils vont appeler la police pour dire où elle est. Mais tu veux pas retourner chez vous alors tu vas être obligée de le faire. [Marjorie, 16 ans]

C'est sûr un jour je vais avoir envie d'abandonner ça. Même quand je vais avoir dix-huit ans, c'est sûr et certain que je retournerai plus là-dedans. Mais avant mes dix-huit ans, c'est ça qui me fait vivre. Si je décide de partir en fugue d'ici demain, je peux pas aller dire que je vais prendre ma carte d'assurance sociale et aller travailler, non. Si je me fais pigner, je vais aller en dedans. Je préfère être illégale et faire des choses illégales pour eux qu'être dans la rue. Être dans la rue, je pourrais me faire violer, kidnapper et assassiner [par des individus extérieurs au gang]. [Cassandre, 17 ans]

Ainsi, que ce soit parce qu'elles portent l'enfant d'un membre du gang ou parce que la bande leur permet de subvenir à leurs besoins pendant une fugue, certaines jeunes filles estiment que le gang est la seule alternative valable qui se présente à elles, du moins pour un temps. La bande est alors perçue comme la seule issue qui leur permet d'élever l'enfant qui s'en vient avec le père de celui-ci ou, encore, de ne pas retourner au domicile familial, en famille d'accueil ou en centre de réadaptation. Nous pouvons supposer que le manque de ressources et/ou la méconnaissance de celles-ci constituent des facteurs qui contribuent à confiner ces jeunes filles en fugue dans le gang. En effet, si elles avaient

accès à davantage de maisons d'hébergement qui accueillent les jeunes filles en fugue ou enceintes, nous pouvons croire que certaines d'entre elles se tourneraient vers ce type de support. Toutefois, malgré la mise sur pied de telles ressources, plusieurs filles demeureraient sans doute dans le gang puisque d'autres éléments doivent être considérés comme des motifs qui incitent celles-ci à rester affiliées à la bande.

5.2.2 Le refus de quitter ses amis

Nous avons parlé plus tôt de l'importance des nouveaux ou des anciens amis lorsque les jeunes filles en viennent à quitter le gang, afin qu'elles ne se sentent pas isolées et abandonnées. Nous savons qu'à l'adolescence, les amis sont extrêmement importants dans la vie des jeunes et le fait de devoir quitter ceux-ci peut s'avérer très difficile. Aussi, pour certaines, le refus de quitter les amis qu'elles ont dans la bande constituerait un motif les incitant à rester dans le gang, comme le confie Yanie qui fréquente toujours un gang au moment où nous la rencontrons:

Les centres de réadaptation, la DPJ peut dire tout ce qu'elle veut mais elle peut pas me couper de mes amis que j'ai grandi avec eux autres. Elle peut foutre le bordel, elle peut m'enfermer pour toute ma vie, mais elle pourra jamais me couper du monde que j'ai grandi avec eux autres, c'est mes meilleurs amis. [Yanie, 14 ans]

La situation est un peu différente pour Helen puisque, contrairement à Yanie, elle a maintenant quitté le gang. Toutefois, elle confie qu'elle a trouvé difficile de partir parce qu'elle considérait les membres de la bande comme ses seuls amis. Malgré le fait qu'elle ait été abusée par ces derniers, elle a voulu demeurer dans le gang parce qu'elle craignait de perdre sa popularité et de se retrouver seule suite à son départ :

Et moi, j'ai dit : « est-ce que je devrais les lâcher? » mais j'étais pas capable, c'était comme mes amis et même s'ils m'avaient fait quelque chose, tellement j'étais gelée et tout, j'étais perdue de la vie et je me tenais encore avec eux [...]. J'ai continué à me tenir avec eux parce que j'avais plus personne, et si je me tenais plus avec eux, j'aurais plus été populaire, tout le monde m'aurait plus connue comme avant [...]. J'avais de la misère à m'en sortir de là parce que j'étais habituée à me tenir avec eux, c'était comme ma famille. [Helen, 16 ans]

On comprend ainsi que l'une des raisons importantes incitant les jeunes filles à demeurer associées au gang est liée au désir de ne pas laisser tomber les amis qu'elles y ont. Ce motif est d'ailleurs abordé

par Hamel et coll. (1998), qui font alors référence à la peur du vide, ainsi que par Winder (1998), qui soutient que certaines filles demeurent affiliées au gang parce qu'elles ne peuvent se résoudre à quitter leur réseau d'amis.

5.2.3 La peur et les menaces

Les jeunes filles que nous avons interrogées rapportent qu'il arrive que le gang menace celles qui désirent le quitter, afin qu'elles demeurent affiliées à celui-ci. Et il semble que la peur que ces menaces ne se concrétisent soit parfois assez forte pour que les filles restent dans la bande, du moins pour un temps :

Si tu rentres, tu peux pas vraiment t'en sortir. Parce qu'ils ont peur que tu les trahisses, que tu donnes leur nom, que tu leur fasses des problèmes [...]. Tu es délateur dans le fond. Alors c'est pour ça qu'ils s'arrangent pour pas que tu t'en sortes [...]. Bien ça peut être des menaces, ça peut être de battre du monde, ça peut être de tuer du monde. [Eva, 16 ans]

J'aurais pu. Souvent, j'ai voulu m'en aller mais il [l'amoureux] me retenait toujours et je sais pas... Premièrement, j'avais peur qu'après, c'est du monde fou, j'avais peur qu'ils viennent mettre une bombe chez nous. Tu sais pas ce monde-là jusqu'où ils peuvent aller [...]. J'avais peur, je voyais quels genres de problèmes qu'ils faisaient au monde [...]. Je m'imaginai plein d'affaires, je voulais vraiment pas qu'il arrive rien ni à moi, ni à ma famille, parce qu'ils avaient rien à voir là-dedans. Alors, j'avais bien peur. Comme quand j'ai rentré en centre de réadaptation. Au début, ils ont vraiment couru après moi, jusqu'à temps qu'ils appellent chez nous et que ma mère dise : « c'est assez ». [Laurie, 15 ans]

La notion de courage est abordée par Helen qui, lorsqu'elle a coupé les ponts avec le gang qu'elle fréquentait suite à un placement en centre de réadaptation, s'est vue menacée de mort par les membres de la bande :

Quand j'ai été obligée de les laisser tomber à cause du centre de réadaptation, j'avais de la misère à cause qu'ils voulaient que je retourne, ils appelaient chez nous et ils me menaçaient. Ils disaient « on va te tuer si tu reviens pas dans notre gang », ils me menaçaient [...]. Il faut que tu aies beaucoup de courage pour te sortir de là parce que c'est pas facile de sortir de là du jour au lendemain, c'est très difficile. Et des fois, ils peuvent menacer de te tuer, ou ils te voient dans la rue et ils vont essayer de te violer, ils vont essayer de tout faire pour prendre leur revanche. [Helen, 16 ans]

Les menaces faites par le gang peuvent donc rendre le processus de désaffiliation très inquiétant, voire terrifiant pour certaines jeunes filles, qui affirment avoir réellement peur parce qu'elles ont déjà été témoins de ce qui arrive à celles qui quittent le gang sans consentement des membres, ou parce qu'elles savent que les menaces peuvent se concrétiser, bien que selon Hamel et coll. (1998), ces menaces soient rarement mises à exécution.

La peur de quitter le gang peut également se faire sentir lorsque les jeunes filles craignent non pas le gang auquel elles sont affiliées, mais plutôt les bandes adverses, avec lesquelles elles ont déjà eu des altercations. C'est le cas de Cassandra, qui nous confie craindre le moment où elle quittera son gang parce qu'elle risque alors d'être battue par des « ennemis » sans avoir le droit d'être protégée par les membres de sa bande :

C'est ça qu'eux autres ici ils me disent : « sors de là-dedans, sors de là-dedans ». C'est pas si facile que ça d'en sortir parce que moi là, j'en ai battu des filles et si je sors de là-dedans, la fille que j'ai battue dans sa tête à elle, Cassandra est là-dedans [...]. C'est directement relié à la gang. Alors, je dis : « si je sors de là-dedans, j'ai plus de protection, j'ai plus rien ». Moi, j'arrive dans la rue, il y a au moins dix filles autour de moi et elles me foutent toutes une claque, tous les coups possibles mais moi, comment je fais pour me venger si je suis plus là-dedans? C'est normal que je reste là-dedans. [Cassandra, 17 ans]

Les propos de Cassandra nous font réaliser que la peur de perdre la protection de la bande et de ne plus être en mesure de se défendre contre les gangs adverses est également un facteur qui contribue à maintenir les jeunes filles dans le groupe auquel elles sont affiliées. Elles craignent alors de se retrouver sans défense lors d'attaques commises par des membres de bandes ennemies, ce qui les incite à ne pas quitter leur gang. Comme nous l'avons vu précédemment, le besoin de protection constitue un motif d'affiliation mais, également, une raison pour demeurer dans le gang.

Au cours de cette section, nous avons voulu comprendre le processus de désaffiliation et les différents éléments qui lui sont reliés, entre autres l'impact du placement, l'importance des nouveaux amis, le caractère graduel de la désaffiliation, ainsi que les raisons incitant les filles à demeurer affiliées au gang. Nous avons ainsi vu trois périodes du parcours emprunté par les jeunes filles qui s'associent aux gangs, soit l'expérience vécue avant et pendant l'affiliation à la bande ainsi que la façon dont se déroule l'abandon du gang. Nous abordons maintenant un autre des objectifs que nous nous étions

fixés, touchant cette fois aux expériences de victimisation vécues par les jeunes filles avant et pendant leur affiliation à un gang de rue.

6- La victimisation

L'un des aspects que nous désirons traiter dans le cadre de ce rapport de recherche concerne la victimisation vécue par les jeunes filles avant de se joindre à un gang ainsi que celle qui est vécue au sein du gang. Sans chercher à établir un lien de cause à effet, nous tenterons tout de même de cerner cet aspect puisque bon nombre d'auteurs s'entendent pour dire que les jeunes filles qui s'associent aux bandes de rue ont très souvent vécu des expériences de victimisation avant la rencontre du gang (Esbensen et Deschenes, 1998) et au sein de celui-ci (Molidor, 1996; Laidler et Hunt, 1997; Miller, 1998).

6.1 Avant le gang

Nous l'avons constaté plus tôt, certaines de nos interviewées ont subi des abus physiques ou sexuels au sein de leur famille avant de se joindre à un gang. En fait, trois des jeunes filles que nous avons interrogées nous ont confié avoir été battues par leurs deux parents, par leur père ou par leur beau-père, alors qu'une autre révèle avoir été victime d'abus sexuels commis d'abord par son beau-frère, puis par son père. Notons, par ailleurs, que dans le cas de cette dernière, les gestes posés par le père ont eu lieu alors qu'elle était déjà affiliée au gang.

Outre les abus commis dans le contexte familial, certaines jeunes filles indiquent également avoir été victimisées par des amis de la famille, comme c'est le cas de Nancy qui a été violée par un ami de son ex beau-père et abusée sexuellement par le copain de la mère d'une amie d'enfance. Ainsi, nous constatons que parmi les treize jeunes filles que nous avons rencontrées, cinq nous ont confié avoir vécu des expériences de victimisation dans leur enfance. Nous pouvons donc affirmer, à la lumière des propos tenus par nos interviewées, que ce ne sont pas toutes les jeunes filles qui se joignent à un gang qui ont subi des abus alors qu'elles étaient enfants. Reste que si l'on considère l'importance du chiffre noir lorsque l'agresseur est connu de la victime, nous pouvons penser que le nombre de jeunes filles abusées est peut-être plus élevé que celui que nous avons obtenu dans le cadre de nos entrevues. Ces résultats doivent quand même être interprétés sobrement puisque nous ne pouvons établir un lien de cause à effet entre le fait d'avoir été abusée et le fait de s'affilier à une bande. Les données que nous

avons recueillies nous permettent seulement d'affirmer qu'une certaine fraction des jeunes filles qui se dirigent vers l'univers des gangs a été victimisée par des connaissances ou par des membres de la famille. Toutefois, Cassandra estime que si elle n'avait pas vécu d'abus, elle ne se serait pas associée à un gang :

Je lui en veux plus, c'est plus qu'en vouloir à quelqu'un parce que c'est à cause de lui si j'ai rechuté. Je suis sûre et certaine que si j'étais restée chez mon oncle, même si j'ai grandi dans ce milieu-là, je serais pas portée à aller dans ce milieu-là [...]. Juste le fait d'avoir été chez mon père et d'avoir vécu des conneries là-bas.
[Cassandra, 17 ans]

Bien que cette jeune fille estime que les abus commis par son père sont responsables de son implication plus grande dans le milieu des gangs, il ne faut pas perdre de vue le fait que les autres interviewées n'établissent pas de tels liens. De plus, il faut garder en mémoire que la majorité de nos interviewées ont nié avoir subi de tels abus avant de se joindre à un gang.

6.2 Pendant le gang

Ce thème a été amorcé dans la section « l'isolement, le contrôle et la violence exercés par les membres masculins », mais nous désirons maintenant attirer l'attention plus spécifiquement sur les expériences de victimisation vécues pendant la période d'association au gang. Certaines de nos interviewées nous ont ainsi confié avoir subi des abus physiques commis par des membres du gang auquel elles étaient affiliées. C'est entre autres le cas de Cassandra, qui affirme avoir été frappée et battue à plusieurs reprises et avoir été parfois blessée physiquement suite à ces épisodes :

Parce que là, j'étais tannée de manger des coups. Parce que là, c'est bien beau de manger des coups, manger des coups, mais si je le frappe, je sais qu'il [un membre du gang] va me frapper plus fort. Mais là, c'était la goutte qui a fait déborder le vase et là, je lui ai crissé un coup de poing. Là, il m'en a crissé un, il m'a cassé une dent mais là elle est réparée. [Cassandra, 17 ans]

Cassandra, comme d'autres jeunes filles, a également été battue lorsqu'elle ne respectait pas les règles implicites imposées par les leaders du gang, comme l'a déjà soulevé Miller (1998) dans une étude précédente. Mais ce qui ressort davantage des propos de nos interviewées concernant la victimisation a surtout trait aux abus sexuels. En effet, plus de la moitié de nos interviewées (sept d'entre elles) nous confient qu'elles ont été victimes d'attouchements non désirés et/ou de viols pendant la période où

elles ont été affiliées à un gang. Véronique, Cathy et Helen ont toutes trois été violées par des membres de la bande qu'elles fréquentaient et, dans le cas de cette dernière, ces viols ont eu lieu à au moins deux reprises, soit dans une maison privée et dans un parc :

Il m'a invitée et il m'a amenée dans sa chambre, et après ça il y a plein de gars qui sont venus un par un dans la chambre. Et moi, je comprenais pas c'était quoi et à la fin, j'ai dit au gars : « je veux m'en aller » et il me laissait pas partir, il m'a embarrée dans la chambre. Et quand il a ouvert la porte, j'ai vu qu'il y avait une file d'attente, je comprenais rien et j'ai dit au gars : « laisse-moi partir » et il me disait : « non, je te laisse pas partir, tu restes là » [...]. Il y en avait cinq qui m'ont passé dessus et c'était comme vers minuit, une heure du matin, ils m'ont amenée dans un coin du parc, à côté d'un arbre et ils m'ont tous violée. Et après ça, ils m'ont dit... Et des fois ils se chicanaient, l'autre voulait me sauter dessus et moi j'essayais de me défendre et l'autre disait : « non, c'est moi qui va passer en premier, non, c'est moi » et l'autre s'est frustré, il est parti et il y en a trois qui m'ont violée en même temps. [Helen, 16 ans]

Helen ajoute que d'autres agressions sexuelles ont pu avoir lieu sans qu'elle ne s'en rende compte puisqu'elle était souvent dans des états d'ivresse et de toxicomanie avancées. Il n'en demeure pas moins qu'elles a subi au moins deux viols et que ceux-ci ont été commis par des membres de la bande qu'elle fréquentait ou par des copains de ces derniers, qu'elles considéraient aussi comme des amis. D'autres types d'agressions sexuelles peuvent également être subis par les jeunes filles affiliées à des bandes, comme l'ont vécu Marjorie et Clara :

Là, j'allais au dépanneur alors ils essayaient de faire des affaires : « oh, Marjorie viens-t'en avec moi » et tout. Et là, ils me touchaient, moi, je voulais pas. Et moi les gars dans ce temps-là, ça me faisait peur, coucher avec un gars ou quelque chose du genre. Admettons, ils vont te toucher ou t'amener, des affaires comme ça. [Marjorie, 16 ans]

Oui j'en ai mangé des volées par eux autres, les Nègres là. Et, à un moment donné, je me rappelle plus, ils m'avaient baissé les culottes devant tout le monde et ils m'avaient passé le doigt, j'avais peut-être quatorze ans, je venais d'avoir quatorze ans. Mais pas baissé devant tout le monde mais comme ouvert mon jean, des affaires de même, mais c'est écoeurant. Moi, j'étais saoule bien raide alors je m'en rendais pas compte et c'est le lendemain que tout le monde me contait ça. Le lendemain, c'était rendu que j'avais de la misère à me lever du lit, j'étais pleine de bleus partout. [Clara, 15 ans]

Ces deux extraits montrent que les attouchements sexuels non désirés peuvent faire partie de l'expérience vécue dans le gang. Laurie a également vécu une expérience semblable en se voyant obligée d'avoir des relations sexuelles avec les membres du gang, à la demande de son amoureux. Elle a également dû avoir des activités sexuelles avec des filles, toujours à la demande de son amoureux, et s'est parfois vue attachée pendant les ébats. Dans le cas de Marie-Pierre, c'est un peu avant de se joindre au gang, dont elle fréquentait déjà les membres, qu'une agression sexuelle est survenue. Elle dit avoir été droguée et n'avoir que peu de souvenirs de cette expérience. Toutefois, elle sait qu'elle a sans doute eu des rapports sexuels avec certains membres du gang puisque le lendemain matin, elle s'est retrouvée dans un lit presque nue et qu'elle s'est vue attribuer l'étiquette de « salope ».

En plus des abus sexuels, la violence amoureuse est également un élément de victimisation que l'on retrouve fréquemment dans l'expérience des jeunes filles. En effet, trois de nos interviewées rapportent avoir été victimisées par leur amoureux, membre d'un gang. Elles se sont vues empoignées par le bras, poussées ou encore menacées verbalement, comme le racontent Helen et Clara :

Et mon ex une fois m'a pogné le bras, c'était comme abus, il m'a pogné le bras et il m'a dit : « si tu t'en vas pas, je vais te frapper » mais c'était comme du harcèlement [...]. Il disait : « si tu t'en vas pas je vais te frapper », et il me pognait le bras et il me faisait mal. [Helen, 16 ans]

C'était pas de me faire battre à coups de poing sur la gueule, mais il me poussait, des affaires de même. [Clara, 15 ans]

Eva relate aussi un épisode de violence amoureuse qu'elle a vécu avec le copain qu'elle avait pendant la période où elle faisait partie d'un gang, celui-ci fréquentant le même gang qu'elle. Toutefois, son histoire diffère un peu de celle des autres interviewées parce qu'elle affirme s'être défendue et avoir également porté des coups :

Là, je le regardais et la pire chose que tu peux faire c'est de ne pas lui répondre quand il pose une question. Il me posait des questions et je le regardais et je ne répondais pas. Là, il a commencé par pitcher le cendrier, pitcher ma cigarette. Là, il m'a prise par le cou, il m'a brassée et je le regardais. Il a brisé mes chaînes et m'a pitchée sur le sofa. Il a dit : « réponds quand je te parle », puis là je le regardais. Puis après on a commencé à se frapper. J'étais comme « lâche-moi » puis tout ça. J'avais frappé avant le début, j'avais pas vraiment aidé alors c'est ça, je me suis déjà battue avec. [Eva, 16 ans]

Ces jeunes filles ont donc subi des abus physiques et sexuels de toutes sortes au sein de leur propre gang. Sans nier que les garçons puissent également être victimisés par les gangs, les filles rapportent plusieurs abus sexuels qui ne sont sans doute pas autant vécus par leurs homologues masculins, comme le rapportent Joe Laidler et Hunt (1997). En outre, contrairement à ce que l'on pourrait croire, les menaces de victimisation semblent provenir non seulement des bandes adverses mais aussi du gang d'appartenance. En effet, on pourrait être tenté de penser que les gangs ennemis contribuent grandement à augmenter le nombre d'abus physiques vécus par les jeunes filles mais, de façon surprenante, une seule d'entre elles parle des blessures qu'elle a subies lors de bagarres avec les bandes rivales comme faisant partie des expériences de victimisation qu'elle a vécues. Il est tout de même paradoxal que bon nombre de jeunes filles estiment que le gang leur procure le sentiment d'être protégées, alors qu'elles en sont également les victimes. Il semble donc important de remettre en perspective le fait que le gang contribue sans doute à défendre les adolescentes qui y sont affiliées lors de situations impliquant des acteurs extérieurs à la bande, mais qu'il ne les protège pas des agressions commises à leur endroit par les membres qui font partie du gang. Ce constat nous amène au point suivant, qui concerne la lecture différentielle qui peut être faite par les chercheurs et par les jeunes filles elles-mêmes quant à l'aspect de la victimisation, et probablement d'autres.

6.3 Entre des indices objectifs et une lecture subjective

En analysant les propos de nos interviewées concernant la victimisation qu'elles ont vécue pendant leur affiliation à un gang, nous remarquons qu'il y a une certaine distance entre ce que nous considérons comme des éléments victimisants et ce que les jeunes filles estiment être de la victimisation. Il semble que notre perception de chercheure diffère quelque peu de celle qu'ont les adolescentes qui ont fait l'expérience des gangs. En effet, nous constatons que nos interviewées ne parlent pas des blessures subies lors des bagarres comme étant de la victimisation. Pourtant, plusieurs d'entre elles rapportent avoir été impliquées dans des combats contre des bandes ennemies. Mais lorsque nous leur demandons si elles ont subi des abus physiques pendant qu'elles étaient dans le gang, une seule mentionne les coups qu'elle a reçus lors de ces altercations. Peut-être que nos interventions n'étaient pas suffisamment claires et que les jeunes filles songeaient plutôt aux abus commis par des membres de leur propre gang, mais nous pouvons également penser que ces blessures sont perçues comme étant « normales » et étroitement liées au milieu des gangs. Cette perception ferait en sorte que les adolescentes omettent de mentionner ce type de victimisation parce qu'elles ne

voient pas les coups reçus lors de bagarres comme étant des abus ou des actes de victimisation; ceux-ci seraient simplement rattachés aux bandes de rue et feraient ainsi partie des risques du métier.

Nous avons également remarqué que lorsque nous leur demandons si elles ont subi des abus physiques ou sexuels, les jeunes filles interrogées ne parlent pas du contrôle physique qu'elles ont subi, ni de l'isolement qui leur a souvent été imposé par les membres du gang. Elles ne semblent pas considérer que le fait de se voir imposer une forme de contrôle relativement intense, voire excessif, constitue une forme de victimisation et d'abus. Peut-être est-ce, encore une fois, parce qu'elles estiment que le contrôle fait partie de l'univers des gangs et qu'il est normal de se voir imposer une telle surveillance. Nous réalisons en fait à quel point le fait d'avoir une vision extérieure au gang peut influencer la perception que l'on a du vécu des jeunes filles, qui ne voient pas nécessairement les choses de la même façon que nous.

Il nous paraît maintenant explicitement que la question de la victimisation aurait dû être envisagée de manière beaucoup plus large, en incluant les abus psychologiques et les menaces. En effet, notre approche de la question n'incitait sans doute pas les jeunes filles à parler de violence verbale et psychologique puisqu'elle se limitait aux abus physiques et sexuels. Nous aurions peut-être été en mesure de recueillir un matériel encore plus riche et abondant en abordant autrement cette question, bien que les jeunes filles auraient peut-être eu davantage de difficulté à se remémorer ce type d'abus, celui-ci étant moins visible, plus sournois et plus insidieux.

Nous en venons donc à constater qu'il existe une différence de perception entre ce que nous et nos interviewées identifions comme étant des éléments de victimisation. Les mêmes données objectives peuvent donc être interprétées différemment selon la lecture qui en est faite par les différents acteurs. Cela nous rappelle qu'il est important de demeurer le plus neutre et le plus objectif possible lors de l'analyse des résultats d'une étude et qu'il est d'autant plus important de laisser la parole aux personnes interviewées, afin qu'elles puissent nous entretenir de la façon dont elles interprètent leur propre expérience.

Cette distance apporte par ailleurs des éléments importants pour l'intervention auprès des jeunes filles. En effet, il faut tenir compte de cette lecture différentielle et tenter avec les filles de trouver un terrain d'entente quant à la lecture qui est faite de la situation.

7- Peut-on dégager des cheminements-types ?

Suite à l'analyse des entrevues que nous avons effectuées avec des jeunes filles affiliées à un gang de rue, nous en venons à la conclusion qu'il n'est pas évident de dégager des cheminements-types concernant leur expérience. En effet, bien que le parcours qu'elles empruntent comporte plusieurs similitudes, il se démarque également par bon nombre de différences qui ne nous permettent pas de définir de façon détaillée plus d'un cheminement qui soit véritablement commun à plus d'une adolescente impliquée dans les gangs. Ainsi, la façon dont les filles se joignent aux bandes n'influence pas nécessairement l'expérience qu'elles y vivent et la manière dont elles en sortent. Le parcours qu'elles poursuivent ne diffère donc pas toujours en fonction des raisons ou la façon dont elles joignent le gang puisque les mêmes motivations et le même type d'affiliation peuvent entraîner une expérience différente au sein de la bande. Par exemple, certaines filles qui joignent un gang par le biais d'un amoureux peuvent vivre une expérience similaire à celles qui le font par le biais d'un groupe d'amis alors que, pour d'autres, l'expérience sera totalement différente. De plus, le processus de désaffiliation peut être vécu différemment par les adolescentes malgré le fait que certaines d'entre elles aient eu un parcours semblable au sein du gang.

Néanmoins, malgré l'existence de ces différences, il est possible d'affirmer que certaines similitudes ressortent de l'expérience vécue par les jeunes adolescentes affiliées à un gang de rue, sans toutefois que l'on puisse parler, à notre avis, de cheminement-type. En effet, celles-ci proviennent généralement de foyers où les relations familiales sont difficiles et se joignent à un gang de manière graduelle, souvent par le biais d'un amoureux ou d'amis qui leur présentent les membres de la bande. Elles s'affilient à un gang pour diverses raisons, mais le désir d'appartenir à un groupe où elles se sentent acceptées et valorisées occupe une place importante dans leur récit. Une fois dans le gang, les filles y jouent, pour la plus grande part, un rôle secondaire, en tant que complices des garçons et en tant qu'objets sexuels. Elles y subissent fréquemment le contrôle, la violence et l'isolement exercés par les membres masculins de la bande. En ce qui concerne le processus de désaffiliation, il se déroule de façon progressive et semble facilité, dans certains cas, par le placement en centre de réadaptation et la

présence d'amis extérieurs au gang. Ainsi, bien qu'il soit difficile de dégager des cheminements-types, nous croyons possible de parler d'un *parcours relativement similaire* pour les jeunes filles qui rejoignent un gang. Toutefois, malgré l'existence de ce *parcours similaire*, il est essentiel que les interventions pratiquées auprès des adolescentes affiliées à un gang soient adaptées au vécu de chacune d'entre elles puisqu'il existe également des différences individuelles qui doivent être prises en considération. Les intervenants doivent donc continuer à personnaliser leurs pratiques selon les jeunes filles auprès desquelles ils s'impliquent, en gardant à l'esprit que le chemin parcouru par l'une peut différer, sous certains aspects, de celui parcouru par une autre. Au-delà des similitudes d'expériences qui peuvent être dégagées, comme nous l'avons fait dans le cadre de cette étude, il reste que les interventions doivent être individualisées, afin de tenir compte des particularités qui se cachent souvent derrière l'évidence d'expériences globalement semblables. Derrière les jeunes filles *de gang* se cachent des jeunes filles que l'on doit considérer individuellement.

Conclusion

Au cours des deux dernières décennies, l'intérêt porté aux gangs de rue semble s'être accru de façon importante. Bien que ce phénomène ne soit pas nouveau, les études qui s'y sont intéressées se sont fait plus nombreuses et, depuis une vingtaine d'années, les connaissances concernant ce type de regroupement ont augmenté de manière considérable. Les chercheurs se sont ainsi attardés à divers aspects des gangs de rue, notamment leur prévalence, leurs caractéristiques et celles de leurs membres, les règles régissant ces groupes, ainsi que la violence et la criminalité qui leur sont associées. Bien que de telles connaissances soient importantes, voire essentielles, afin de bien cerner ce phénomène complexe, il reste que certains des aspects qui y sont liés ont été négligés, ou traités beaucoup moins fréquemment. Entre autres, les études portant sur la présence et le vécu des filles au sein des gangs se font rares. De plus, elles sont essentiellement américaines et peu d'entre elles s'adressent directement aux jeunes filles elles-mêmes, afin de cerner le sens qu'elles donnent à leur expérience.

C'est en adoptant cette perspective phénoménologique que le témoignage des jeunes filles qui sont, ou qui ont été affiliées à un gang de rue, a été recueilli dans le cadre de notre étude. Il a ainsi été possible d'aller chercher leur propre point de vue quant à ce qu'elles ont vécu en regard des gangs de rue. Une méthodologie qualitative, plus particulièrement celle du récit d'expérience, a permis de saisir l'expérience et le cheminement vécus par ces adolescentes, notamment en ce qui concerne la façon dont elles ont joint le gang, leur vécu au sein de celui-ci et, le cas échéant, le déroulement du processus qui les a menées à le quitter. Notons toutefois que les jeunes filles interrogées avaient parfois de la difficulté à élaborer longuement sur les événements qu'elles ont vécus, étant habituées au style directif et au mode question/réponse. Elles avaient ainsi tendance à attendre les questions, et ce n'est qu'après plusieurs minutes d'entrevue qu'elles devenaient à l'aise avec l'entretien à tendance non directive. Nous proposons donc, afin de faciliter le déroulement des entrevues, une consigne de départ ressemblant à celle qui a été utilisée dans le cadre de la recherche de Brunelle et coll. (1997). Cette consigne demandait aux jeunes interviewés de raconter leur vie comme s'ils se confiaient à leur journal intime, ce qui amenait les adolescents à se confier sans attendre que l'intervieweur intervienne fréquemment pour poser des questions.

Il est fascinant de constater la facilité qu'ont les adolescentes rencontrées à parler de ce que vivent les autres filles qui sont affiliées à un gang, alors qu'elles demeurent plus discrètes quant à leur propre vécu au sein de ce dernier. À plusieurs reprises, certaines interviewées racontent des anecdotes ou des événements malheureux vécus par les filles fréquentant des gangs de rue, tout en insistant sur le fait qu'elles-mêmes n'ont jamais été confrontées à de telles difficultés. Elles ont ainsi tendance à se détacher de ce que vivent les autres filles et ont le sentiment d'être traitées différemment de leurs consœurs, et d'être différentes d'elles. Notons toutefois qu'au-delà du discours parfois anecdotique, il est possible de dégager une réalité et une continuité qui transcendent ces anecdotes .

En ce qui concerne la période « pré-gang », il est important de souligner que la vie familiale des jeunes filles rencontrées apparaît rarement harmonieuse; les relations avec les parents qui nous sont révélées sont généralement cahoteuses ou inexistantes. Ce climat familial difficile a d'ailleurs parfois conduit au placement des adolescentes en famille d'accueil, en foyer de groupe ou, encore, en centre de réadaptation et ce, avant même la rencontre des membres du gang. Les problèmes rencontrés au sein de la famille peuvent être classés en quatre grandes catégories, soit la maladie d'un parent, les abus physiques et sexuels, le sentiment d'être mal-aimée ou abandonnée, et la sévérité et le manque de liberté. Quelques-unes des jeunes filles rencontrées rapportent avoir vécu dans un milieu familial neutre ou positif, mais elles ne constituent qu'une minorité des interviewées.

En ce qui a trait à l'école, les adolescentes tiennent un discours différent quant à l'intérêt porté au milieu scolaire avant de se joindre à un gang. Certaines sont satisfaites de ce qu'elles vivent à l'école, alors que d'autres présentent des troubles de comportement ou éprouvent de l'aversion envers le milieu scolaire, ce qui entraîne de nombreuses difficultés. À ce chapitre, soulignons que la majorité des jeunes filles rencontrées enregistrent un retard scolaire allant d'une à quatre années.

Les adolescentes qui se joignent à un gang le font pour diverses raisons, qui peuvent être divisées en deux catégories. La première, que nous nommons « le gang pour soi », inclut les motivations personnelles, reliées directement aux besoins des adolescentes. Celles-ci peuvent percevoir le gang comme une porte de sortie qui leur permet de fuir les situations difficiles auxquelles elles sont confrontées dans leur quotidien, notamment en ce qui concerne la famille. Elles peuvent également rejoindre un tel type de regroupement parce qu'elles ont le désir d'être acceptées et d'être populaires ou,

encore, parce qu'elles estiment que le gang peut les défendre et leur apporter une certaine forme de protection. La dernière raison qui peut être classée dans cette catégorie est liée au sentiment qu'ont les adolescentes d'avoir trouvé de vrais amis au sein du gang.

La seconde catégorie de motivations inclut, quant à elle, des mobiles pouvant être qualifiés « d'externes », c'est-à-dire qu'ils sont liés au gang lui-même, c'est ce que nous nommons « le gang pour le gang ». Le fait d'avoir grandi dans le milieu des gangs ou d'avoir des frères qui font partie d'un gang peut amener certaines jeunes filles à percevoir le gang comme une finalité, c'est-à-dire que, pour elles, il a toujours été évident qu'elles en viendraient à joindre ce gang. Une importance particulière devrait donc être accordée au milieu dans lequel évoluent certaines jeunes filles puisque celui-ci a parfois un impact important dans leur affiliation à une bande.

L'attrait de l'argent gagné facilement, tout comme le goût du risque et de l'inconnu, sont également des motivations qui incitent les adolescentes à s'affilier à un gang. Devant un tel constat, il devient important de s'intéresser aux solutions de rechange qui peuvent être proposées à ces jeunes filles afin qu'elles puissent satisfaire ces besoins autrement qu'en se joignant à un gang. Toutefois, considérant l'importance accordée à l'argent dans notre société, il n'est pas surprenant de constater que certaines adolescentes se joignent à une bande dans l'espoir d'en gagner facilement. Il s'agit dès lors, en tant que société, de s'interroger quant aux valeurs qui sont transmises aux jeunes.

Le processus d'affiliation au gang peut à son tour prendre diverses formes mais, il se déroule pratiquement toujours de manière graduelle. Le caractère progressif de cet engagement permet de supposer qu'il est possible de l'éviter avant qu'il ne se produise. Les filles peuvent se joindre à un gang de rue par le biais de leur amoureux, d'un « bon samaritain » ou d'amis qui font partie du groupe et qui les invitent à s'y joindre. Elles peuvent également être séduites par les promesses des membres du gang, être recrutées par les filles de la bande ou encore lors d'un séjour en centre de réadaptation.

Une fois affiliées au gang, quelques-unes d'entre elles seront initiées, mais seule une minorité d'adolescentes vivront une telle expérience.

Au sein du gang, les filles jouent, encore aujourd'hui, un rôle secondaire, c'est-à-dire qu'elles ont rarement accès au leadership, qu'elles ne prennent pas part aux décisions importantes ou qu'elles ne sont pas impliquées dans la planification des activités plus « sérieuses » du gang. Cet état de fait n'est peut-être que le reflet de la société « masculine » dans laquelle nous vivons, où ce sont encore les hommes qui occupent les postes de direction les plus élevés. Il est également possible qu'étant donné qu'elles ont tendance à délaisser plus rapidement le milieu des gangs, il est plus difficile aux filles d'accéder aux échelons supérieurs, faute de temps pour faire leurs preuves. Les filles, en effet, demeurent affiliées aux gangs relativement moins longtemps que les garçons (Spergel, 1995).

Les filles assument au sein du groupe deux fonctions distinctes, qui peuvent toutefois être conjointes. D'une part, elles peuvent agir en tant qu'acolytes aux garçons en participant aux bagarres et aux autres activités illicites de la bande. D'autre part, elles assument la fonction « d'objets sexuels », c'est-à-dire qu'elles doivent avoir des relations sexuelles sur demande avec les membres du gang, danser nues, servir d'escortes ou encore se prostituer, afin de rapporter de l'argent à la bande. Selon Fredette (2001)⁴, les jeunes filles utilisées en tant qu'objets sexuels se retrouvent plus rapidement sous le coup de la *Loi sur la protection de la jeunesse* que celles qui agissent en tant qu'acolytes et ce, parce qu'elles sont plus facilement repérées par les intervenants qui les côtoient. Leurs comportements et attitudes changent beaucoup, elles rentrent moins à la maison, reçoivent des appels louches, modifient leur style vestimentaire, ce qui, ultimement, amène leur entourage à faire un signalement à la Direction de la protection de la jeunesse. Ces adolescentes ont donc plus de probabilités de vivre un placement en centre de réadaptation et, lorsqu'elles y sont, elles sont plus facilement identifiées comme étant affiliées à un gang de rue. Comme notre échantillon est essentiellement composé d'adolescentes placées en centres de réadaptation, il est possible que celles qui assument, ou qui ont assumé cette fonction d'objets sexuels soient surreprésentées dans le cadre de cette étude. Toutefois, leur expérience mérite d'être considérée puisqu'elle semble quand même être vécue par bon nombre de jeunes filles.

Les jeunes filles interviewées affirment qu'elles doivent constamment faire leurs preuves : prouver qu'elles sont dignes de confiance et prouver qu'elles sont prêtes à se mouiller pour la bande. Malgré de telles preuves de loyauté, elles subissent très souvent l'isolement, le contrôle et la violence

⁴ Communication personnelle

qu'exercent les membres masculins à leur endroit. Et, bien qu'il existe des gangs de filles, ceux-ci demeurent majoritairement affiliés à des bandes de garçons, et ce sont ces derniers ici qui ont le dernier mot quant aux décisions qui sont prises par ou pour le gang. Les bandes de filles dépendent donc ordinairement de gangs dirigés par des leaders masculins, au même titre que d'autres gangs de rue. En bout de ligne, ce sont des garçons ou des hommes qui dirigent et qui prennent les décisions importantes dans tous les cas.

Aux dires des jeunes filles interrogées, le gang devient rapidement l'élément central de leur vie. Les relations familiales, qui étaient déjà difficiles, se détériorent et l'école occupe une place de moins en moins importante dans leurs activités. Ce faisant, elles assistent à la rupture ou, du moins, à l'affaiblissement des liens qu'elles entretenaient avec leurs amis ne faisant pas partie du gang, ce qui en conduit plusieurs à mener une double-vie, afin de dissimuler à leur entourage le fait qu'elles fréquentent des membres de gang.

La consommation d'alcool et/ou de drogue varie selon les jeunes filles rencontrées, allant de l'abstinence aux excès. Certaines adolescentes affirment n'avoir jamais consommé de substances psycho-actives, ou disent en avoir fait l'essai sans avoir poursuivi dans cette voie, alors que d'autres avouent être devenues dépendantes de l'alcool et/ou de la drogue. Il n'est pas évident de voir en quoi le fait qu'elles consomment ou non de telles substances influence l'expérience qu'elles vivent dans les gangs. Il serait donc intéressant que des études futures se penchent spécifiquement sur cette question.

Il règne, au sein des gangs fréquentés par les adolescentes interviewées, une loi du silence qui les oblige à ne pas dévoiler ce qu'elles y vivent. Bien que les menaces ne soient pas toujours mises à exécution lorsqu'une jeune fille divulgue des informations ou des faits qui doivent demeurer cachés, la crainte d'être battue ou de voir sa famille agressée est assez forte pour qu'elles se taisent. Ces menaces faites par le gang rendent ainsi difficile la collecte d'informations quant à ce qui est vécu par celles qui y sont affiliées. D'ailleurs, la plupart des jeunes filles rencontrées banalisent la violence qu'elles vivent au sein des gangs, ou celle dont elles sont témoins. Elles s'habituent et deviennent moins sensibles, considérant que cette brutalité fait partie de ce milieu et qu'elle est « normale ».

Malgré les côtés plutôt négatifs associés aux gangs, les jeunes filles qui y sont affiliées confient y avoir trouvé des aspects positifs. Elles perçoivent le gang comme une famille et considèrent les membres au même titre que leurs propres frères et sœurs. Au-delà de cette notion de famille, les jeunes filles interrogées rapportent avoir trouvé dans le gang de vrais amis qui leur offrent, selon la lecture qu'elles en font, amour, support, plaisir, et compréhension. Selon leurs dires, ils peuvent également se montrer généreux et compréhensifs, ce qui permet aux adolescentes de trouver une oreille attentive à laquelle elles peuvent confier leurs difficultés.

Divers éléments sont liés au processus de désaffiliation. D'abord, certaines jeunes filles soutiennent que le placement en centre de réadaptation a eu un impact important sur leur sortie de la bande, soit parce qu'elles se sont vues interdire les contacts avec les membres, soit parce que le placement leur a permis de prendre du recul et de réaliser les risques liés au gang. D'autres adolescentes quittent le gang, ou songent à le faire lorsque se produit un événement qu'elles jugent inacceptable dans leur code de valeur, ou qu'elles décident qu'elles en ont assez de vivre dans un climat de violence. Le fait d'avoir des amis qui ne sont pas mêlés au milieu des gangs jouerait un rôle considérable dans le processus de désaffiliation, en permettant aux jeunes filles de ne pas se sentir trop seules malgré la rupture des liens avec des personnes qui occupaient une place importante dans leur vie. La sortie du gang serait également facilitée pour les filles du fait que celles-ci ont une moindre implication dans les activités illicites de la bande, et qu'elles sont peu compromises dans la planification des délits. Précisons que le processus de désaffiliation se déroule de façon graduelle, tout comme le processus d'affiliation. Ainsi, quitter un gang ne se fait pas du jour au lendemain, et toutes ne quitteront pas aussi facilement la bande. Les interviewées révèlent d'ailleurs les raisons qui peuvent inciter des jeunes filles à demeurer au sein du gang : le fait de percevoir le gang comme étant la seule issue possible, étant donné la situation dans laquelle elles se trouvent; le refus de quitter ses amis; la peur et les menaces qui sont faites aux jeunes filles par les autres membres.

Notre recherche s'est aussi attardée à l'aspect de la victimisation vécue par les jeunes filles associées aux gangs de rue, avant et durant leur affiliation au gang. En ce qui concerne la victimisation subie avant de rejoindre un gang, les propos tenus par les interviewées indiquent qu'une minorité d'entre elles a été victime d'abus physiques ou sexuels commis par un membre de leur famille. Toutefois, si l'on considère l'importance du chiffre noir de la criminalité lorsque l'agresseur est connu de la victime, on

peut supposer que davantage de jeunes filles ont été victimisées avant de rejoindre le gang. Quant à la victimisation subie pendant l'affiliation à un gang, elle a été vécue par plusieurs des jeunes filles interrogées. Certaines d'entre elles dévoilent avoir été battues et frappées à plusieurs reprises, alors que plus de la moitié d'entre elles avouent avoir été victimes d'abus sexuels commis par les membres de leur propre gang. Le phénomène de victimisation semble donc bien réel au sein des gangs de rue. Il faut toutefois éviter de percevoir les adolescentes affiliées aux gangs seulement comme de « pauvres victimes », puisqu'elles peuvent également, à l'occasion, agir comme « agresseurs », comme nous en avons discuté.

Il existe une différence de perception entre ce que nous, en tant que chercheure, lisons à travers les propos des interviewées, et ce qu'elles-mêmes perçoivent comme étant des éléments de victimisation. Ainsi, pour la grande majorité des répondantes, le fait d'être frappée lors de bagarres impliquant des bandes ennemies n'est pas perçu comme une forme de victimisation, tout comme le fait de se voir imposer contrôle et isolement par les membres du gang. Les mêmes données objectives peuvent donc être interprétées différemment selon la lecture qui en est faite par les chercheurs, les jeunes filles ou, encore, les intervenants. Cet état de fait vient confirmer qu'il est important de laisser la parole aux personnes interviewées, afin qu'elles puissent faire connaître la façon dont elles interprètent leur propre expérience et ainsi, permettre d'adapter les interventions qui seront faites auprès d'elles.

Suite aux entretiens effectués avec les jeunes filles, nous devons conclure qu'il est difficile de dégager des cheminements-types de l'expérience vécue en regard des gangs de rue, chacune ayant suivi un cheminement particulier. Il est toutefois possible d'identifier certaines similitudes dans le cheminement des adolescentes qui s'affilient à un gang de rue : elles proviennent généralement de milieux où les relations familiales sont difficiles, se joignent au gang de façon graduelle, par le biais d'un amoureux ou d'un groupe d'amis, jouent un rôle secondaire dans la bande et y assument des fonctions de complices et/ou d'objets sexuels. Elles subissent souvent le contrôle, l'isolement et la violence exercés par les membres masculins et celles qui quittent le gang le font progressivement. Devant un tel constat, nous préférons parler de *parcours relativement similaire* plutôt que de cheminements-types, ces parcours pouvant tout en étant semblables se distinguer sur plusieurs points, faisant en sorte que l'intervention auprès des filles doit ultimement être personnalisée.

Nous sommes conscientes que l'expérience des jeunes filles que nous avons interrogées n'est pas représentative de celle qui est vécue par l'ensemble des adolescentes affiliées à un gang de rue, ce qui constitue l'une des limites de cette recherche. Le fait que notre échantillon soit composé presque uniquement de jeunes filles placées en centre de réadaptation (douze des treize interviewées) a sans doute un impact important sur le récit qui nous est livré. En effet, elles ont peut-être été tentées d'omettre certains détails de leur expérience, craignant que leurs éducateurs soient mis au courant du contenu de l'entrevue et que cela puisse nuire à leurs permissions de sortie. Toutefois, nous pensons que cette difficulté a été atténuée suite aux indications répétées aux jeunes filles quant à l'anonymat et à la confidentialité de leurs propos.

Il est également possible que nous ayons rencontré les adolescentes les plus impliquées au sein des gangs puisque ce sont celles qui ont été identifiées comme étant en « danger » et devant être protégées sous le couvert de la *Loi sur la protection de la jeunesse*, peut-être parce qu'elles étaient très actives au sein des gangs qu'elles fréquentaient. L'expérience de Marie-Pierre constituerait alors l'exception qui confirme la règle puisqu'elle n'a jamais fait l'objet d'un placement et que, selon ses propos, elle était fortement impliquée dans ce milieu et qu'elle occupait un poste élevé dans la hiérarchie du gang auquel elle était affiliée. Par ailleurs, il est également possible de formuler l'hypothèse selon laquelle les adolescentes que nous avons interviewées sont celles qui sont les moins impliquées et les moins organisées puisqu'elles ont été repérées par les services sociaux. Le vécu de Marie-Pierre viendrait alors confirmer cette hypothèse puisqu'elle était très engagée dans l'univers des gangs, alors qu'elle n'a pas vécu de contacts avec le système des services sociaux et qu'elle n'a jamais été appréhendée par la police. Nous ne pouvons confirmer l'une ou l'autre de ces hypothèses, il y a là une piste de recherche nouvelle à explorer.

Dans un autre ordre d'idées, l'âge des jeunes filles interviewées a sans doute joué un rôle important dans les propos qu'elles tiennent. Douze d'entre elles étaient âgées entre quatorze et dix-sept ans au moment de l'entrevue, et vivaient donc une époque de leur vie empreinte de bouleversements de toutes sortes. En effet, il est bien connu que l'adolescence est une période où règnent la recherche de sensations fortes, la contestation de l'autorité, ainsi que le besoin d'être acceptée, et où l'amour et l'amitié prennent une importance capitale dans la vie des jeunes filles. Ces éléments influencent sans aucun doute *l'analyse* que celles-ci font de leur expérience. Il est donc permis de supposer qu'une

étude portant sur les jeunes femmes de dix-huit à vingt-cinq ans ayant fréquenté l'univers des gangs produirait un discours différent, celles-ci ayant pris un certain recul avec les années. Toutefois, ce qu'elles racontent aujourd'hui constitue leur réalité, et ceci doit être pris en compte lors de l'intervention.

En terminant, nous tenons à exprimer nos craintes quant à l'expérience vécue par les adolescentes qui font l'expérience des gangs de rue. Selon les propos tenus par nos répondantes, les jeunes filles qui s'affilient à ce type de regroupement subissent le contrôle, la violence et l'isolement que leur imposent les membres masculins du gang auquel elles sont affiliées. Bien que certaines d'entre elles considèrent que de tels comportements font partie des risques associés à la fréquentation de ce milieu, il n'en demeure pas moins qu'elles y vivent des événements parfois dramatiques, susceptibles de les marquer pour la vie ou, du moins, d'influencer définitivement leur cheminement. Nous pensons notamment aux abus physiques et verbaux, aux agressions sexuelles et au placement qui en résulte parfois. Il serait toutefois erroné de ne percevoir les jeunes filles affiliées à un gang que comme des victimes. Certaines d'entre elles se disent davantage impliquées que d'autres dans les actes de délinquance et de violence commis par leur bande, jouant le rôle d'agresseur. Il reste que dans la majorité des cas, les filles demeurent des exécutantes qui se plient aux demandes des membres masculins, tout en ne le percevant pas nécessairement de cette façon.

Parmi nos interviewées, plusieurs ont délaissé le gang auquel elles étaient affiliées suite à leur placement en centre de réadaptation et affirment qu'elles n'y retourneront pas à leur sortie. Toutefois, trois d'entre elles confient qu'elles demeurent en contact avec les membres du gang, qu'elles continuent à les fréquenter à l'insu des éducateurs, et qu'elles comptent poursuivre leur affiliation lorsque leur placement prendra fin. Qu'advient-il de ces jeunes filles qui retourneront dans le milieu des gangs de rue? Nous ne pouvons le prévoir mais, il est possible de croire qu'avec le temps, elles finiront par prendre un certain recul, réaliseront que l'association à des bandes comporte des risques importants et délaisseront ce milieu, comme l'ont fait les autres adolescentes que nous avons interrogées. Nous espérons seulement que leur chemin ne sera pas trop parsemé d'embûches.

Enfin, cette recherche n'a pas la prétention de répondre à toutes les questions portant sur le cheminement et l'expérience vécus par les jeunes filles affiliées à un gang de rue. D'autres études

devront être réalisées afin de mieux cerner et de mieux comprendre ce phénomène. Toutefois, nous espérons que cette recherche permettra d'amorcer une réflexion et une discussion quant à ce qui est vécu par les adolescentes qui fréquentent l'univers des gangs. Les études futures devront tenter de poursuivre cette réflexion en se donnant les moyens de percer ce milieu, afin de mieux cerner l'expérience de ces jeunes filles. Elles devront aussi analyser et situer la participation des filles au sein des gangs dans un contexte global, en tenant compte du fait qu'elles y sont moins nombreuses, que l'on a socialement tendance à les percevoir comme des victimes, et que la délinquance et la violence des filles ont, historiquement, toujours été moins importantes que celles des garçons. Il serait également intéressant de suivre les adolescentes sur une période plus longue, histoire de percevoir ce qu'elles éprouvent après avoir vécu le processus de désaffiliation au gang. Ainsi, l'intervention auprès de celles-ci pourrait être davantage adaptée au cheminement qu'elles poursuivent, et aux besoins qu'elles ont. Cette intervention doit être individualisée et prendre en considération la propre vision de ces adolescentes, tout en tenant compte du fait que celle-ci est teintée de subjectivité. Il reste que c'est leur façon de vivre la réalité dans laquelle elles s'inscrivent. Les intervenants devraient également se rappeler que, pour un temps, le gang a représenté le centre de la vie des jeunes filles qui s'y sont affiliées et que le fait de quitter celui-ci constitue une forme de deuil, pouvant être difficile à vivre. De là l'importance de rétablir un réseau de relations sur lequel les jeunes filles pourront compter et s'appuyer pendant et après le processus de désaffiliation. Soulignons également qu'il est primordial, dans la mesure du possible, de travailler non seulement avec les jeunes filles associées aux gangs de rue, mais aussi avec leur entourage, puisqu'elles devront retourner un jour ou l'autre dans le milieu d'où elles sont issues. Finalement, les intervenants se doivent d'accompagner ces adolescentes dans leur cheminement, en leur faisant sentir qu'elles peuvent compter sur eux et leur confier ce qu'elles vivent sans risque de subir leur jugement. Il ne faut pas perdre de vue que le processus de désaffiliation est graduel, et que les jeunes filles ne quitteront pas le gang du jour au lendemain. Toutefois, en se sentant appuyées par les adultes qui interviennent auprès d'elles, elles pourront plus facilement faire le choix de s'éloigner du milieu des gangs. C'est du moins la vision que nous inspire la réalisation de cette étude, qui s'appuie sur le récit que font les jeunes filles de leur expérience en regard des gangs.

Bibliographie

Adler, F. (1975). *Sisters in Crime : The Rise of the New Female Criminal*. New York : McGraw-Hill.

Angers, M. (1996). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines* (2^{ème} édition). Anjou: Les Éditions CEC inc.

Angers, M. (1992). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Montréal : Les Éditions de la Chenelière inc.

Archer, D. (1998). Riot Girl and Raisin Girl : Feminity within the Female Gang the Power of the Popular, in J. Vagg et T. Newburn (Eds), *The British Criminology Conferences : Selected Proceedings. Vol. 1 : Emerging Themes in Criminology*. Site Internet : http://www.lboro.ac.uk/departments/ss/bsc/bccsp/vol01/VOL01_02.HTM

Arpin, R., Dubois, R, Dulude, D., Bisailon, C. (1994). Étude exploratoire du phénomène d'appartenance à la bande chez l'adolescente dite « mésadaptée socio-affective ». *Revue Canadienne de Psycho-Éducation*, 23,1, 1-15.

Bjerregaard, B. et Smith, C. (1993). Gender Differences in Gang Participation, Delinquency, and Substance Use. *Journal of Quantitative Criminology*, 9,4, 329-355.

Bowker, L.H. et Klein, M.W. (1983). The Etiology of Female Juvenile Delinquency and Gang Membership: A Test of Psychological and Social Structural Explanations. *Adolescence*, 13, 72, 739-751.

Bowker, L.H., Gross, H.S. et Klein, M.W. (1980). Female Participation in Delinquent Gang Activities. *Adolescence*, 15, 59, 509-519.

Brown, W.K. (1977). Black Female Gangs in Philadelphia. *International Journal of Offender Therapy and Comparative Criminology*, 21, 3, 221-228.

Brunelle, N., Cousineau, M.-M., Brochu, S. (1997). Cheminement vers un style de vie déviant: pré-expérimentation. Centre international de criminologie comparée, Université de Montréal.

Cain, M. (1989). Feminists Transgress Criminology, in M. Cain (Ed.), *Growing Up Good: Policing the Behaviour of Girls in Europe*, . London: SAGE Publications.

Campbell, A. (1984). Girl's Talk : The Social Representation of Agression by Female Gang Members. *Criminal Justice and Behavior*, 1, 139-156.

Campbell, A. (1984). *The Girls in the Gang*. Oxford: Basil Blackwell.

Chesney-Lind, M., Shelden, G.R., Joe, K.A. (1996). Girls, Delinquency and Gang Membership, in C.R. Huff (Ed.), *Gangs in America* (2^{ème} édition), 185-204. Thousand Oaks : SAGE Publications.

- Cloward, R.A. et Ohlin, L.E. (1960). *Delinquency and Opportunity: a Theory of Delinquent Gangs*. Glencoe: Free Press.
- Cohen, A.K. (1955). *Delinquent Boys: The Culture of the Gang*. New-York: Free Press.
- Covey, H.C., Menard, S.W., Franzese, R.J. (1997). *Juvenile Gangs* (2^{ème} édition). Springfield : Charles C. Thomas.
- Cunningham, R.M. (1994). Implications for Treating the Female Gang Member. *Progress: Family Systems Research and Therapy*, 3, 91-102.
- Curry, G.D. (1998). Female Gang Involvement. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 35, 1, 100-118.
- Decker, S.H. et Van Winkle, B. (1996). *Life in the Gang: Family, Friends and Violence*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Deschenes, E.P. et Esbensen, F.A. (1999). Violence and Gangs : Gender Differences in Perception and Behavior. *Journal of Quantitative Criminology*, 15, 1, 63-96.
- Easton, A. (1991). *Adolescence and Culture*. New York: University Press.
- Esbensen, F.A. et Deschenes, E.P. (1998). A Multisite Examination of Youth Gang Membership : Does the Gender Matter?. *Criminology*, 36,4, 799-827.
- Esbensen, F.A., Deschenes, E.P. et Winfree, L.T. (1999). Differences between Gang Girls and Gang Boys: Results from a Multisite Survey. *Youth and Society*, 31,1,27-53.
- Fagan, J. (1990). Social Processes of Delinquency and Drug Use among Urban Gangs, in Huff, R. (Ed), *Gangs in America* (1^{ère} édition), 183-219. Newbury Park: Sage.
- Fagan, J. (1996). Gangs, Drugs, and Neighborhood Change, in Huff, R. (Ed.), *Gangs in America* (2^{ème} édition), 39-74. Thousand Oaks: SAGE Publications.
- Giordano, P.C. (1978). Girls, Guys and Gangs : the Changing Social Context of female Delinquency. *Journal of Criminal Law and Criminology*, 69, 126-132.
- Giorgi, A. (1997). De la phénoménologie utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et utilisation, in Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (Eds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, 341-364. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Hagedorn, J.M. (1988). *People and Folks: Gangs, Crime and the Underclass in a Rust Belt City*. Chicago: Lakeview.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M.-F., Bertot, J. (en collaboration avec M.-M. Cousineau) (1998). *Jeunesse et gangs de rue (Phase II) : résultats de la recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal*. Montréal : IRDS.

- Hanson, K. (1964). *Rebels in the Streets : The Story of New York Girl Gangs*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Harris, M.G. (1994). Cholas, Mexican-American Girls, and Gangs. *Sex Roles*, 30, ¾, 289-301.
- Harris, M.G. (1988). *Cholas: Latino Girls and Gangs*. New-York: AMS.
- Hopper, C.B. et Moore, J. (1990). Woman in Outlaw Motorcycle Gangs. *Journal of Contemporary Ethnography*, 18, 363-387.
- Howell, J.C. (1994). Recent Gang Research: Program and Policy Implications. *Crime and Delinquency*, 40, 4, 495-115.
- Huff, C.R. (1997). *The Criminal Behavior of Gang Members in Ohio, Colorado and Florida*. Communication présentée à la rencontre annuelle de la Western Society of Criminology, Honolulu.
- Hycner, R. (1985). Some Guidelines for the phenomenological Analysis of Interview Data. *Human Studies*, 8, 279-303.
- Jackson, R.K. et McBride, W.D. (1986). *Understanding Street Gangs*. Placerville: Custom Publishing Company.
- Joe, K. A. et Chesney-Lind, M. (1995). Just Every Mother's Angel: An Analysis of Gender and Ethnic Variations in Youth Gang Membership. *Gender and Society*, 9, 4, 408-431.
- Joe Laidler, K.A. et Hunt, G. (1997). Violence and Social Organization in Female Gangs. *Social Justice*, 24, 4, 148-169.
- Kitchen, D.B. (1995). *Sisters in the Hood*. Thèse de doctorat, Western Michigan University.
- Klein, M.W. (1995). *The American Street Gang. Its Nature, Prevalence, and Control*. New-York : Oxford University Press.
- Lagrée, J.-C. et Lew Fai, P. (1989). Girls in Street Gangs in the Suburbs of Paris, in Cain, M. (Ed). *Growing Up Good: Policing the Behaviour of Girls in Europe*, 80-95. London: Sage.
- Lancup, S. et Vaillant, L. (1996). Contrer la violence faite aux enfants dans la famille: un choix de société, in Coiteux, J., Campeau, P., Clarkson, M., Cousineau, M.-M. (Eds.), *Question d'équité : l'aide aux victimes d'actes criminels*, 275-299. Montréal : Association québécoise Plaidoyer-Victimes.
- Lanctôt, N. et LeBlanc, M. (1997). Les adolescentes de bandes marginales : un potentiel antisocial atténué par la dynamique de la bande? *Criminologie*, 30, 1, 111-130.
- Lanctôt, N. et LeBlanc, M. (1996). Filles et garçons membres de bandes marginales. *Les adolescents en difficulté des années 1990, Rapport 6*. Groupe de recherche sur les adolescents en difficulté. École de psycho-éducation, Université de Montréal.

- Lauritsen, J.L., Sampson, R.J. et Laub, J.H. (1991). The Link between Offending and Victimization Among Adolescents. *Criminology*, 29, 2, 265-292.
- MacLeod, L. (1987). *Pour de vraies amours... Prévenir la violence conjugale*. Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme.
- Maxson, C. et Klein, M.W. (1985). Differences between Gang and Nongang Homicides. *Criminology*, 23, 209-222.
- Michelat, G. (1975). Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie. *Revue française de sociologie*, 16, 229-247.
- Miller, J. (1998). Gender and Victimization Risk Among Young Women in Gangs. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 35, 4, 429-453.
- Miller, W.B. (1983). Youth Gangs and Groups, in S.H. Kadish (Ed), *Encyclopedia of Crime and Justice*, 1671-1679. New York: Free Press.
- Miller, W.B. (1975). *Violence by Youth Gangs and Youth Groups as a Crime Problem in Major American Cities*. Cambridge: Center for Criminal Justice Harvard Law School.
- Molidor, C.E. (1996). Female Gang Members: A Profile of Aggression and Victimization. *Social Work*, 41,3, 251-257.
- Moore, J. W. (1991). *Going Down to the Barrio: Homeboys and Homegirls in Change*. Philadelphie: Temple University Press.
- Moore, J.W. et Hagedorn, J.M. (1996). What Happens to Girls in the Gang?, in C.R. Huff (Ed.), *Gangs in America* (2^{ème} édition), 205-218. Thousand Oaks: SAGE Publications.
- Mucchielli, A. (sous la direction de) (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin/Masson.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques, in Poupart, J., Deslauriers, J.-P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (Eds.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, 173-209. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Poupart, J. (1979-1980). La méthodologie qualitative : une source de débats en criminologie. *Crime et Justice*, 7/8, 3, 167-173.
- Quicker, J.C. (1983). *Homegirls: Characterizing Chicana Gangs*. San Pedro : International University Press.
- Quivy, R., Van Campenhoudt, L. (1995). *Manuel de recherche en sciences sociales* (2^{ème} éd.). Paris : Dunod.

Rosenbaum, J.L. (1991). *The Female Gang Member: A Look at the California Problem*. Manuscript inédit. California State University at Fullerton.

Sanchez Jankowski, M. (1991). *Islands in the Street : Gangs and American Urban Society*. Berkeley: University of California Press.

Shelden, R.G., Tracy, S.K. et Brown, W.B. (1996). Girls and Gangs: A Review of Recent Research. *Juvenile and Family Court Journal*, 47, 1, 21-39.

Spergel, I.A. (1995). *The Youth Gang Problem : A community Approach*. New-York : Oxford University Press.

Taylor, C.S. (1993). *Girls, Gangs, Women and Drugs*. East Lansing : Michigan State University Press.

Trasher, F.M. (1927). *The Gang : a Study of 1,318 Gangs in Chicago*. Chicago : University of Chicago Press.

Tsiakals, K. (1999). Girl Gangs. Washer Zine, 2, 1. Site Internet: <http://members.soltec.net/~arbitrar/washer/gsnsgs.html>

Valdez, A. (1997). Girls in the Hood: Dangerous Liaisons. *Police*, 21,9,40-41.

Vigil, J.D. (1993). Gangs, Social Control, and Ethnicity : Ways to Redirect, in S.. Brice Heath et M.W. McLaughlin (Eds), *Identity and Inner-City Youth : Beyond Ethnicity and Gender*, 94-119. New York : Teachers College Press.

Walker, R. (2000). Gangsta Girls in the Hood. Site Internet : <http://www.gangsor.us.com/gangs/ganggirls.html>

Winder, A. (1998). *Troubled Girls find Acceptance in Gangs*. Site Internet SC online : <http://www.mbhs.edu/silverships/oct98/features/gangs.html>